N° 793 42e Année Tome CCXXIX 1er Juillet 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



MARCEL ROUFF...........	*Méditations à la Porte d'un Studio.*	5
GEORGES BONNEAU........	*Deux Contes japonais..........*	22
JEAN-MARIE GUISLAIN.....	*Trois Poèmes andalous.........*	35
ALEXANDRE BASCHMAKOFF..	*Une Solution nouvelle du Problème des Khazares.................*	39
GUSTAVE CHARLIER........	*« Athalie » et la Révolution d'Angleterre...........................*	74
JOHN CHARPENTIER........	*« Figures ». La Comtesse de Noailles.*	101
JEAN MARQUET...........	*Chant du Coq*, roman (II)........	105

REVUE DE LA QUINZAINE. — ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes,** 141 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans,** 145 | CRITILE : **Théâtre,** 151 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique,** 157 | A. VAN GENNEP : **Histoire des religions,** 161 | SAINT-ALBAN : **Chronique des mœurs,** 165 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 170 | GUSTAVE KAHN : **Art,** 178 | CHARLES MERKI : **Archéologie,** 192 | Dr A. MORLET : **Chronique de Glozel,** 195 | PIERRE-M. LAMBERT : **Notes et Documents littéraires.** *La source d'un chapitre de « Madame Bovary »*, 200 | GEORGES MARLOW : **Chronique de Belgique,** 203 | JEAN-EDOUARD SPENLÉ : **Lettres allemandes**, 212 | J. W. BIENSTOCK : **Lettres russes,** 218 | DIVERS : **Bibliographie politique,** 223 ; **Ouvrages sur la guerre de 1914,** 233 | MERCVRE : **Publications récentes,** 238 ; **Échos,** 242.

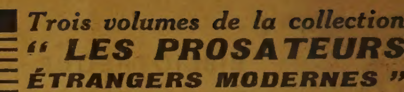
—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



Trois volumes de la collection
“ LES PROSATEURS
ÉTRANGERS MODERNES ”

CLAUDE MAC KAY

BANJO

= Traduit du Nègre américain par =
IDA TREAT et P. VAILLANT-COUTURIER
= Préface de Georges FRIEDMANN =

“ UN NÈGRE A MARSEILLE ”

Un volume in-16, sur vélin supérieu
des Papeteries Navarre . . . . . . **18** fr

HELEN GRACE CARLISLE

Chair de ma chai

Traduit du Nègre américain avec un
= introduction de MAGDELEINE PAZ =

“ L’étonnante histoire d’un
VIE DE FEMME ”

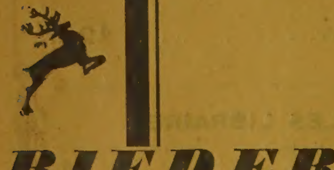
Un volume in-16, sur vélin supérieu
des Papeteries Navarre . . . . . **18** fr

ANNA SEGHERS

La révolte des pêcheur

-- Traduit de l’allemand par ROMANA
ALTDORF. Préface de FÉLIX BERTAU

Un volume in-16, sur papier vélin supé
rieur des Papeteries Navarre. **15** fr



RIEDER

7, Place St-Sulpice, PARIS

OUILLOT

IER-BOISSIÈRE

ÉCIAL sensationnel :

S

ÈRES

GUERRE

ELLIGENCE SERVICE ". — POURQUOI LA GUERRE DURA
EC L'AUTRICHE ÉTAIT-ELLE POSSIBLE EN 1917? — LE
PIE X FUT-IL ASSASSINÉ PAR LES JÉSUITES ALLEMANDS?
GES MYSTÉRIEUX : BOLO PACHA; RASPOUTINE; MATA-
ZAHAROFF, ETC., ETC.

dition originale de luxe à **30** fr.

arisien « LE CRAPOUILLOT » :

uxe épuisée). — **LES ALLEMANDS** (grand reportage de GAL-
30 fr. — **LES AMÉRICAINS** (reportage de CLAUDE BLAN-
IS : **12** fr. et une édition de luxe à **30** fr. — **LE JARDIN**
200 fr. et sur couché à **50** fr. avec 10 hors-texte.

Paris 417-26). *Abonnement 1931* (12 n^os) : France et colonies : **75** fr.
colonies : **75** fr. — Etranger : **115** fr. (et 1/2 tarif postal : **95** fr.)
onies : **240** fr. — Étranger : **300** fr.

MÉDITATIONS
A LA PORTE D'UN STUDIO

Le cinéma, art orgueilleux, parti à la conquête du monde ne consent pas volontiers à confesser ses inquiétudes. Comment, installé dans le moindre bourg du pays le plus perdu, triomphant dans des centaines de milliers de salles, suivi et acclamé par des millions de fidèles, avouerait-il qu'il n'est pas satisfait de son destin, ni tout à fait à son aise dans son triomphe? Et il jette au monde étonné, comme pour se rassurer lui-même, des « réalisations » éblouissantes, des « superproductions » sensationnelles, des mises en scène vertigineuses. Avec ses moyens, ses procédés et ses trucs, tout lui appartient et lui est aisé : il fait vivre des Sélénites et descend au fond des mers; il ressuscite l'orgie byzantine et l'épopée religieuse, il fait voguer de vraies galères et, en se jouant, évoque des fantômes; il lance dans l'arène des quadriges qui se fracassent et à l'assaut de citadelles des armées qui s'égorgent. Il a pris possession de Cléopâtre et de Napoléon, de Jésus et de Christophe Colomb. Il est partout où l'on agit et où l'on trépasse, dans nos villes et au Pôle, sur les champs de bataille et au centre jusqu'ici connu de l'Asie, témoin de la vie et de la mort modernes. Devant des salles grandes comme des arènes, dans des granges bondées, devant les foules béates et ferventes, il jongle avec la lumière et le mouvement, marche sur la corde raide de l'extraordinaire, dompte l'impossible.

Et pourtant, le cinéma, qui a tout à sa disposition, public et moyens, milliards et machines, décors et artistes, est inquiet. Plus encore depuis que, avançant d'un bond nouveau dans la voie des conquêtes, il a annexé à son empire de la vie plastique et visuelle le royaume des sons et de la parole, comme si cette nouvelle victoire lui révélait mieux et plus clairement le mal obscur qui le ronge.

Le cinéma est inquiet. Les critiques qui en sont le cerveau, les metteurs en scène qui en sont l'âme, quand ils parlent ou écrivent en son nom, dissimulent mal leurs angoisses sourdes sous leur apparente satisfaction. Ils sentent bien que tous les jours, malgré leurs efforts et leurs prestigieuses réussites, leur art s'éloigne un peu plus de son réel destin, qu'il est engagé dans une voie qui mène à la fortune, au bruit, à l'éclat, mais non à la vraie gloire, qu'il est malade de ne s'être pas encore trouvé. En secret — et ils ne parviennent pas à le garder pour eux seuls — ils attendent, ils appellent, ils invoquent autre chose. Sinon, que signifie ce cri que poussait récemment l'un de ces théoriciens du film et qui résume son malaise : « Quand viendra le Shakespeare du cinéma? »

Ce cri même peut servir à établir un diagnostic.

Je comprends bien ce que veut dire ce souhait invocateur. Mais pourquoi Shakespeare? Pourquoi cette obsession du théâtre? Pourquoi vouloir maintenir le cinéma dans la série des arts « à la suite » dépendants d'une autre esthétique que la leur propre et réduits à imiter?

Et d'abord, le cinéma est-il ou peut-il devenir un art? Il peut le devenir sous des conditions que nous allons examiner. Il ne l'est pas encore devenu pour des raisons que nous allons dire.

D'une manière générale, on a déjà observé que chaque époque du progrès engendre son art, l'art propre à l'exprimer. A leur aurore, les sociétés sont épiques (épopées

guerrières et religieuses). Elles deviennent ensuite dramatiques, — puis romanesques et lyriques. On peut soutenir que le chaos artistique et littéraire, sans doctrine et sans foi, au milieu duquel se débat notre siècle provient en très grande part du fait que les formes du passé dans lesquelles se coulent aujourd'hui pensée et inspiration ne correspondent plus au rythme de notre temps. Nous essayons, mais en vain, d'exprimer avec des formes périmées une sensibilité neuve.

Rien en principe — sous certaines conditions, si nous ne sommes pas irrémédiablement condamnés à la routine et à l'impuissance — ne s'oppose à ce que ce rythme ne soit celui de l'appareil qui projette les images sur l'écran. Et déjà, à ces seules remarques, surgissent cent symptômes de la maladie qui ronge et tuera le cinéma, s'il ne réagit pas par une cure violente et radicale. Actuellement, l'activité du cinéma a été prodigieuse. Elle n'a pas encore été créatrice. Son œuvre se divise en deux parties — mis à part les films documentaires, desquels il n'y a rien à dire, parce qu'ils sont exactement adaptés à un des aspects de sa mission. D'une part, il s'est servi comme matière du roman, du théâtre, de la légende, de l'histoire. Il est allé puiser sur la scène, dans les livres, au cirque, dans les annales, dans les traditions les sujets, les thèmes, les arguments, les scénarios de ses spectacles. En ce qui concerne l'histoire et les légendes, il a matérialisé, sans les inventer, des descriptions figées, des imaginations acquises, enfermées dans des œuvres antérieures d'une autre discipline que la sienne, empruntant à la littérature, au roman et au théâtre des mises en scène inventées et déterminées longtemps avant son apparition. Telle illustre course de chars, tel combat de trirèmes, telle vie de Jésus doit en somme à peu près tout à Flaubert, à Sienkiewicz, à Renan, à Hugo, à Chateaubriand, même à des visions plus succinctement synthétisées, à un sonnet de Heredia. Asservissement incons-

cient peut-être, mais en tout cas emprunt évident d'atmosphères, de milieux, d'allures. De quoi les Napoléon de l'écran sont-ils redevables aux *Châtiments*, à Houssaye, à Meissonnier?

Plus souvent encore le cinéma ne s'est même pas donné la peine de cueillir des images fixées par une sorte de suggestion traditionnelle dans les imaginations pour leur donner des contours précis, des formes pleines, une vie terrestre, visuelle et auditive qui manquaient à leur vie cérébrale. Il s'est emparé d'histoires déjà inventées, de personnages déjà sortis vivants du génie ou du talent des hommes de lettres et des hommes de théâtre, de décors déjà plantés, de paysages déjà mis en place et, les dissolvant en vingt scènes, les décomposant en cent aspects, les dissociant en mille lumières, désarticulant en une infinité de gestes leurs gestes synthétiques et essentiels, transposant dans l'action les récits et les descriptions, il a photographié telles quelles, pour ainsi dire, les visions créées des écrivains et par des écrivains, sans se soucier même de les déformer, de les interpréter, je dirai de les digérer.

Je ne sais si le cinéma s'élèvera jamais jusqu'à la dignité d'un grand art personnel, indépendant et créateur. Peut-être porte-t-il en lui des tares qui l'en empêcheront. Peut-être contient-il ses propres limites au delà desquelles ne pourra l'enlever même un coup d'aile. Personne ne peut le savoir. Mais du moins, lancé comme il est, à la dictature de la terre, doit-il à ses ambitions, à ses moyens et à ses promesses, de le tenter.

Les deux éléments dont se compose un art original sont d'ordre constant : il doit interpréter, d'abord, à sa manière, dans son esprit propre et par les moyens nouveaux qu'il apporte, les deux ou trois sentiments éternels dont est pétrie l'âme de l'humanité, les deux ou trois idées qui la mènent depuis les siècles des siècles, peindre à sa façon les quatre ou cinq étapes qui marquent son

destin. Il doit, en un mot, *créer* ses Classiques. La peinture comme la sculpture, la musique comme la poésie, les Hindous comme les Grecs, les Egyptiens comme les Latins, les gens du moyen âge comme ceux de la Renaissance, les classiques comme les romantiques, ont tous à tour de rôle apporté dans l'art issu de leur sensibilité leur conception personnelle et toujours renouvelée de l'amour, de la haine, de la fatalité. Ils ont tous, sous une forme ou sous une autre, engendré leur Prométhée ou leur Iliade, leurs Nibelungen ou leur Cid, leur Table Ronde ou leur Jason, coulant dans la forme des héros et dans les histoires traditionnelles leur propre manière de sentir, leur propre façon de concevoir. C'est-à-dire qu'ils ont cherché leurs assises et leurs bases dans une interprétation personnelle et neuve de ce fonds commun d'héroïsme, d'ambition, de damnation, d'effort, de cœur, de mort dont les légendes et les traditions constituent, dans leur forme extérieure, l'essence sensible, intelligible ou fantaisiste de tous les siècles, de tous les hommes et de toutes les écoles.

Cinq ou six légendes où la terre a enfermé tout son cœur et tout son rêve, traitées, interprétées, modifiées, transformées par les époques et par les races, voilà en réalité ce qui constitue la matière de tout art. Le cinéma qui, à ma connaissance, ne les a point encore abordées a pourtant à sa disposition, pour en montrer à la fois la couleur et le dessin extérieur en même temps que le sens profond, des moyens nouveaux et puissants tout à fait neufs, très différents de ceux que la littérature, que la musique ou que les arts plastiques ont eus entre les mains jusqu'à ce jour. Je pense, entre autres, à ce qu'il pourrait faire de la plus grande, de la plus haute, de la plus dramatique et de la plus terrestre des légendes, qui dresse le genre humain en face de son destin : celle de Prométhée. Et comment, dans une nouvelle Tétralogie, il pourrait montrer les ailes du vautour qui palpitent

depuis l'origine des siècles au-dessus du Titan victorieux mais enchaîné, et jettent leur ombre de souffrance sur la sueur sanglante d'une humanité insurgée contre les dieux.

Pourtant ces sentiments simples qui depuis les temps les plus reculés ont traversé au cœur de chaque génération l'histoire du monde, modelés par chaque époque et par chaque race à son image, s'ils sont restés immuables dans leur fond, ont singulièrement évolué dans leurs aspects, dans leurs manifestations, dans leurs adaptations, dans leurs formes, imprégnés qu'ils ont été par l'évolution des mœurs, des cœurs, des esprits, par l'atmosphère essentiellement variable des civilisations au milieu desquelles ils se sont épanouis. C'est encore une des fonctions de l'art d'être l'observateur et le témoin, le chantre et l'interprète de l'âme de son temps. Il est placé au centre des sociétés pour en recueillir les moindres palpitations, toutes les lumières et toutes les ombres, tous les sons, toutes les manières d'être enfin... d'être et de sentir. C'est sa mission essentielle, — si ce n'est la seule — de discerner et de rendre apparent sous le chaos des idées et de la sensibilité d'une époque l'harmonie continue dont la trame est, comme nous l'avons dit plus haut, éternelle, mais dont la chaîne est essentiellement changeante. Considérons l'amour, par exemple. Personne ne contestera, pour ne pas remonter plus loin, qu'entre l'amour pompeux et rationnel du Grand Siècle, l'amour sceptique et indulgent du Dix-huitième, l'amour passionné et tempétueux du Romantisme et l'amour bourgeois, hypocrite et codifié de la Troisième République, il n'y ait des abîmes qui séparent diverses étapes d'un même sentiment.

La littérature a été la fidèle interprète des variations de ce même sentiment. Qu'on mesure le chemin parcouru entre des vers de Du Bellay et un roman de Zola ou même un poème de Coppée!

Le cinéma a précisément surgi dans le monde au mo-

ment où les formes de l'amour commençaient à évoluer une fois de plus. Cette évolution, rapidement mûrie par la guerre, a aujourd'hui incontestablement engendré de nouveaux rapports entre les sexes, de nouveaux aspects et de nouvelles conclusions à l'éternelle aventure, une nouvelle manière d'aimer en un mot. Il se peut, il est vraisemblable, il est presque certain que le théâtre, avec sa technique façonnée par la tradition, ne soit pas fait pour exprimer les formes sentimentales actuelles et demeure plus ou moins prisonnier de son passé. Ceci dit d'ailleurs sans insinuer qu'il s'en portera plus mal puisqu'il continuera à accomplir sa mission, à répondre à l'objet pour lequel il a été créé.

Mais le cinéma! N'était-ce pas à lui, maître de moyens neufs, qu'incombait la mission d'exprimer ce cœur nouveau, ces situations et ces incidents qui apparaissent dans le monde, issus d'une nouvelle manière de sentir et d'aimer? N'avait-il pas la mission de nous montrer comment les êtres modernes, profondément modifiés par la fièvre de la vie actuelle, par les difficultés de l'existence, par les sports, par les aspirations d'un des sexes à devenir l'égal de l'autre, par l'envahissement de la civilisation américaine, par des conceptions morales et intellectuelles propres à notre époque, par des modes de la sensibilité et de l'intelligence qui s'imposent pour la première fois, comment ces êtres, qui ne ressemblent en rien à leurs pères, réagissent les uns sur les autres, conçoivent la vie sentimentale, ce qu'est devenu en eux l'amour de Laure et de Pétrarque, de Roméo et Juliette, de Racine, de Rousseau, de Musset, pour prendre des noms qui incarnent l'état d'âme et de cœur de tout un temps?

Eh bien, connaissez-vous un seul film romanesque où la trame amoureuse ne soit pas conçue, menée, développée comme si les personnages de l'action vivaient au milieu du XIXe siècle, où le dénouement ne relève pas, je ne

dis pas de la sensibilité, mais de la sensiblerie, de la tradition, du code passionnel de 1880? Le cinéma en est resté — sauf rares exceptions — à la vertu récompensée, à la « flamme couronnée », à l'inévitable mariage, bref, à Octave Feuillet et au *Roman d'un Jeune Homme pauvre.* Il aurait eu pourtant dans ce domaine essentiel et primordial des choses à innover. Même vieillerie et même routine dans ce thème dont l'écran a abusé : la déchéance de l'homme (ou de la femme) par l'amour.

Mais abandonnons l'amour sexuel et les raports de l'homme et de la femme; examinons un autre sentiment aussi profond, aussi essentiel, aussi inextricablement lié à la vie du cœur : l'amour filial, les rapports des parents et des enfants. Ceux-là encore peuvent être, en fait ont été les inspirateurs de grandes œuvres. Et combien variées, elles aussi, à travers les siècles et les races! Il y a loin en effet d'*Antigone* à la *Course du Flambeau* ou au *Père prodigue*, d'*Iphigénie* aux romans modernes construits sur ce thème de la famille. Or, aujourd'hui, la famille telle que l'a créée la Révolution et le Code civil, telle que la bourgeoisie triomphante l'a sentimentalement façonnée depuis un siècle se désagrège. C'est une institution en pleine décomposition. L'individualisme à outrance a chaque jour un peu plus raison de sa forte structure. La grande crise de la guerre a d'autre part creusé un fossé si profond entre le monde d'avant 1914 et celui d'après 1918, que les générations, même proches, ne se comprennent plus. Avant la guerre, il y avait souvent entre parents et enfants sur toutes les questions de la vie courante, de la destinée quotidienne ou sur les problèmes d'art, de politique et d'idées, des divergences violentes. Mais elles tenaient surtout à des différences d'âge, d'expérience; elles résidaient plutôt dans l'intensité des sensations que dans une foncière opposition. Parents et enfants discutaient au fond des mêmes choses avec les mêmes mots. Aujourd'hui ils ne

parlent même plus la même langue. Ce sont des contradictions de nature et non plus d'espèce qui les opposent les uns aux autres; il n'y a plus rien de commun, ni dans les conceptions, ni dans les goûts, ni dans les buts, ni dans l'orientation de la vie. De nouveaux besoins, une nouvelle sensibilité, une conception nouvelle des droits et des devoirs de l'individu, des exigences de son développement et de sa réalisation se sont glissés entre le père et le fils, la fille et la mère. Ce sont les représentants de deux civilisations différentes qui s'affrontent. N'y aurait-il pas là pour un art nouveau, soucieux d'être l'interprète et le témoin de son temps, de magnifiques et dramatiques sujets, une matière cinématographique qui, comme nous le disions au début de cette étude, serait réellement la traduction nouvelle d'une donnée sentimentale éternelle?

§

Le cinéma a-t-il réellement utilisé encore comme élément dramatique ce fait nouveau, qui caractérise et domine d'une façon profonde la mentalité et la vie des socités modernes : l'avènement incontesté du sport non plus en tant que simple jeu, mais en tant qu'activité complète, portant sa fin en soi; l'influence souveraine et exclusive qu'il exerce désormais sur les grandes masses au dépens des idées, de l'esprit, de l'art; la tendance des nations non seulement à faire de leurs champions des héros, mais même à leur confier leur honneur national? Le phénomène qui a consisté à transformer en carrière ce qui n'a longtemps été qu'un moyen d'hygiène, à y introduire avec la notion exaspérée de compétition le plus colossal des cabotinismes, à mêler au développement et à l'entretien des forces corporelles des appétits de victoire et de fortune, à l'exclusion d'ailleurs de l'idée de beauté, noblesse de sport au temps de Périclès, ce

phénomène a-t-il été traduit dramatiquement par l'art nouveau?

Et l'argent? N'a-t-il pas, lui aussi, singulièrement évolué au rythme d'ambitions jusqu'ici inconnues et qui sont bien le propre de notre siècle? Ne se présente-t-il pas aujourd'hui sous un aspect et avec des caractères qui auraient pu tenter les nouveaux dramaturges? Le cinéma continue à nous le montrer, suivant la vieille conception, comme un support de la famille, comme un collaborateur de l'amour, comme un semeur de luxe, mais surtout comme un but d'activité qui porte en elle-même sa raison d'être et qui se satisfait de sa propre substance. Et pourtant, le drame — ou la comédie, comme on voudra — de l'argent est aujourd'hui ailleurs. Il ne sert plus comme dans les siècles passés à entretenir le faste et la somptuosité, comme au début du règne de la bourgeoisie à rassurer et à renforcer la sécurité, l'avenir et le confortable. Le sens de la fortune a évolué et le mot « épargne » est aujourd'hui — miracle incroyable! — vide de réalité. Laissons de côté l'argent qui se présente pour la plupart des hommes comme un moyen de troc entre la valeur de leur travail et les nécessités de la vie quotidienne et de leurs médiocres plaisirs. Et même, dans ce domaine, il y aurait encore beaucoup à révéler et à puiser. Aujourd'hui, la fortune que la masse rêve, que quelques privilégiés possèdent n'est plus, comme aux premiers temps d'une sage bourgeoisie, un point d'arrivée, mais un éternel point de départ. Comme l'horizon, ses limites reculent sans cesse devant la proue des ambitions. Ce n'est pas le lieu ici d'en scruter les nouveaux aspects et les nouveaux caractères. N'en retenons que ce qui pourrait devenir une innovation cinégraphique et remplacer ces éternels nababs satisfaits, comme il y a cinquante ans, d'un luxe douteux. Aujourd'hui, la fortune (et les possibilités matérielles qu'elle fournit) n'est plus qu'un instrument de règne et de puissance. Le mot de « roi » appliqué

aux dominateurs d'une forme quelconque de l'activité humaine n'est pas une analogie. Il a son sens plein et littéral. Nos sociétés en complète décomposition sont retournées à une sorte de Moyen Age, dont on pourrait aisément marquer les traits, dominées par un millier de barons féodaux : les grands financiers et les grands industriels. Les nations leur sont soumises, comme jadis aux hommes de fer. La lutte entre des groupes, entre des banques n'est qu'une forme moderne des batailles de jadis, de châteaux à châteaux et de duchés à duchés. Même implacabilité, mêmes trahisons, mêmes aspirations. En face de ces puissances et de ces baronnies, les grondements du communisme et du socialisme ne sont que les réactions du monde nouveau qui s'élabore dans les premiers sursauts annonciateurs de l'affranchissement — telles autrefois les premières révoltes des Communes. La libération réelle d'ailleurs aura peut-être une forme bien différente des doctrines. Le commerce lui-même, qui dans ses manifestations les plus puissantes a trouvé ses formules autocratiques (cartels, syndicats, consortiums, etc.) et ses moyens pour tenir les marchés par la terreur, le commerce lui-même dans sa forme normale et courante d'intermédiaire, est devenu, selon la phrase de Burdeau, « la forme moderne du cannibalisme ».

Ne serait-ce point là encore pour le cinéma capable d'animer des foules, d'évoquer des milieux, de matérialiser des idées, d'enfermer en tableaux de grands courants sociaux, de mêler dans des images le concret et l'abstrait, de projeter pour ainsi dire sur l'écran la pensée, les tendances, les ambitions, les conceptions, les vertus et les vices d'une époque, ne serait-ce pas là pour le cinéma la matière de grandes fresques animées où serait recueillie et burinée ce qui est spécifiquement la caractéristique financière de notre temps? Des types nouveaux d'humanité, des drames et des farces sont sortis vivants et modernes de ce frémissement contemporain. Où sont-ils?

Dans d'autres ordres d'idées le cinéma a consenti trop facilement et trop légèrement, soit à se mettre à la remorque du livre ou de la scène, soit à leur abandonner la mission de répondre aux appels des aspirations actuelles. Il est hors de doute que notre temps, soumis à cette loi qu'il faut aux vivants des divinités, tente, ayant abattu tous ses vieux dieux, de se créer de nouvelles idoles. Même des gens affranchis et des novateurs comme les Bolcheviks dressent des monuments, élèvent des statues et donnent en pâture aux foules l'effigie de grands hommes, la lecture de grandes œuvres ou le récit de grandes existences. C'est de ce besoin général que sont nés tous les livres qui racontent aux élites, parfois aux masses, les vies héroïques, les vies amoureuses ou les vies tout court, de ceux qui ont marqué dans l'histoire guerrière, artistique, politique, littéraire, scientifique ou simplement sentimentale d'une nation. Entre tant de collections qui surgissent et qui meurent, c'est un fait que les collections de ce genre, seules, ont subsisté.

Le cinéma, mieux adapté que toute autre forme à l'expression — du moins matérielle — des aspects multiples et complexes de la vie d'une œuvre, voire même de son inspiration et de la genèse de sa création, n'a pas su s'emparer de cette immense matière. Et Dieu sait pourtant ce qu'il en eût pu faire! J'ai souvent rêvé d'un film sur Balzac qui n'aurait rien eu de commun, ni avec le livre, ni avec le théâtre et que seul l'écran pouvait réaliser. Première vue : le cabinet de travail du géant créateur à l'instant où il va se mettre au travail, c'est-à-dire après les semaines où il a promené dans Paris, sur les routes de province et du monde sa forte exubérance et sa fabuleuse faculté, non d'observer, mais d'enregistrer, d'absorber et d'assimiler les êtres et les choses... Le cabinet de travail est hermétiquement clos, volets et rideaux. La porte fermée à tout le monde ne s'entre-bâillera qu'une fois par vingt-quatre heures pour laisser pas-

ser un œuf, une noix de côtelette... ou des épreuves d'imprimerie. Vingt bougies sont allumées. La provision de café est entassée dans un sac, à côté de la table à écrire : cent tasses par vingt-quatre heures, qui usent le cœur, mais exaltent le génie du dieu. Sur la table, la montagne de papier encore blanc et vierge, qui va devenir *Le Père Goriot*, ou *Ursule Mirouet*, ou *Le Médecin de campagne*, ou *Le Lis dans la vallée*, ou quelqu'un des cent autres chefs-d'œuvre. Balzac entre, enveloppé dans la robe de moine qu'il endossait quand il allait besogner, puissant, trapu, grave malgré ses yeux rieurs. Il relève ses manches. Avant de s'asseoir devant cette table, qu'il ne quittera plus pendant six semaines, deux mois ou trois mois, sauf pour les trois ou quatre heures de sommeil qu'il s'accorde de temps en temps, il s'adresse à lui-même un rude encouragement : « Tu vas y aller, vieux bœuf, ce sera dur d'ouvrir le sillon, mais il faudra que tu l'ouvres quand même. » Il s'assoit, prend sa tête dans ses mains et pense. On verrait alors sur l'écran tout disparaître, sauf les deux mains et le front du maître. Ce front grandirait démesurément, puis s'ouvrirait lentement. Il coulerait alors de cette espèce de gouffre-blessure béant, de ce cratère, des pierres, des maisons, des hommes, des forêts, des femmes, des véhicules, des champs, des palais, des montagnes, des fermes... et tout à coup, à la place des mains et du front créateur, se trouverait édifiée avec tous ces matériaux la ville de la Comédie Humaine! Dans le décor sorti de son génie, on verrait vivre, rire, pleurer, palpiter, aimer, souffrir, circuler les deux mille personnages jaillis du cerveau du Titan, acteurs ou jouets de tragédies, comédies, parades, déboires et triomphes qui constituent un monde et que Balzac a brassés, enchevêtrés et dénoués dans sa colossale conception. L'œuvre entière serait reconstituée dramatiquement dans cette cité enfantée par un des plus puissants cerveaux que les hommes aient vu naître parmi eux, l'œuvre dans la suite de toutes

ses nuances, de toutes ses complexités et de toutes ses actions. La carrière de Rastignac serait tissée à la vie de Marsay, l'antre de Grandet voisinerait avec la Maison Nucingen, le destin de Jacques Collin rencontrerait celui de Sallenauve et de Rubempré... Tout ce qui est épars en vingt romans se déroulerait logiquement, rapproché, reconstitué dans la vie de cette métropole!

Quel autre film encore ne construirait-on pas avec la vie de Chateaubriand et l'apparition de son avenir d'orgueil et d'amour dans les solitudes du nouveau monde, où il était venu chercher le sens de sa destinée et écouter dans le silence des forêts les premières mesures du rythme de son âme? Et d'autres, et d'autres encore. Oui, les existences romancées avec leurs lignes infiniment brisées et fantaisistes étaient une admirable matière cinématographique, dominées qu'elles sont — ce que le cinéma pouvait encore matérialiser — par cette idée du Destin, par l'ombre de cette Fatalité vers laquelle, à travers les croyances des siècles, les hommes modernes de plus en plus décidés à jouer le tout pour le tout dans leur volonté de tenter d'éclatantes et rapides réussites, reviennent avec ferveur et résignation.

Sans multiplier ces exemples de matériaux et de sujets nouveaux, constatons d'autre part à quel point le cinéma fait fausse route quand il se résigne à n'être pour ainsi dire que la projection illustrée du roman. Roman et Cinéma sont deux arts dont les techniques non seulement diffèrent complètement, mais même se trouvent en complète opposition. Un roman bien fait — examinez tous les grands livres du genre — est une œuvre centrée, dont tous les développements évoluent autour d'un événement essentiel, s'y rattachent, y reviennent, s'y incorporent. On pourrait la comparer à une symphonie dont le thème initial sans cesse modifié et déformé reste quand même la clef de voûte. Quelles que soient les péripéties de *Madame Bovary*, de *La Chartreuse de Parme*, de *Tartarin*,

de *Fort comme la Mort*, etc., etc., il y a un drame, un seul, qu'il soit matériel ou psychologique. Parfois, c'est la cristallisation de la vie autour d'un caractère fortement marqué, et qui constitue une unité. C'est toujours un moment du destin des principaux personnages qui imprègne, qui coordonne toutes les actions et toutes les existences éparses. Ce résumé succinct du métier du romancier montre déjà quel fossé le sépare de celui du cinéaste. L'unité dans un film n'a ou ne devrait avoir qu'une importance tout à fait relative. L'appareil enregistreur dont ce film sort n'est qu'un objectif qu'on suppose promené sur la vie elle-même, c'est-à-dire sur une matière essentiellement chaotique, complexe, incohérente où la composition volontaire n'a aucun rôle. L'homme de lettres, l'artiste, compose de manière à rendre tangible ou visible l'harmonie dissimulée sous le chaos apparent des êtres ou du monde. Celui qui prend des vues n'a pas à se préoccuper d'autres choses que de l'aspect de ces êtres et de ce monde. La photographie ne permet aucune interprétation. Il y a dans le film succession et non composition. Ces deux techniques n'ont rien de commun, ou plutôt ne devraient avoir rien de commun, si on les plaçait chacune dans son domaine véritable.

§

Oh! je sais bien pourquoi le cinéma se traîne lamentablement à la remorque du théâtre et du roman, pourquoi il s'enlise dans les sujets les plus bas et les intrigues les plus rebattues, pourquoi, à quelques exceptions près, tous les films tournent autour du vieil amour contrarié ou de la déchéance par l'amour. Si on ne le devinait pas, il suffirait pour comprendre de considérer quel est le théâtre et quel est le roman où il va à l'ordinaire puiser sa nourriture. Ce n'est presque jamais dans les grands et beaux livres, ni dans les pièces d'art. C'est toujours soit dans les livres qui ont voulu atteindre et qui ont

réellement atteint le gros public, soit dans les pièces à cinq cents représentations. Le cinéma est, dans cet ordre d'idées, comme le coucou qui, ne construisant pas, dit-on, de nid, s'installe dans celui d'un autre oiseau. Il a voulu profiter, pour faire rapidement fortune, d'un public tout prêt, tout cuit, tout chaud, se contentant de l'accaparer en lui offrant à meilleur compte et dans des conditions plus commodes les mêmes émotions que le théâtre, ou les émotions du roman traduites en illustrations. Ainsi le succès, les salles pleines, les queues aux guichets, la fortune en un mot était assurée.

Eh bien! cette tactique simpliste et lucrative a été l'erreur fondamentale du cinéma. Un art nouveau ne peut s'affirmer en tant qu'art, ne peut se développer, ne peut vivre d'une vie propre et personnelle que s'il impose sa technique, ses conceptions et sa formule aux foules, que s'il les façonne à sa convenance, que s'il les oblige à accepter ce qu'il leur offre. C'est l'art qui crée son public, et ce n'est pas le public qui crée son art. Les spectateurs n'ont pas accepté du premier coup la formule nouvelle que le drame romantique apportait sur la scène. On s'est battu à *Hernani*. L'art wagnérien a dû engager une longue bataille avant d'arriver à triompher. Et si l'on songe au chemin parcouru entre les deux mille lecteurs de la *Princesse de Clèves*, les cinq mille des *Liaisons dangereuses*, les trente mille du *Père Goriot*, jusqu'aux trois cent mille de Zola, on se rend compte de l'effort prolongé et de la volonté sans défaillance qu'il a fallu au roman pour conquérir sa place. Même constatation en peinture et en sculpture. Un art digne de ce nom sait affronter les années de misère et garde l'orgueil de ne pas capituler. C'est à cette école que se forme sa personnalité, sa réalité, qu'il prend conscience de lui-même. Rude école, il faut le reconnaître : imposer au public ce qu'on veut, ce qu'on a mission d'exprimer, et non pas lui offrir ce qu'il aime, dresser devant lui un Dieu nouveau et le con-

traindre à s'agenouiller, et non pas repeindre de vieilles idoles pour être certain de faire recette.

C'est à cet impératif catégorique de toute formule d'art que le cinéma a manqué. Faiblesse grave et qui peut-être a éteint à jamais ce qu'il portait en lui. Qui sait même si ce manque de personnalité ne l'amènera pas, plus rapidement qu'on ne le croit, à une sorte d'épuisement précoce, de lassitude et n'éteindra pas sa vogue actuelle? A moins que — car tout est possible — cette erreur ne devienne involontairement une heureuse tactique et que le cinéma, ayant d'abord enchaîné les foules à sa fortune, ne puisse maintenant en toute sécurité leur imposer des spectacles qui feraient peu à peu de lui un art personnel et original.

MARCEL ROUFF.

DEUX CONTES JAPONAIS

Paradis de l'enfance et pays des chansons, le Japon est, aussi, le royaume des contes : et c'est là sans doute que l'imagination japonaise, toute concrète et toute sensible, s'est donné la couronne la plus somptueuse.

Il y a au Japon d'innombrables contes contemporains (1); mais il y a surtout des contes de toujours qui, au tamis du temps, ont pris un éclat de pierre précieuse : ils ne sont guère plus d'une quinzaine, et, en ayant fait la joie de mon exil, j'ai pensé à présenter les deux plus caractéristiques d'entre eux. Non arbitrairement adaptés à ce que Yei Theodora Ozaki San, dans son *Japanese Fairy Book* (2), croit être l'« Ouest »; ni mutilés à la toute puérile manière de M. Dautremer (3); mais tels qu'au pays du Grand-Japon, en la quarante et unième année de Meiji, les composa le bon Iwaya Sazanami (4), dont

(1) Voyez notamment le *Nihon Dôwa Shû* de la collection *Arusu* (*Ars*) : 3 vol. numérotés 15, 16 et 17, Tôkyô, 2e année de Shôwa. — Vol. 15 par Shimazaki Tôson; vol. 16 par Ogawa Mimei; vol. 17 par Toyoshima Yoshio, Kasumaya Masao, Akita Ujaku, Hamada Hirosuke, Uno Kôji et Suzuki Miekichi.

(2) Londres, Constable, 1903; 2e édition, 1922. — *These stories*, dit la Préface, *are not literal translations, and they have been told more with the view to interest young readers of the West than the technical students of folk-lore... In telling these stories in English, I have followed my fancy in adding such touches of local colour and description as they seemed to need, or as pleased me...*

(3) *Les Contes du Vieux Japon* : 20 plaquettes illustrées, Tôkyô, Hasegawa, sans date. — Ces contes sont, pour la plupart, traduits par M. Dautremer, et un court extrait de *La Méduse simple et naïve* suffit à donner idée de la fidélité de cette « traduction » :

— *Le foie d'un singe vivant! s'écria le roi. Mais à quoi pensez-vous, ma chère? Comment! Vous oubliez que nous, dragons, nous vivons dans la mer, tandis que les singes vivent bien loin d'ici, dans les arbres des forêts, sur terre! Un foie de singe! Mais, ma chérie, vous êtes folle!*

La jeune reine fondit en larmes :

— *Je ne vous demande qu'une chose, et vous ne voulez pas me l'accorder? J'ai bien pensé que vous ne m'aimiez pas! Oh! que je voudrais donc être restée avec maman et papa!*

A ces mots, elle tomba en syncope, et ne put continuer... (Pages 6 et 7, couverture comptée, de la plaquette non paginée).

(4) *Nihon Mukashi-Banashi*, Tôkyô, Hakubunkan, 41e année de Meiji. — J'ai travaillé sur la 28e édition, revue, 4e année de Shôwa.

l'ombre, dit-on, appuyée au sceptre des conteurs, gagnera tout droit le Paradis de la Terre pure de l'Ouest, suivie d'un long cortège de bêtes, de gens, d'ogres et de héros. Car le Japonais conte pour le seul plaisir de conter, un peu à la manière d'Hérodote ou de nos chroniqueurs du moyen âge, d'une phrase volontiers tortueuse, mais vivante, sans cesse renouvelée, riche d'images et de sonorités, et qui laisse un goût profond aux lèvres qui la lisent.

Souffrez donc que je vous dise, rendus avec la plus fervente exactitude, un chef-d'œuvre d'imagination concrète, *Le Singe et la Méduse* (5), qui ne le cède en rien aux plus étranges histoires de Kipling; un chef-d'œuvre d'imagination sensible, *Le Miroir de Matsuyama* (6), qui ne le cède en rien aux plus doux contes de Nodier.

LE SINGE ET LA MEDUSE

OU L'IMAGINATION CONCRÈTE

Il y a bien, bien longtemps, dans les profondeurs de la mer, demeurait un dragon. Il avait d'abord décidé de vivre seul; mais, roi de la mer, il gouvernait tant et tant de poissons qu'il crut de son prestige de se marier. Il choisit une dragonne de ses parentes, et je vous laisse à penser ce que furent les noces du roi-dragon, seigneur de la mer : de la baleine la plus grasse au plus maigre poisson-fourmi, il n'était habitant des vagues qui ne volât au palais présenter ses compliments.



Or, sans que la moindre brise osât même rider la mer printanière, le roi et la reine menèrent grande fête; jusqu'au jour où, touchée de je ne sais quel mal, la dragonne en vînt à garder le lit. Désespéré, le roi-dragon appelle un médecin donneur de fioles, rassemble au chevet de la

(5) *Saru to Kurage.*
(6) *Matsuyama-Kagami.*

malade tout ce qu'il avait de dames et de pages, et se dépense en personne près de sa précieuse compagne : en vain; le mal s'aggrave, et le roi ne se sent plus vivre.

Cependant, le médecin déclare :

— C'est un terrible mal que celui-ci; et le pire est à redouter si l'on ne donne à la reine un foie cru de singe à manger. Par là, du côté du sud, se trouve une île appelée l'Ile aux Singes, où les singes vont par troupes : il n'est que d'y dépêcher un messager qui...

— Mais, interrompt le roi, ces maudits singes vivent sur terre; et que peuvent mes sujets, hors de l'eau?

— La chose n'a pas été sans m'embarrasser moi-même, poursuit le médecin d'un ton dévoué : encore avez-vous trop de vassaux pour qu'il ne s'en trouve pas un capable de se mouvoir sur terre!

— Je verrai à suivre ton conseil, dit le roi.

Et il soumet la difficulté à son premier ministre la dorade.

La dorade, réfléchissant, penche un peu de côté la tête. Puis, se frappant le genou :

— J'ai notre affaire! s'écrie-t-elle. Il y a dans nos domaines une bête assez vulgaire qu'on appelle méduse. Pour être de fruste apparence, elle ne s'en vante pas moins de pouvoir, tout comme un enfant de tortue, marcher librement sur ses quatre pattes : Votre Majesté peut, il me semble, l'envoyer à l'Ile aux Singes.

Le roi approuve de la tête, mande la méduse, et lui donne sa mission.

D'un naturel assez niais, la méduse parut embarrassée:

— Je vous suis toute dévouée, fit-elle enfin. Mais capturer un singe, surtout vivant, voilà ce que je n'ai encore jamais fait : comment s'y prend-on?

— Evidemment, raille à côté la dorade assise, la violence n'est pas à recommander! Ignores-tu donc ce que c'est que la ruse?

— Que voulez-vous dire?

— Eh bien, voici. Tu abordes le singe, tu le complimentes d'un ton familier, et, après l'avoir bien flatté : « Mais j'y pense, Messire Singe, viens chez moi te distraire. Je tiens à te faire visiter le palais du dragon : et pour un bel endroit... » Sois tranquille : le singe viendra.

— Mais un singe, ça ne sait pas nager!

— Que veux-tu que j'y fasse! Tu l'amèneras sur ton dos!

— C'est qu'un singe, ça doit être lourd!

— Tant pis : exécute!

— C'est bien, je l'amènerai.

Ét sur la crête des vagues, mollement, mollement flottant-flottant, la méduse va vers l'Ile aux Singes.



Comme elle abordait, la première chose qu'elle vit fut un grand singe à la cime d'un pin : elle fut à petits pas au pied de l'arbre.

— Un bien beau temps, Messire Singe!

— Sûr! approuva l'autre de son perchoir : pour un beau temps, c'est un beau temps! Mais toi, dis-moi, je ne crois pas, dans cette île, t'avoir souvent rencontrée : d'où diable viens-tu?

— Moi? On me nomme Méduse, et j'habite au palais de mon maître le dragon. On m'a tellement vanté les beautés de l'Ile aux Singes que je viens aujourd'hui tout exprès en admirer les sites.

— Sois donc la bienvenue.

— Mais toi-même, Messire Singe, es-tu jamais allé au palais du dragon?

— Je ne suis pas sans en avoir entendu parler : cependant, je ne l'ai pas encore visité.

— C'est un tort : les plus belles gravures n'en peuvent

donner la moindre idée. Le palais du dragon n'a pas son pareil au monde!

— Si beau que ça?

— Ecoute. Je passe sur la magnificence de l'édifice. Mais dans le seul jardin, les pêchers, les marronniers, les kakis portent toute l'année des grappes de fruits longues comme ça : et tu en cueilles, et tu en cueilles!

Et comme le singe descendu de l'arbre était tout oreilles, la méduse jugea le moment venu :

— Voici l'heure de m'en retourner, Messire Singe : une riche occasion de te laisser conduire!

— Je ne dis pas non : mais comment aller sur l'eau?

— Ce n'est que ça? Ne t'inquiète pas : j'ai bon dos, je te porterai.

— Ça sera pour toi le poison du cœur : mais je me demande si je n'accepterai pas!

Et le singe, à dos de méduse, se risque sur les vagues :

— Si tu remues de la sorte, tu vas glisser, Messire Singe!

— C'est que c'est dangereux, hein! Va doucement, je te prie!...



Quand ils eurent, petit à petit, fait juste la moitié du chemin, la méduse dit au singe :

— A propos, Messire Singe, ce qu'on appelle foie cru, tu l'as bien sur toi, n'est-ce pas?

La question était si bizarre que le singe en fut gêné :

— Je ne dis pas que je ne l'aie pas... Mais pourquoi cela?

— Oh! pour rien... si ce n'est que, la chose étant essentielle...

— Essentielle?

— Au reste, pourquoi te le cacher? Ces derniers temps, la reine-dragonne est tombée gravement malade. Les remèdes ordinaires étaient sans effet, et le médecin a dé-

claré qu'il fallait du foie cru de singe : c'est pourquoi je suis venue te capturer vivant. Dès l'arrivée, le médecin t'ôtera le foie : voilà. En vérité, c'est pour toi le poison du cœur, n'est-ce pas?

Si le singe se mit à trembler de stupéfaction et d'horreur, je vous le laisse à penser : mais au beau milieu de la mer, que vouliez-vous qu'il fît?

Cependant, de son ton le plus indifférent :

— Ah! je vois! Que de peine tu t'es donné! Mais que diable ne m'as-tu dit cela plus tôt!

— Plus tôt? Pas si bête : je t'aurais à jamais dégoûté de venir!

— Sotte que tu es! Me crois-tu donc singe à lésiner sur un ou deux foies crus, surtout si la santé d'une reine est en jeu? Je les eusse plutôt offerts moi-même! Mais tu ne m'as rien dit, et que veux-tu! j'ai laissé tous mes foies sur l'arbre!

— Tu as laissé sur l'arbre tes foies crus?

— Dame! Ça ne se porte pas sans fatigue, et, de jour, je les décroche pour les suspendre aux branches. Crois bien que si tout à l'heure j'avais pu savoir... Mais tu es restée si muette...

— Alors, qu'allons-nous faire? T'amener sans tes foies crus ne servirait de rien.

— Evidemment, c'est pour toi le poison du cœur! Mais ...si tu me ramenais là d'où nous venons?

— Te ramener?

— Dame! Comment veux-tu sans cela que je reprenne mes foies crus!

— Bah! si c'est le seul moyen, retournons!

Et voici cette niaise de méduse qui, sur les mêmes vagues qui venaient de la porter, s'en retourne à l'Ile aux Singes.

Le singe n'avait pas touché terre qu'il s'était déjà perché au sommet de son pin :

— En vérité, Dame Méduse, je t'ai donné bien du mal. Mes respects au roi ton maître, je te prie!

Vaguement, la méduse se sentit inquiète :

— Allons, ne bavarde pas, Messire Singe! Ne vois-tu pas que j'attends tes foies crus?

L'autre éclata de rire :

— Vieille toquée, va! Je n'en ai qu'un, de foie cru! Et si tu me crois d'humeur à me le laisser prendre...

— Mais tu m'as promis...

— Je t'ai menti, voilà tout!

— Tu m'as menti?

— Pardi! C'est dans le ventre que je porte mon foie! Monte le chercher, si tu le désires, bête de rien!

Et en dernier outrage, il frappe au-dessus de la méduse un derrière tout rouge.



La méduse comprit, mais un peu tard, que le singe l'avait jouée. Et la voilà qui, piétinant de dépit et pleurant, s'en retourne penaude-penaude vers le palais du roi-dragon.

Le cou tendu d'impatience, le roi l'attendait. Du plus loin qu'il vit sa silhouette :

— Est-ce toi, Méduse? Que de peine, que de peine tu as dû prendre! Et mon singe? Où donc, où donc est mon singe?

— Je suis au désespoir! gémit la méduse prosternée. J'avais réussi à tromper le singe, et nous étions à moitié chemin déjà, quand, me jouant à son tour...

Et elle conta ce qui s'était passé.

Le roi-dragon, en belle colère, montre ses canines :

— Une imbécile de ton espèce, grogne-t-il, n'a pas besoin d'os pour vivre! Holà, valets! Rouez-moi cette bête-ci, arrachez-lui les os, et chassez-la du palais!

Et tous les valets accourus :

— C'est l'ordre du roi-dragon : inutile, inutile de te révolter, disent-ils à la méduse qu'ils bâtonnent atrocement et jettent sans os hors de la porte royale.



Et c'est depuis ce temps-là que, victime de sa naïveté, être sans forme, sans yeux, sans bouche, mollement-mollement sur les vagues la méduse va flottant.

II

LE MIROIR DE MATSUYAMA

OU L'IMAGINATION SENSIBLE

Il y a bien, bien longtemps, dans la province d'Echigo, en un lieu appelé Matsuyama, vivait un homme qui, pour affaire pressante, vint à être appelé à la capitale. De nos jours, il y a des voitures, des trains : mais, au temps jadis, rien n'existait de si commode. Et comme, d'Echigo à Kyôto, le voyage n'était certes pas bagatelle de deux ou trois jours, je vous laisse à penser si l'homme partait inquiet, et si, derrière lui, sa femme et sa fille partageaient son inquiétude.

— Je reviendrai vite, va ! Aie soin de la maison en mon absence; et surtout, que la petite ne se fasse point mal ! disait l'homme.

Et la femme, de son côté :

— En route, soyez prudent et veillez sur vous. Puis, l'affaire finie, revenez sans perdre même un jour, suppliait-elle, les yeux pleins de larmes.

Près d'eux, naïvement, l'enfant faisait mille câlineries, et, suspendue à la manche de son père :

— Papa, je serai si sage en t'attendant qu'il ne faudra pas oublier de m'acheter quelque chose !...

C'est ainsi que l'homme partit.

★

Alors la mère dit à sa petite :

— Nous garderons à nous deux la maison, n'est-ce pas?

— Oui, mais tu me feras donner quelque chose?

— Sûr! Et devine ce que père te rapportera?

— Une poupée?

— Oui. Es-tu contente?

— Oh, si contente!

Et à voir ce petit visage rayonner, la mère sentait la tendresse lui emplir le cœur. Au fil des jours, elle consacrait à l'enfant ses loisirs, jouant avec elle à la dînette ou lui contant de vieilles histoires. Et cela faisait l'attente moins lourde.

Cependant l'homme revint. Sur le visage et sur les membres, le soleil du voyage l'avait si fort brûlé qu'il était méconnaissable aux yeux d'autrui : mais non à ceux des siens, dont l'amour veillait. Femme et fille courent à lui, l'entraînent dans la maison, le font asseoir et échangent avec lui d'affectueuses paroles.

Mais l'homme tire de son sac une poupée :

— Tu as bien gardé la maison, dit-il à l'enfant : prends ta récompense.

Puis, sortant un miroir :

— Voici pour toi, dit-il à sa femme.

La femme reçut le présent avec reconnaissance. Mais, née dans les montagnes d'Echigo et n'ayant de sa vie vu de miroir :

— Qu'est ceci? demanda-t-elle.

L'homme sourit :

— C'est un miroir, pour refléter le visage. Fût-ce contre de l'argent, on n'en saurait trouver dans nos campagnes. Mais je savais en pouvoir acheter à la capitale, et je te rapporte celui-ci.

— Est-ce donc objet si précieux! J'en aurai soin comme de mon âme, dit la femme.

Et, prosternée, elle remit le miroir en son écrin.



La maison vécut de calmes années. Mais comme, plus chérie de ses parents qu'une perle au creux de la main, l'enfant était venue en âge de se marier, la mère soudain tombe malade.

A son chevet, la jeune fille s'attache pieusement, verse les remèdes, fait les massages, passe les nuits : en vain; le mal s'aggrave.

Si bien qu'un soir la mère appelle sa fille, et, la main dans la main, les yeux dans les yeux :

— Je ne pense pas guérir, lui dit-elle. Aie soin de ton père après ma mort; et laisse-moi dès à présent te remettre un dépôt.

Puis, attirant un coffret et sortant le miroir :

— Voici le présent que ton père autrefois me rapporta de Kyôto : c'est un objet précieux qu'on appelle miroir. Je te le confie. Chaque fois qu'à l'avenir tu te souviendras de moi, regarde-le : je t'y apparaîtrai comme si j'étais vivante.

Le cœur ainsi détendu, sans regrets, sans désirs, la mère, doucement, s'éteignit.



Le père et la fille éclatent en sanglots et s'attachent au cadavre; mais à la mort nul remède, et il leur fallut se résigner à célébrer les funérailles.

Cependant, du cœur de la fille, le temps n'effaçait point l'image de la mère. Les jours de pluie ou de tempête, l'enfant se souvenait en pleurant; et rien ne hantait plus profondément sa pensée que les dernières paroles de la mourante :

— « Chaque fois qu'à l'avenir tu te souviendras de moi, regarde ce miroir : je t'y apparaîtrai comme si j'étais vivante... » m'a dit ma mère. Si j'essayais, pour voir?

Et voici que du fond du miroir où elle regarde, vient à elle le visage de la morte, plein du même amour grave, mais, chose merveilleuse, comme resplendissant d'une autre jeunesse :

— Ainsi son âme est en ce miroir, pense l'enfant doucement effrayée, et, me prenant en pitié, y restera pour me secourir! Mère, que vous êtes bonne!

Et de ce jour-là, matin et soir, devant le miroir magique, elle se consolait en secret.



Or le père prit une autre femme. Et tandis que, toute douceur et toute obéissance, l'enfant appliquait son cœur à se rapprocher de l'étrangère et à l'aimer comme sa vraie mère, la femme, qui était mauvaise, se mit à dire du mal de celle qui la servait. Encore le père, sûr de sa fille et la plaignant, ne fit-il que de l'en chérir davantage : ce qui décida la marâtre à se débarrasser de l'enfant.

Un jour, essuyant des larmes fausses, elle dit au mari d'un ton navré :

— Souffrez, je vous prie, que je vous quitte aujourd'hui même.

— Hein? s'étonna l'homme. Serais-tu lasse de ma maison?

— Oh! Comment pouvez-vous supposer que, fût-ce en rêve, l'existence me pèse à votre côté! Mais ma vie est en danger : il faut que que je m'en aille.

Elle se reprit à pleurer, et l'homme s'inquiéta :

— Ta vie est menacée! Que me chantes-tu là?

— Oui, votre maudite fille me hait. Je la gêne : elle souhaite ma mort. Ignorez-vous donc qu'elle s'isole sans

cesse au fond de sa chambre, et que là, sur une miniature sculptée à mon image, elle se livre à des pratiques de magie qui me seront bientôt funestes?

— Mensonge! pensa l'homme.

Mais il lui vint à l'esprit que, depuis quelque temps, sa fille en effet s'enfermait jusqu'à ne point, de tout le jour, montrer son visage : la soupçonnant, il promit de l'épier. Et comme l'enfant, blessée de voir la marâtre au cœur dur repousser ses avances et la calomnier, allait de plus en plus souvent confier sa peine au cher reflet, il la surprit aisément.



Honteuse, elle cache le miroir dans sa manche :

— Que faisais-tu là, toute seule?

— Mais... rien... rien.

— Que viens-tu de glisser dans ta manche?

L'enfant se tait. Alors le père, dans une colère de feu :

— Ma femme avait raison. Tu souhaites sa mort, et te livres contre elle à des pratiques de magie. Ne t'avais-je point priée, fille ingrate, de servir ta seconde mère en véritable enfant?

C'est à la jeune fille d'être indignée. Et s'attachant aux genoux de son père :

— Vous êtes cruel. Jamais, fût-ce en rêve, pensée si atroce ne m'est venue. Père, on a égaré votre cœur.

— Que caches-tu donc dans ta manche?

— Ce seul miroir.

— Se peut-il! Le miroir de Kyôto! Mais que peux-tu bien en faire?

— Voici... confesse-t-elle, en reprenant toutes choses au jour du testament.

Mais l'homme, incrédule :

— L'âme de ta mère, en ce miroir?

— Regardez, dit-elle, montrant sa propre image. Doutez-vous encore, à présent?

Enfin, le père comprit :

— Tu vaux mieux que moi, petite, par ta piété et par ta foi. Ce visage est le tien : mais ta mère savait combien tu lui ressemblais. Me voici honteux de moi-même : pardonne-moi de t'avoir méconnue.

Il se repentit en pleurant. Et l'histoire ajoute que, la marâtre changeant son cœur, la joie à nouveau visita la maison.

GEORGES BONNEAU.

Docteur ès Lettres,
Professeur à l'Université Impériale de Kyôto.

TROIS POÈMES ANDALOUS

—

ORIENTALE

Que vos buis sont amer, jardins de l'Alcazar!
Et vos oiseaux neigeux de quelles voix plaintives,
De quel étonnement doré d'un long regard,
Ils pleurent les émirs portés vers d'autres rives,
Les eunuques sans joie ou les molles captives
Et leur sourire, frère habile du poignard!

Je veux croire un instant qu'une âme de sultane
Sous ce lisse plumage est masquée à nos yeux,
Et, prompte à renier un empire profane
Où la foule se presse au palais des aïeux,
Entend la Giralda qui fut mahométane
D'un blasphème de bronze en appeler aux Cieux.

Ah! passez lentement sous les arches du More :
Un mystère y survit qui flotte tout autour,
Comme d'un cœur brisé, mais qui respire encore.
Par vos cris, par l'écho de vos pas dans la cour,
N'affrontez point ici d'un éclat trop sonore
Ce qu'il reste d'un règne ou d'un roman d'amour.

Et vous qui dès longtemps nous êtes revenues,
Ne craignez rien, restez, dites un long regret,
Ne vous dispersez pas, pigeons, baigneuses nues
Qu'aux feuilles de l'allée une ombre surprendrait :
Si du poète seul vous êtes reconnues
Il saura dans son cœur vous garder le secret.

Les noirs magnolias sont à celles que hante
Un souvenir profond qui résiste à la mort,

Les fontaines aussi, telles lorsqu'on s'endort
Le soir qu'on ne sait plus, tant leur grâce est touchante,
Si c'est l'eau qui parfume et la rose qui chante
Et si le rêve seul évoque un tel accord.

—

LA SEVILLANE

Pour quel Dieu monté sur un âne
Mets-tu des palmes au balcon,
Jeune enfant à l'œil de gitane
D'un jaloux à l'œil de faucon?

Sans doute la palme est bénite,
Mais ton rêve est resté païen,
Et je sais qu'un désir l'habite
Qui n'est pas du Nazaréen.

Va, jeunesse! danse, trépigne!
Ta chair a tant de vénusté
Qu'on en a la saveur insigne
Encor qu'on n'en ait point goûté.

Tes bras lents, ton dos qui se creuse,
Ont l'accent très doux à la fois
Et cette âpreté chaleureuse
De ton parler et de ta voix.

Pour celui que ton cœur appelle
De désirs cachés ou pressants
Tous les cierges d'une chapelle
N'y suffiraient pas, ni l'encens.

En ses franges couleur de flamme,
Ta mante n'y suffirait pas :
Tu mettrais ton corps sous ses pas
— Et c'est les trois quarts de ton âme!

—

HARMONIE

Des cloches sur Grenade. Et le Généralife
Qui berce sa ferveur à la chanson des eaux...
— Tous les buissons broyaient des roses dans leur griffe
Et dans tous les cyprès gémissaient des oiseaux.

Ils n'ont prêté l'oreille à vos secrets cantiques,
Muses des grands jardins et des jets d'eau penchants,
Ceux qui n'entendaient point dans les vasques antiques
La plainte du Passé se mêler à vos chants,

Ni — comme la marée en brisant sur les roches
Importune à travers son rêve le dormeur —
Battre le cœur du soir si triste au son des cloches
Que les morts dans leur lit écoutaient sa rumeur...

Mais toi, puisqu'à ce flot qu'un dieu subtil agite
Rien ne s'accorde mieux que l'élan de ta voix,
Tu sais ce que disait l'eau vive dans sa fuite
Qui semble s'attarder et se hâte à la fois;

Ni l'aube ni le soir n'abaissent ta paupière,
Chante au seuil de la nuit que tu vas dédier,
Chante les derniers feux que jette la lumière,
Veilleur continuel, Rossignol printanier!

« Et pourquoi, diras-tu, vos incessantes courses?
Quel tourment! Mais ce soir, ô trêve! l'amitié.
Les morts qui sous la terre ont le sanglot des sources
Voudraient se joindre à vous, qui n'avez point pitié.

« Ah! revivre! surgir des époques lointaines!
Leur jeunesse renaît dans la pourpre des fleurs,
Et leur voix balbutie aux lèvres des fontaines
On ne sait quel regret des humaines douleurs.

« Et ces morts étaient beaux. Ils portaient de longs voiles
Sur des caftans aux deux couleurs des fuchsias;

Ils aimaient les jardins sous l'éclat des étoiles,
L'eau courante, l'odeur des buis et des lilas;

« Ils mesuraient le Ciel aux plaisirs de la Terre,
Et lorsqu'ils s'endormaient entre deux bras savants
Ils ne fatiguaient point l'implacable Mystère
De souhaits étrangers au bonheur des vivants.

« Mais rassemblant en vain, par quels efforts stériles!
A l'appel reconnu leurs esprits dispersés,
Ils sont moins qu'un brouillard de rêve et plus débiles
Que l'écho d'un écho dans leurs caveaux glacés. »

JEAN-MARIE GUISLAIN.

UNE SOLUTION NOUVELLE DU PROBLÈME DES KHAZARES

LEUR ORIGINE ET LA RAISON DE LEUR JUDAÏSATION

—

Au début de l'histoire de Russie, l'Etat de Kief eut des luttes très rudes à soutenir contre un empire assez vaste, dont la maîtrise s'étendait sur toutes les plaines de la Russie méridionale, depuis le Caucase jusqu'au Dniepr. C'était l'empire des Khazares. La population de cet Etat était fort disparate, et le centre national des Khazares, situé entre la basse Volga et la chaîne du Caucase, ne constituait qu'un point de ralliement insuffisant pour donner à cet empire une vitalité durable. Les débuts aussi bien que l'origine des Khazares présentent l'un des problèmes les plus obscurs du moyen âge. Le témoignage écrit le plus ancien est celui de Moïse de Khorêne (l'historien arménien du ve siècle), qui parle de l'attaque dirigée par ce peuple contre les Arméniens, dans la région moyenne du cours de l'Araxe, événement qui eut lieu en 198 de notre ère. Puis, jusqu'à l'apparition des Huns, ils semblent avoir été sous la dépendance des rois d'Arménie. Il y a lieu de supposer que les Khazares apparaissent graduellement au nord de la chaîne du Caucase pendant tout le cours du IIIe et du IVe siècle. Durant la première période, la plus obscure, de leur existence dans ces contrées, leur destinée semble avoir été étroitement liée au bassin de l'Araxe, ce dont les chroniques géorgiennes parlent sous le voile d'une chronologie fantastique. Ils attaquent la Perse des Sassanides au ve siècle et pillent la Géorgie, de concert avec des tribus hunniques,

débris du royaume d'Attila. En 610 ils aident l'armée byzantine d'Héraclius à vaincre Khosroès, et l'écroulement des Sassanides, prodrome de la conquête arabe, est en grande partie le résultat de cette alliance.

Durant tout le VIIe siècle, une série de faits plus précis indiquent la rupture graduelle des liens précédents du peuple Khazare avec la Transcaucasie et le retrait opéré vers les plaines du nord, sous la pression évidente de l'invasion arabe qui attaque avec persistance tout le long du littoral de la Caspienne, à travers le Daghestan. Derbent devient en permanence une cité du Khalifat de Bagdad, et pendant de longues hostilités qui durent la majeure partie du VIIIe siècle, le pouvoir des Khazares ne s'étend plus que d'une manière intermittente au sud des bouches du Térek.

Refoulés par les Arabes, les Khazares s'étendent d'une part jusqu'au delta de la Volga, d'autre part jusqu'au Dniepr et à l'Oka. Depuis le VIIe jusqu'au IXe siècle, toutes les tribus russes passent sous leur domination. En Crimée, les Khazares conquièrent la partie méridionale, où la population autochtone est l'élément dominant, mais le territoire hellénisé de l'antique Chersonèse échappe à leur domination. En somme, on peut dire que l'empire des Khazares s'est étendu à peu près sur le même territoire qui avait été mille ans auparavant le pays des Scythes iraniens, sauf qu'ils débordèrent de la région des steppes russes dans celle des forêts, au nord du 50° de latitude, là où les Scythes n'avaient jamais pénétré. En outre, l'empire des Scythes n'avait jamais eu cette base de contact avec la Transcaucasie, que les Khazares possédèrent sur le haut et le moyen cours de l'Araxe au début du moyen âge.

Cependant, la différence essentielle entre ces deux empires réside en ce fait que les steppes de la Russie méridionale étaient occupées dans l'antiquité par une population scythique, tandis que l'empire Khazare dans ces

mêmes régions paraît n'avoir été qu'une domination sur des populations étrangères, au milieu desquelles l'élément khazare était presque nul. Nous voyons donc un empire Khazare, qui existe depuis le VII[e] jusqu'au X[e] siècle, mais dans la majeure partie duquel la population khazare n'existe pas. C'est évidemment la raison pour laquelle cet Etat disparaît avec tant de facilité, n'ayant aucune consistance ethnique. A la fin du IX[e] siècle, l'Etat très débile des Russes de Kief commence à refouler la domination Khazare et quatre-vingts ans plus tard l'empire Khazare s'écroule sous les coups des Russes, sans laisser ni une trace de son existence, ni une tradition quelconque dans les populations du pays. Nous n'avons aucune ruine, aucune sépulture qui soit authentiquement khazare. Nous n'avons pas un manuscrit, pas une ligne écrite dans la langue des Khazares, pas une monnaie, pas une inscription lapidaire, pas le moindre hiéroglyphe; rien n'est resté des Khazares.

Et cependant les renseignements historiques abondent dans les chroniques byzantines, géorgiennes, arméniennes, aussi bien que dans les écrits des géographes et historiens arabes. Mais ces renseignements, d'un coloris souvent très anecdotique, contiennent beaucoup de choses plutôt curieuses qu'utiles au point de vue scientifique et ne répondent nullement aux questions les plus importantes. En outre, ces sources présentent un grand défaut au point de vue historique, c'est qu'elles expliquent des énigmes insolubles par d'autres énigmes incontrôlables, étant donné la disparition complète de traces quelconques de ce peuple fantôme.

§

Dans tous les livres d'école on présente la question khazare sous une forme stéréotypée, consacrée par une sorte de tradition. On affirme, sans preuve suffisante, que ce peuple était de souche touranienne, consistant es-

sentiellement en éléments finnois, mêlés d'éléments turcs. Et l'on ajoute que le centre de cet empire était une certaine ville d'Atel ou d'Itil, située dans le delta



de la Volga et que le nom de cette capitale était le même que le mot « Itil », qui désignait la Volga dans une langue

inconnue, que l'on a souvent qualifiée de tatare, obéissant à la suggestion d'une idée préconçue, mais sans aucune preuve de cette étymologie.

Nous ne tarderons pas à voir que ces notions traditionnelles doivent être absolument remaniées, n'étant fondées sur aucune preuve sérieuse, quant à la nature ethnique des Khazares, et que la ville d'Atel n'a été que l'une des capitales multiples de cet empire, résultat d'un refoulement du centre politique de ce peuple sous la menace de l'invasion arabe. Dans la dernière phase de leur existence, les Khazares durent se concentrer dans le delta situé sur les confins septentrionaux de leur royaume. Ce pays du delta de la Volga était cependant pour eux une terre étrangère.

Voyons maintenant en quoi l'horizon scientifique de notre temps nous ouvre la possibilité d'une solution très différente de ce que j'appellerais le dogme traditionnel. Ce dogme est resté immuable depuis les travaux de Fraehn, qui donna en 1821 à l'Académie de Saint-Pétersbourg sa dissertation latine sur les Khazares, fondée sur trois auteurs arabes du Moyen-âge : Ibn Foszlân, Ibn-Haukal et Schems-Eddine de Damas. L'élargissement de cette base est partiellement réalisable actuellement par l'exploration aussi complète que possible d'une source que Fraehn ne pouvait connaître que très imparfaitement d'après des textes incomplets et absolument altérés : nous voulons parler de la remarquable correspondance en langue hébraïque, qui eut lieu en 960 entre le roi Joseph de Khazarie et le juif andalou Khazdaï Ibn-Chaprout, ministre de l'émir de Cordoue. D'autre part, nous ne tarderons pas à voir qu'une connaissance approfondie de cette source prépare pour un avenir assez proche la possibilité de fouilles productives sur des sépultures réellement khazares, qui font actuellement défaut pour la raison que l'on ne sait pas dans

quelle région il faut les chercher, tandis que les données de cette correspondance nous apportent une indication assez précise sur le territoire national des Khazares, dans des passages qui sont restés à peu près indéchiffrables jusqu'à présent.

Il s'ensuit que le présent travail n'est qu'une œuvre de précurseur destinée à orienter l'étude ethnographique des Khazares dans un sens tout différent de ce que l'on enseigne généralement; en tout cas nous devons reconnaître que la pleine utilisation des arguments archéologiques ne pourra venir que plus tard, lorsqu'on aura en toute connaissance de cause dirigé les fouilles dans les limites du territoire national des Khazares, au lieu de les opérer au hasard dans des régions qui n'ont jamais eu de population khazare.

Pour bien comprendre la portée des conclusions qui découlent de l'interprétation exacte de cette curieuse correspondance du xe siècle, si longtemps ignorée, nous devons en dire deux mots, en mettant surtout en relief l'existence de deux textes différents, dont le plus anciennement connu a été publié à Constantinople en 1577, sur un manuscrit découvert en Egypte en 1562, et dont le second n'a vu le jour qu'en 1875, dans une revue de Saint-Pétersbourg et d'après un manuscrit également rapporté d'Egypte. Le plus curieux dans l'histoire de cette correspondance du roi Joseph et du ministre israëlite-andalou Khazdaï-Chaprout est non seulement l'oubli complet qui ensevelit ces documents depuis le xe jusqu'au xvie siècle, mais la complète ignorance dans laquelle demeura l'Occident au sujet de l'existence même des Khazares. Dans le monde des érudits chrétiens cette ignorance fut si complète que le moine anglais Roger Bacon dans sa *Géographie des contrées du Nord,* écrite en 1265 (1), commit la stupéfiante erreur suivante :

(1) Le titre de cette *Géographie* est : *Ex quarta parte majoris operis*

« Soldaïa est in provincia, quae nunc Cassaria dicitur, id est Caisaria. » Autrement dit, pour fixer la situation de « Soldaïa » (actuellement « Soudak » en Crimée), ne sachant pas expliquer le nom que l'on donnait encore au XIIIe siècle à la Crimée, en l'appelant « Cassaria » (« pays des Khazares »), vu l'absence complète de toute notion sur ce peuple disparu, Roger Bacon identifie faussement « Cassaria » avec « Césarée de Cappadoce », de lointaines réminiscences gréco-romaines étant plus connues dans l'érudition scholastique, que ne l'étaient les réalités immédiates de la géographie du moyen âge.

Les érudits juifs en Occident conservaient cependant une tradition obscure relative à leurs coreligionnaires de Khazarie, pour la raison que la famille royale, les grands et un tiers de la nation khazare avaient passé à la religion mosaïque vers le milieu du VIIIe siècle. C'est pourquoi la littérature israélite du moyen âge connaît un manuscrit de l'an 1140, écrit par l'érudit Jéhouda Halévi et intitulé : *Le Livre du Khozar* (« Liber Cusri ») qui met en scène un dialogue de portée théologique entre le roi des Khazares et le rabbin qui le convertit à la loi de Moïse. Ce manuscrit n'était en somme qu'un livre de théologie juive écrit en arabe. L'existence du peuple Khazare restait, même dans l'érudition mosaïque, à l'état d'une nébuleuse. Et cependant les chroniques byzantines et russes contenaient des éléments historiques précis; mais l'Occident resta de longs siècles à les ignorer. Même en 1660, quand Buxtorf eut publié à Bâle une traduction latine du *Liber Cusri,* à laquelle il joignit la lettre de Khazdaï Chaprout et celle du roi Joseph, traduites en latin sur le texte hébreu de l'édition de Constantinople (de 1577), on continua à considérer le nom même des Khazares comme un conte de fée, et Buxtorf mani-

fratris Rogeri Bacon Angli — excerpta quaedam de Aquilonaribus mundi partibus. Elle a été reproduite en 1905 à Glasgow dans la grande collection intitulée : *Purchas His Pilgrims* (20 volumes).

festa nettement son opinion que « la monarchie des Khazares n'avait jamais existé ».

Cette opinion s'est maintenue encore durant tout le XVIIIe siècle.

Le texte très défectueux reproduit d'après l'édition de Constantinople a servi de base à la traduction française de Carmoly, publiée à Bruxelles en 1847 (*Itinéraire de la Terre-Sainte*) et aux travaux de Zedner (Berlin, 1840) et de Selig Cassel (*Magyarische Alberthümer*, 1848). Enfin, les traductions russes de ces lettres ont paru plusieurs fois : en 1874 par l'hébraïsant russe Harkavy, par le professeur orientaliste Kossovitch d'après l'ancien texte du XVIe siècle. Enfin le texte le plus récemment découvert et le plus complet (découvert en Egypte par l'érudit Caraïte Firkovitch) a été publié en 1875 dans la *Russische Revue* de Rõttger à Saint-Pétersbourg (fascicule VI) sous la rédaction de Harkavy, au complet en traduction allemande. La présente étude tient compte tout spécialement de cette dernière version, qui n'a jamais été publiée en langue française.

En outre du document inappréciable que nous avons dans la correspondance du roi Joseph de Khazarie, il est important de remarquer qu'il existe actuellement un ensemble de recherches scientifiques sur les origines des peuples de race anciennement établie au Caucase, peuples que nous nommerons ici les Protocaucasiens. L'orientation de ces recherches récentes tend à découvrir un lien certain de proche parenté entre ces Protocaucasiens et les Protoanatoliens, qui peuplaient toute l'Asie Mineure à une époque plus éloignée que celle de l'apparition des Aryens et des Sémites sur la scène de l'histoire et qui étaient encore très nombreux et politiquement considérables dans les premières phases de l'antiquité gréco-romaine (1re moitié du 1er millénaire avant J.-C.).

Quand nous disons que cette branche de l'investigation

scientifique est très récente, nous avons en vue que ses données étaient encore très vagues à la fin du XIX[e] siècle, à tel point que l'on considérait encore comme très douteuse la communauté de race et d'origine du langage, même entre les Protocaucasiens. Il n'en est plus de même actuellement et les savants compétents dans ces recherches considèrent comme certaine l'unité protocaucasienne dans la diversité des trois familles qui la composent et qui sont : les Circassiens dans la région du Nord-Ouest, les Tchétchènes et Lezghines à l'Est et les Kartvêles au Sud, c'est-à-dire en Transcaucasie. A ce système général se rattachent les Kourdes et les Arméniens, qui sont des métis à différents degrés de combinaison de l'élément aryen avec le fond protocaucasien.

Le degré ultérieur de ces recherches tend avec une certitude de plus en plus complète à résoudre la nébuleuse de l'unité ethnologique entre les populations du Caucase et de l'Anatolie, se rattachant évidemment à celles de la Russie méridionale avant la venue des Scythes iraniens; c'est là que se pose l'énigme des Taures et des Cimmériens, en parenté essentielle avec la famille circassienne. Jusqu'ici on peut constater le manque d'une terminologie unitaire pour désigner le dénominateur commun de ces problèmes ethniques, vu que les études à ce sujet, très développées en Allemagne et en Russie, ne fusionnent pas encore et se manifestent plutôt à l'état d'écoles parallèles.

C'est ainsi que le professeur Hommel (2) (de Munich) désigne ces couches de population préaryennes du nom de « peuples alarodiens » (par extension du terme local d'Hérodote (III, 94 et VII, 79); Wirth (3) les appelle « peuples Casiens », par généralisation de la terminaison du mot « Caucase, et Marr (4) (académicien à Saint-

(2) Voir Hommel : *Grundriss der Geographie und Geschichte des alten Orients* (Ethnologie), München, 1904.
(3) Wirth : *Der Ganz der Weltgeschichte*, Gotha, 1913.
(4) Marr est le fondateur d'un « Institut pour les recherches Japhé-

Pétersbourg), revenant à l'ancienne terminologie de la Genèse, les qualifie de « peuples japhétiques ». Dans ces conditions nous ferons bien de considérer ces trois appellations comme des synonymes, en attendant que la terminologie se fixe par accord réciproque des différentes écoles.

Ces données générales étant éclaircies, on comprendra que notre époque possède réellement un outillage plus moderne, et que nous ne sommes pas obligés dans ces conditions de nous arrêter, dans l'interrogation du Sphinx des Khazares, aux constatations très incomplètes qui datent de l'époque de Fraehn; d'autant plus qu'elles s'inspirent sans preuve suffisante de notions préconçues, aujourd'hui surannées, qui ont longtemps encombré le terrain de la paléo-ethnologie, exagérant alternativement tantôt le rôle des populations touraniennes, tantôt celui des peuples finnois, dans des régions où ces éléments n'ont jamais existé, ou bien dans des pays où ils n'ont apparu qu'à des époques relativement récentes. On peut dire même que cela a été l'une des erreurs les plus persistantes de la science ethnologique, que de supposer partout des sédiments originels de populations ouralo-altaïques, s'étendant dans les premiers siècles du monde antique dans tous les pays, où les deux familles les plus évoluées, la sémitique et l'aryenne, ont bâti les assises de l'histoire universelle. Ce substratum préaryen a certainement existé, mais il a appartenu à de tout autres races que celle des Turcomongols et des Finnois, ceux-ci n'ayant été que des tard-venus sur l'avant-scène de l'histoire.

§

Lorsque le roi Joseph prit la plume en 960 pour ré-

tiques », auprès de l'Académie des Sciences de Russie. Parmi ses nombreux ouvrages sur ce sujet, nous citerons ici : *Le Caucase Japhétique et le troisième élément ethnique dans la civilisation méditerranéenne*, Leipzig, 1920 (en allemand).

pondre de point en point à une longue série de questions que lui posait le juif andalou Khazdaï-Chaprout, ministre de l'émir de Cordoue, ce dernier attendait la réponse depuis une série d'années, sachant que tous ses émissaires avaient été interceptés, tantôt sur le territoire de Byzance, tantôt dans les possessions du Califat de Bagdad, et Khazdaï restait dans l'angoissante incertitude de savoir si ce mystérieux royaume de ses coreligionnaires existait ou non bien loin dans le Nord, ou bien si l'existence même des Khazares était une fable. Le roi Joseph s'évertua donc à expliquer au ministre andalou que le peuple des Khazares existait bien réellement, et que cela avait été une vive satisfaction religieuse pour leur roi d'apprendre l'enthousiasme mosaïque de son correspondant, étant donné que la dynastie et le peuple des Khazares (du moins une grande partie) avaient passé depuis plus de deux cents ans à la religion israélite.

Après cet édifiant préambule, le roi répondit à son correspondant de Cordoue d'une manière très détaillée sur la question de l'origine des Khazares.

Il écrivit ce qui suit :

Tu demandes dans ta lettre de quel peuple, de quelle tribu et de quelle famille nous sommes issus. Sache donc que nous sommes de la postérité de Japhet et que nous sommes les descendants de son fils Thogarma. Nous lisons dans les livres généalogiques de nos aïeux que Thogarma eut dix fils, dont voici les noms...

L'énumération présente quelques divergences dans le texte de Carmoly et dans celui de Harkavy. Nous suivons ici la version la plus récente :

1. Ouyour (Ouïgour) [Nom ethnique de caractère turc].
2. Tauris [Voir la ville de « Tabriz » ainsi que la « Tauride » et le peuple des « Taures »].
3. Avaz (Avar) [Cf. le nom des « Avares » du Daghestan].

4. Ougouz (Aghovan) [Le nom de l' « Albanie » Caucasienne, et celui des « Afghanes »].
5. Bizal (Bassil) [Tribu congénère des Khazares].
6. Tarna [Se rattache à la racine « Tarq »; cf. « Tarquin », « Tarkhan »].
7. Khazar.
8. Zanour [Cf. « Iones » l'élément pélasge des Ioniens].
9. Boulgar [Nom des Finnois de la Volga].
10. Savir (Sabire) [Les « Sapires », peuplade proto-anatolienne].

Ainsi l'examen le plus sommaire de cette liste nous donne huit noms sur dix, qui sont des noms alarodiens et deux seulement qui se rattachent à une source ouralo-altaïque. Telle était la conception que le roi des Khazares avait de sa propre nature ethnique au xe siècle, d'après des traditions nationales qui remontaient au haut Moyen-âge.

Il est très curieux de comparer cet horizon ethnique avec des conceptions très déformées sur le même sujet que nous retrouvons dans l'érudition juive du xe siècle. Carmoly nous renseigne sur ce point dans les termes suivants :

L'Ecriture Sainte et les anciennes traditions juives ne connaissent point de descendants de Thogarma. Mais les Arabes et après eux les Juifs modernes ont donné à Thogarma dix descendants. Voici en quels termes s'exprime Joseph Ben Gorion (« Josephon », éd. de Venise de 1544, p. 5), Juif du xe siècle, qui vécut en Italie et écrivit une *Histoire des Juifs* : « Les Thogarma sont dix familles, savoir : Khozar, Patznac, Alicanus, Bulgar, Ranbone, Turc, Bozi, Saboukh, Oungri et Tilimaz. Ces peuples habitent le Nord. Ils demeurent sur les bords du fleuve Hitel (Atel), excepté les Oungres, les Bulgares et les Patznacs (=Petchénègues), qui habitent le grand fleuve Dobné (Danube) » (p. 94.)

Voici donc une tradition dénaturée de la légende des

dix fils de Thogarma. Elle se rattache entièrement à des nations du Nord. Sauf « Khozar », « Bozi », « Saboukh » et « Tilimaz » (qui paraissent être des noms alarodiens défigurés), tout le reste paraît indiquer des Ouralo-Altaïens. Donc, au xe siècle, il existait déjà deux traditions divergentes. Le roi Joseph, parlant de son propre sang, possédait la tradition la plus claire et la plus ancienne, tandis que « Josiphon », qui n'avait que des renseignements indirects, croyait à une pluralité de peuples turco-finnois dans la descendance de Thogarma, d'où la version moderne est probablement sortie.

Il résulte de cet ensemble de textes le fait indubitable de la conviction où étaient les Khazares du xe siècle, qui se reconnaissaient comme proches parents des peuples antiques que nous embrassons sous la dénomination générale de Protocaucasiens et de Protoanatoliens.

Mais il y a mieux que cela comme preuve réelle de cette origine et comme confirmation du fait que les traditions nationales des Khazares étaient conformes à la vérité. Nous indiquerons d'abord un trait général qui ressort de l'histoire de ce peuple depuis l'an 200 jusqu'à l'an 1.000, c'est-à-dire durant huit cents ans de son existence historique. Il est très remarquable que des contacts continuels le rattachent au plateau d'Arménie, à la vallée de l'Araxe, à l'Azerbeïdjan et à la Perse du Nord-Ouest durant la première moitié de son existence, tandis que ces contacts deviennent de plus en plus rares et finissent par être nuls dans les derniers trois ou quatre cents ans. En même temps sa capitale se déplace du Sud au Nord, se fixant sur quatre étapes successives : Belendjer, Semender, Madjar et Itil. On voit bien qu'il y a là une nation en marche, qui se déplace, en s'avançant graduellement vers le Nord, à la rencontre des éléments turcs et finnois qu'elle devait rencontrer sur les bords de la Volga. Simultanément les Khazares perdent toutes leurs possessions de Transcaucasie, recouvertes par le flot

montant du Califat, en sorte que les sources postérieures paraissent avoir complètement oublié les conquêtes anciennes du peuple Khazare au sud de la Chaîne du Caucase.

Cette marche générale des événements exclut absolument la possibilité d'une origine turco-finnoise des Khazares, car celle-ci impliquerait nécessairement un déplacement en sens inverse, du Nord au Sud, et une croissance graduelle des relations avec les peuples du Midi.

Nous possédons en outre un texte qui serait complètement incompréhensible, si la notion actuellement accréditée auprès des érudits modernes était conforme à la vérité. C'est le passage d'un géographe arabe du xve siècle, Bakouï, qui nous donne un renseignement précieux sur le pays d'où les Khazares avaient pris leur élan, dans leur marche vers le Nord.

Voici ce passage :

> Le pays d'Arân (5) est situé entre l'Azerbeïdjan et le pays d'Abkhadh (= Abkhasie). Ce pays est traversé par *la Koura, qui vient du pays des Khazares,* traverse l'Abkhadh, arrose Tiflis, passe aux portes de Barda et se réunit à l'Aras (=Araxe), pour se jeter ensuite dans la mer des Khazares (= la Caspienne). (Cité d'après le texte publié par De Guignes.)

On voit donc que le plateau de Kars, d'où provient la Koura, portait encore le nom de « pays des Khazares » vers la fin du xve siècle, soit près de cinq cents ans après la destruction de leur empire entre la Volga et le Caucase. Les chroniques arméniennes nous montrent les Khazares au Nord de la Koura dès l'an 200 de notre ère. Par conséquent le passage de Bakouï est l'écho d'un état de choses qui avait cessé d'exister depuis douze siècles. Rien n'est plus significatif que des survivances toponymiques aussi opiniâtres; elles prouvent que les Khazares

(5) Les sources persanes appellent « Arân » l'Albanie caucasienne ou « Aghovanie » (Prof. Pátkanof).

restèrent de longs siècles en contact avec le plateau de Kars.

§

L'antiquité gréco-romaine et les grands empires des deux premiers millénaires avant notre ère ont-ils eu une notion directe des Khazares lors de leur habitat dans l'Asie Antérieure? Pour répondre à cette question nous devons interroger des vestiges toponymiques de deux espèces : ceux qui proviennent du nom même des Khazares, aussi bien que ceux qui se rattachent à des tribus indubitablement congénères. Les sources qui peuvent nous fournir les renseignements nécessaires à cet égard sont : les auteurs grecs et romains, aussi bien que les monuments sémitiques, c'est-à-dire l'Ancien Testament et les inscriptions assyriennes.

Commençons par les prophéties d'Ezéchiel, qui présentent cet avantage caractéristique, qu'elles résument en une incantation furibonde contre les péchés d'Israël des données ethnographiques qui dans toute autre production littéraire n'apparaissent qu'à l'état épars. Le passage le plus remarquable est le début du chapitre 38 (versets 1 à 3 et 6) ; c'est la prophétie contre Gog (prince du Nord) :

La parole de l'Eternel me fut adressée en ces mots :
Fils de l'Homme, tourne ta face vers *Gog*, au pays de *Magog*,
Vers le prince de *Rosch*, de *Meschec* et de *Tubal*,
Et la prophétie contre lui!
Tu diras : Ainsi par le Seigneur, l'Eternel :
Voici, j'en veux à toi, Gog,
Prince de Rosch, de *Meschec* et de Tubal!...
J'entraînerai *Gomer* et toutes ces troupes,
La maison de *Thogarma*, à l'extrémité du Septentrion.

Tous ces peuples doivent se dresser comme un fléau contre Israël; mais Jéhovah les exterminera, et comme conclusion :

Jéhovah se fera connaître aux yeux de la multitude des nations (verset 23).

Ces guerriers immolés par la colère divine sont des « taureaux engraissés sur le *Basan* » (chap. 39, verset 18).

Commençons par poser un jalon en reconnaissant l'identité du mot « Basan » avec le mot « Bouzan », que nous allons retrouver plus tard dans la lettre du roi Joseph, avec la signification toponymique de deux fleuves différents et probablement dans le sens de « fleuve en général ». Ce nom se retrouve encore actuellement pour désigner une localité (et peut-être un des innombrables bras de la Volga), dans le delta même de ce fleuve. C'est peut-être l'un des mots particulièrement rares qui sont *des vestiges de la langue inconnue* des Khazares. Si le mot « Basan » ou « bouzan » a signifié « fleuve », nous devons noter avant tout la ressemblance de ce nom avec le mot circassien « *psé* », qui veut dire « rivière ».

Voyons maintenant les éléments ethnographiques de ce passage d'Ezéchiel. Il s'agit d'une confédération de peuples du Caucase, réunie sous l'hégémonie de *Gog*, le dominateur du pays de « Magog » (6) et dans laquelle figure une série de peuples alarodiens, qui sont : *a*) les Rosch; *b*) les Meschec (ou Mosques); *c*) les Tubal, et *d*) les Gomer (Cimmériens) ; le tout est compris sous la dénomination de « Maison de Thogarma ».

Ces quatre éléments constitutifs de la maison de Thogarma ne sont plus actuellement des inconnus. En ce qui concerne les *Rosch* (ou « Rosh »), qui sont nommés « Rashi » par les inscriptions cunéiformes, Maspéro avait déjà donné un premier essai, bien lointain évidemment, de leur interprétation, en les considérant comme une

(6) « Ma » était en pays hittite la « Mère » des dieux. La « Terre » (= patrie, contrée) est toujours une « mère ». « Magog » voudrait donc dire « pays » ou « terre » du peuple de *Gog*. Ce dernier est d'ailleurs parfaitement clair. C'est le peuple des « Gougares », qui se mélangea aux Ibères pour former la Géorgie. La « Gogarène » de Strabon est l'une des formes de ce même nom en toponymie.

branche de ces populations de la Susiane, que nous savons maintenant être des Alarodiens (XII[e] éd. p. 498). Ils sont déchiffrés actuellement d'une manière bien plus complète par l'école japhétiste de Saint-Pétersbourg, qui identifie ce peuple avec celui des « Rouches » (ancêtres des Etrusques), qui se forma d'abord au Sud du lac de Van, après avoir vécu dans le voisinage immédiat des *Meschec* et des Tubal. Les uns et les autres, réunis sous l'hégémonie des « Gougares » (ou « *Gog* ») vinrent évidemment ravager la Syrie et la Palestine à une époque très lointaine, probablement durant le deuxième millénaire avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque de l'apogée du royaume du Grand Khéta, le centre de l'empire hittite. La lointaine tradition en était parvenue jusqu'aux temps d'Ezéchiel, sous forme d'une terreur durable dans les esprits des Sémites du littoral méditerranéen (VI[e] siècle av. J.-C.).

Mais le centre de gravité de l'intérêt qui nous préoccupe est dans les *Meschec* ou « Mosques », nommés « Moushki » par les inscriptions cunéiformes, car c'est précisément dans cette peuplade hittite, primitivement établie sur les contreforts de l'Antitaurus, au centre de l'Asie Mineure, que nous croyons pouvoir retrouver la source première du peuple médiéval des Khazares. Six siècles avant Ezéchiel ils furent terriblement mal traités par le roi d'Assyrie Téglath-Phalasar I[er] et plus tard encore (au IX[e] siècle) par Ashour-Nasir-Apla et Salmanasar III. Après l'an 1.000 av. J.-C. ils se replient graduellement vers le Nord-Est. On les retrouve sous le nom de « *Mossyneuques* » au VI[e] siècle av. notre ère sur le littoral méridional du Pont-Euxin, et ils subissent plus tard encore leur refoulement ultérieur sous la pression d'un peuple nouveau, — les Arméniens, nés du croisement des Phrygiens avec les Anariaques de l'Ourartou. Dans cette lente migration vers le Nord, ils s'approchent graduellement du plateau de Kars, où ils sont probablement établis avant le siècle de Strabon, qui connaît

déjà le nom de la « *Chorzène* » (de racine identique à celui de « Khazare ») pour désigner toute la rive gauche de la haute Koura, entre ce fleuve et le Tchorokh. Cette contrée est d'ailleurs bordée au Nord par les « Moschici montes » (appelés de nos jours encore « Monts Mesquiens »), de telle manière que ce peuple des « Mosques », qui va porter bientôt après le nom de « Khazares », grava simultanément ses deux noms, à proximité l'un de l'autre, dans la toponymie du pays qu'il habita apparemment durant quelques siècles, à la fin de l'antiquité gréco-romaine.

Cette coïncidence n'est pas un effet du hasard, puisque les noms géographiques, provenant soit de celui des « Mosques », soit de celui des « Khazares », sont pour ainsi dire dispersés dans divers points du territoire qui s'étend entre l'Antitaurus et le plateau de Kars. Ainsi, le nom identique à celui de Chorzène se retrouve sous la forme « *Chozdroène* » (dans les inscriptions antiques), « *Osdroène* » (dans Eutrope et Ammien-Marcellin) et « *Ozroène* » (chez Jordanès) pour désigner le pays enlacé par la boucle de l'Euphrate entre Samosate et Thapsaque (Mésopotamie Occidentale), pays qui fut jadis le royaume du Mitanni, parent des Hittites. C'est encore le nom des « Khazares » qui reparaît dans l'antiquité sous la forme de « *Chazène* » (v. Strabon, p. 627 de l'éd. Müller-Didot, ligne 6) sur la rive gauche du Tigre, au Sud de l'Adiabène, qui paraît avoir joué un certain rôle dans la transmission des semences du judaïsme à travers la Médie, d'où provint la judaïsation des Khazares. Enfin, le nom même des Mosques paraît s'être fixé dans le petit canton de la « *Moxoène* » au Sud du lac de Van. Citons, pour clore cette série de traces toponymiques, qui se rattachent aux Khazares, des noms particulièrement caractéristiques, que nous présente la carte contemporaine du plateau de Kars. Ainsi, nous voyons un lac (au Nord du lac Tchaldyr), qui porte le nom de lac « *Khaz* ». La

montagne individualisée par la cote 2.846 mètres à l'Ouest d'Ardakhan s'appelle « Khorosan », ce qui n'est qu'une réminiscence indigène de la « Chorsène » de Strabon. Tout près d'elle est une autre montagne, cotée 3.094 mètres, qui porte actuellement le nom de *Boulan*, le roi Khazare qui fit passer son peuple au Judaïsme au VIIIe siècle de notre ère.

Ce dualisme dans la nomination d'un même peuple étant admis, nous devons nous poser cette question : comment expliquer le changement de nom qui fit que les Mosques atteignirent au début du Moyen-âge d'importantes destinées politiques sous un nom nouveau, qui est celui de Khazares?

La clef du problème est dans un passage de Pline l'Ancien (en 79 de notre ère), qui dit que « les Scythes donnaient aux Perses le nom de *Chorsari* » (6,50), ce qui veut dire que les « Sakes » (de la « Sacasène »), habitants de la plaine actuelle d'Elisabetpol, donnaient à leurs voisins immédiats vers l'Ouest, c'est-à-dire aux habitants de la « Gogarène » et de la « Chorsène », le nom de « Chorsari ». On sait maintenant que le midi de la Russie avait durant les siècles du haut Moyen-âge, jusqu'à la descente des Russes vers la mer Noire (entre le VIe et le IXe siècle) une population iranienne, dont les Ossètes actuels, dans les vallées centrales du Caucase, sont les descendants directs. Il est donc tout naturel que la branche des Mosques qui s'avança au delà du Caucase vers les plaines de la Volga et du Don, aient dû entrer en relations toujours plus fréquentes avec l'élément scythique-iranien, qui désignait traditionnellement les Mosques du nom de « *Chorsari* », d'où est venu celui de « *Khazares* », qui supplanta graduellement dans les chroniques byzantines et arabes l'ancien nom hittite ou cappadocien de « Mosques ».

C'est d'autant plus évident que tous les peuples qui vinrent coloniser la Russie steppique du littoral de la

mer Noire après les Iraniens héritèrent de la langue iranienne les noms de fleuves et beaucoup d'autres désinences toponymiques. Ainsi les noms de Don, Dniepr, Dniestr, Danube contiennent tous la syllabe « dan » ou « don » qui veut dire « fleuve » dans les langues iraniennes. Comparez les noms des torrents de montagne appelés actuellement « Ardon », « Firdon » en pays Ossète (iranien) au centre du Caucase.

§

Nous avons dit que les Khazares, débris de populations hittives émigrées de Cappadoce, s'avancèrent lentement vers le Nord, après un stage au plateau de Kars, s'infiltrant à travers la chaîne du Caucase et perdant graduellement leurs contacts séculaires avec la vallée de l'Araxe et le plateau d'Arménie. Cette conception est absolument en coïncidence avec la succession des quatre capitales que nous avons indiquées et qui constituent les jalons de la marche de ce peuple. Nous avons également constaté que cette marche est due aux longues hostilités qui ont eu lieu entre les Khazares et le flot montant des Arabes et qui durèrent plus de cent ans (depuis le milieu du VIIe siècle jusque vers la fin du VIIIe).

On n'a pas un tableau d'ensemble de ces longues guerres entre les Khazares et les Arabes, mais nous apercevons nettement la relation de cause à effet entre ces guerres et le résultat définitif de l'extension de l'Islam aux populations protocaucasiennes du Daghestan (tribus lezguines) d'une part et de l'aversion des Khazares protoanatoliens contre la foi musulmane d'autre part, ce qui fut certainement l'une des causes du passage des Khazares à la religion mosaïque au VIIIe siècle. Cet échec de la propagande du Coran dans un Etat qui était situé à cette époque entre le delta de la Volga et le Caucase est d'autant plus remarquable que la propagande islamique eut un plein succès à Bolghary, dans la capitale des Finnois

de la haute Volga, et nous savons d'autre part que les missionnaires musulmans du Califat n'avaient pas d'autre route pour y pénétrer qu'en traversant la Khazarie. Il est donc bien évident qu'il y eut une raison tout à fait spéciale de répulsion contre cette propagande en pays Khazare. Et cette raison est très claire, si l'on considère que *la pression arabe avait quatre fois contraint les Khazares en l'espace de cent ans à se concentrer autour des capitales graduellement évacuées vers le Nord.* Quels sont les noms et la situation de ces centres successifs de l'empire des Khazares? La question est obscure, mais nous pouvons partiellement l'élucider.

1. La plus ancienne de ces capitales fut *Bélendjer,* dont la situation est incertaine. Elle paraît avoir existé dans le Daghestan méridional, à l'époque où l'Etat Khazare confinait encore à la vallée de l'Araxe, avant l'incursion arabe de 661. C'est du moins ce qui paraît découler d'un passage de l'écrivain Ibn Dasta, qui écrivait en 913. Cette très ancienne capitale est citée par Maçoudi (« Kitab-el-Tenbikh »). Voir dans la *Chrestomathie arabe*, de Sacy, II, 17. Aboul-Féda confond cette première capitale avec Itil.

2. La seconde capitale a dû exister dans la région des bouches du Térek, près de la ville actuelle de Kizliar. Son nom arabe est *Sémender* ou *Sélinder* (Ebn-Haukel l'appelle : « Asmid »). On la voit citée par Jakout et par l'historien arabe Azhéri. Elle est figurée dans la carte arabe d'Istakhri. L'assertion que l'on rencontre chez quelques auteurs (par exemple Carmoly), qui la confondent avec Tarkou (sur le littoral près de Pétrovsk) est absolument inadmissible, vu les mensurations fort précises à l'égard de Derbent et d'Itil, données par Maçoudi en journées de marche (8 jours entre Derbent et Sémender et 7 jours entre Sémender et Atel (Itil). Vers l'an 800, à l'issue des luttes entre le Califat de Bagdad et les Khazares, Sémender est devenue la capitale d'une sorte d'Etat-tampon, qui est le pays de Djirdân (aux

bouches du Técek), peuplé d'éléments de religion musulmane et de religion juive mélangés, parmi lesquels domine l'élément Khazare. La culture sociale et la dynastie locale sont arabes, bien que le témoignage d'Ebn-Haukel nous dise (au x[e] siècle) que : « Le roi et les principaux officiers de l'Etat de Djirdân sont juifs (de religion)». La lettre du roi Joseph prétend (en 960) que Sémender lui paye tribut, étant en rapport de vasselage à son égard. Somme toute, le pays de Djirdân (aux bouches du Térek) paraît être dans un état de gravitation incertaine entre l'influence arabe et celle des Khazares. Il est probable que Sémender fut déclassée du rang de capitale du royaume Khazare depuis l'invasion arabe de 684, quand le roi des Khazares dut pour la première fois s'enfuir dans le delta de la Volga.

3. La troisième capitale des Khazares a dû être dans la vallée du Manytch Oriental ou dans celle de la Kouma, qui se confondent presque dans leur cours parallèle. La plus ancienne citation de cette localité, assez vague d'ailleurs, est donnée par le livre turc du *Dervent-Namé* (édition Kazem-Beck) qui décrit l'invasion du général arabe Abou-Obéida-Djarrah en Khazarie. Le fils du roi de ce pays, battu par les Arabes à proximité de Derbent, s'enfuit d'abord à Ioudji (au pays de Djirdân), puis jusqu'à Itil. A ce moment « le prince Khazare envoie des ordres aux gouverneurs d'*Oulou-Madjar* et de *Kitchi-Madjar* pour organiser la défense ». Il est évident que ce nom topographique de Madjar correspond à celui de « Mojarskaïa Zastava » ainsi qu'à celui de « Bourgoun-Madjary » qui sont actuellement de petites localités dans la vallée de la Kouma. Le roi Joseph parle en 960 avec beaucoup de précision de sa résidence d'été, qui est apparemment près de la première de ces localités. Il dit en même temps que cette résidence « était près du fleuve *Oudjène*. Or, nous savons que le nom de la Kouma au moyen âge était « Oud-Don » (v. Dorn : *La Caspienne.*

Expédition des anciens Russes dans le Tabaristan, Saint-Pétersbourg, 1876).

4. Enfin, la quatrième capitale a été *Itil* dans le delta de la Volga. Le roi Joseph en parle en 960 comme d'une *capitale d'hiver*, ce qui veut dire que l'emporium commercial le plus considérable aux bouches du grand fleuve était seul approprié pour y établir les dépôts d'approvisionnements et les édifices permanents qu'exigeait le centre d'un Etat considérable. Seule Itil avait une population nombreuse, partagée en plusieurs quartiers; seule elle paraissait être à l'abri soit d'une invasion arabe, soit d'un pillage des Russes, qui venaient invariablement du côté de la mer d'Azof. En effet, au moment de l'écroulement en 965, nous savons que le grand-prince de Kief Sviatoslav pilla la forteresse Khazare de Sarkela sur le Don. Il en fit autant à Sémender en 968. Aucune chronique ne nous dit qu'il ait pénétré à Itil bien que Ibn Ḣaukal ait appris en Géorgie, en 980, qu'Itil avait également succombé. Ce dernier refuge des rois Khazares était bien sur la dernière limite de leur empire. La terre autour de cette résidence hivernale était pour leur race une terre étrangère. Les habitants du littoral s'appelaient Khvalisses, et durant tout le Moyen-âge les chroniques russes appelèrent la Caspienne « Mer Khvalinienne ». Un peu plus au Nord, en amont, sur la rive droite de la Volga, toute la population était composée de Bourtasses, que l'on identifie souvent avec les Finnois, mais que nous croyons plutôt avoir été une branche apparentée aux Circassiens.

D'ailleurs, une page obscure, que l'on devine plutôt qu'on ne la lit dans les sources arabes, nous fait croire que la grandeur d'Itil naquit de haute lutte sur cette terre étrangère du fait qu'elle tua en concurrence commerciale un emporium précédent, qui avait existé à l'embouchure du fleuve Oural, et qui avait porté le nom

de *Saksine.* Itil absorba la vitalité de ce centre commercial et naval qui l'avait précédée.

Cette ville de Saksine a été postérieurement décrite par un écrivain arabe du XIIe siècle, El Harnati, dans les termes suivants :

Le fleuve qui y passe est plus large que le Tigre. Il a 1840 pas de largeur. On y pêche toutes les espèces possibles de poissons, d'où l'on tire beaucoup de graisse pour alimenter les lampes. La chair de ces poissons est très tendre (esturgeons?). Le fleuve y gèle par le froid intense et on le traverse à pied. Les toits des maisons sont en bois de sapin...

On reconnaît bien ici le tableau actuel de la ville de Gourief, où les cosaques de l'Oural vont harponner sur la glace les esturgeons.

On se demande comment, dans ces contrées aujourd'hui arides et désolées, il a pu naître, dans le haut Moyen-âge, un centre commercial important. La clef du problème est dans le nom même de « Saksine », qui est celui des Iraniens d'Asie, cette nation des Saques, qui s'étendait sur toute la Transoxanie jusqu'au Pamir et à l'Indou-Kouch, à une époque où les rivages orientaux de la Caspienne étaient bien irrigués et florissants. Strabon en parle (l. XI, c. VII, § 3), quand il dit que l'Oxus amenait dans la Caspienne (par l' « Ouzboï » actuellement desséché) les marchandises de l'Inde. Un autre passage assez obscur de Strabon, où il décrit *l'entrée dans la Caspienne par le Nord* « en sortant de l'Océan » (l. XI, c. VI, § 1) paraît faire allusion à une configuration différente de la géographie actuelle. Cette *issue vers l'Océan* semble être le témoignage d'une ancienne communication de l'impasse du Golfe du « Mertvy-Koultouk » avec la mer d'Aral... Au reste Ptolémée paraît n'avoir pas ignoré l'existence des « Sacae » dans la région entre la Volga et le fleuve Oural. Cette notion s'est perdue depuis, et Rubruquis au XIIIe siècle, ainsi que Plan Carpin avaient

tellement perdu toute notion des réalités ethniques, qu'ils prirent le nom de « Saksine » pour un témoignage de l'existence au Nord de la Caspienne d'un pays Saxon, qu'ils appellent « Civitas Saxorum ». Un passage fort curieux d'une chronique russe de 1229 remet les choses au point. Dans un manuscrit que possédait, il y a cent ans, l'historien Karamzine, mais qui s'est perdu depuis, on trouve le renseignement suivant :

Les habitants de Saksine, attaqués par les Tatares et Mongols, furent battus sur les bords du fleuve Oural et se réfugièrent, en remontant au nord, au pays des Bolgares de la Volga.

La lettre du roi Joseph, parlant des populations de la rive orientale de la Caspienne, confirme d'ailleurs très nettement que ces régions à l'est de l'Empire Khazare étaient bien peuplées et il les énumère de la manière suivante :

Ma frontière s'étend du côté du pays de Buaresm (= « Khovaresm », c'est-à-dire « Khiva ») jusqu'au pays des Djordjàn (l'Hyrcanie), sur tout un mois de chemin et là les peuples sont mes tributaires.

§

Il est temps maintenant que nous passions à l'analyse du passage le plus obscur, du moins jusqu'à ce jour, de la lettre du roi Joseph de Khazarie. Je l'ai déchiffré d'une manière qui me paraît irréfutable, dans les conditions suivantes.

Voici ce passage, d'après le texte le plus récemment publié de la lettre du roi Khazare, tel qu'il a été traduit en allemand, dans la *Baltische Revue* de Rõttger, 1875 (Saint-Pétersbourg). La traduction de l'hébreu en allemand a été fournie par l'hébraïsant Harkavy :

Le pays que j'habite s'étend à 20 pharasangues vers l'Est jusqu'à la mer de Djordjâne; à 30 pharasangues vers le Sud,

jusqu'au fleuve Ougron; à 30 pharasangues vers l'Ouest jusqu'au fleuve Bouzan, qui sort du fleuve Ougron, et à 40 pharasangues vers le Nord, jusqu'à Bouzan et à son embouchure dans la mer de Djordjâne.

A première vue cette énigme paraît insoluble. Néanmoins, moyennant certaines considérations que nous allons exposer ici, l'explication de la lettre du roi Joseph devient si claire et si vraisemblable, que ce passage par lui-même serait une preuve de l'authenticité de cette correspondance, si elle était encore mise en doute. Commençons par préciser les données préalablement établies nettement et les éléments purement énigmatiques du problème. D'abord la mesure du pharasangue persan est connue; il est de 4.433 mètres. Je commence donc par établir sur une règle les trois mesures que nous allons appliquer à une carte, qui est à l'échelle de 1/800.000 et qui représenteront graphiquement les longueurs équivalentes à 20, 30 et 40 pharasangues.

Précisons ensuite ce que veut dire : « Mer de Djordjân ». Dès les temps de Ptolémée, il existait, à l'angle Sud-est de la Caspienne, en Hyrcanie, une ville commerçante, qui s'appelait en langue locale « Djourdjân », et était située sur le fleuve Gourgagne, près de l'Atrek actuel. Les Hyrcaniens étaient si bien connus dans l'antiquité pour leurs qualités de marins, que l'on appelait la Caspienne « Mare Hyrcanium ». En sorte que le terme de « Mer de Djordjân » n'est pas autre chose que la forme orientale et médiévale du nom que la Caspienne portait dans l'antiquité gréco-romaine.

Voyons maintenant en quoi consistent les éléments qui paraissent insolubles. Ils se trouvent dans deux points seulement :

a) L'étrange assertion que le fleuve Bouzan « sort du fleuve Ougrou », et : *b*) l'application du nom de Bouzan à deux fleuves différents.

Ces difficultés disparaîtront aussitôt que nous appliquerons sur la carte nos trois mesures en supposant cette alternative : ou bien le roi Joseph prend comme centre la ville d'Itil (résidence d'hiver), ou bien il opère ses mensuration en partant des bords de la Kouma et du Manytch (résidence d'été).

Dans le premier cas, toutes les mensurations aboutissent, vers les quatre points cardinaux, à des déserts. Passons. Dans le second cas nous arrivons à tracer le quadrilatère que l'ont voit sur la carte ci-contre.

Dans cette hypothèse, on voit se dessiner nettement, d'abord la distance parfaitement vérifiée de 20 pharasangue, entre la localité de « Mojarskaya » (Madjary) et la mer; secondement la distance de 30 pharasangues entre cette localité et la vallée du Térek. Le fleuve *Ougrou* serait donc le nom Khazare du Térek. Cela se confirme par la toponymie actuelle, vu que le golfe dans lequel se jette le Térek porte encore aujourd'hui le nom de « golfe d'*Agrakhan* ». La limite occidentale de notre quadrilatère coupe le cours de la *Solka* (haut affluent de la Kouma) à 30 pharasangues du méridien central; or cette rivière Solka a sa source si rapprochée de la *Malka* (haut affluent du Térek), qu'aux hautes eaux du printemps les deux rivières doivent évidemment se confondre en une masse d'eau indivise. C'est ce qui est rendu par cette hyperbole, que la Solka (Bousan) sort du Térek (Ougrou).

Enfin, la limite septentrionale de notre quadrilatère, tracée à 40 pharasangues du point central, coupe la basse Volga juste au point qui porte encore actuellement le nom de « *Bouzan* », par désignation évidente de l'un des nombreux bras du fleuve, dans le delta. L'application du nom de « Bouzan » à deux fleuves différents n'a rien qui doive nous étonner, étant donné la ressemblance de ce nom avec le mot circassien « psé », qui veut dire fleuve, dès l'instant où nous avons admis la communauté d'ori-

gine des Khazares protoanatoliens avec les Circassiens de la branche protocaucasienne.



En conséquence nous pouvons considérer comme prouvé que le roi Joseph désignait le territoire circonscrit

dans les limites de notre quadrilatère comme le pays proprement dit et la vraie patrie du peuple Khazare. Il y aurait donc dans cette déclaration un indice certain pour diriger dorénavant les fouilles des archéologues dans des limites strictement précises, avec l'espoir d'arriver à des résultats plus fructueux que tout ce qui a été mis au jour précédemment sur l'un des peuples les moins connus de l'histoire.

§

Avant de clore cette étude, nous devons parler encore de deux problème qu'évoquent les sources encore si incertaines du problème Khazare. Ces deux problèmes sont:

a) les singularités du pouvoir royal, et : *b*) l'origine folk-loriste de la judaïsation des Khazares.

La constitution du pouvoir royal en Khazarie était contaminée d'un vice original qui contenait en germe les plus funestes catastrophes. Ce vice consistait dans une conception des plus étranges du pouvoir suprême, basé sur le système de la *diarchie*. Le pouvoir royal se partageait en deux : le *Grand-Khakane* d'une part et le *Pekh de Khazarie* d'autre part. Le premier était un pouvoir *fictif*, reposant sur une conception mystique mal définie jusqu'ici; tandis que le second était réel.

La position du « Khakane » des Khazares vis-à-vis de son peuple et à côté du « Pekh de Khazarie », qui détenait le pouvoir militaire, tout en ayant un droit héréditaire aussi immuable que celui du Khakane, est tellement étrange, que l'on se perd en conjectures pour l'expliquer, n'ayant que des textes insuffisamment clairs comme fil conducteur.

Je ne vois pour mon compte que deux issues possibles à cette incertitude.

D'une part, une explication reposant sur la parenté ethnique des Khazares avec les populations primitives de

l'Anatolie. On sait que les Mossyneuques créaient à leur roi une situation des plus étranges dans le fond des forêts qu'ils habitaient, dans la région Pontique : ils l'emprisonnaient dans une tour et le faisaient vivre sous la menace perpétuelle de la mort (voir le « poème iambique du Pseudo-Scymnus de Chio », voir les vers 900 à 910; voir également le § 35 du « Périple Anonyme » VI[e] siècle). Le recours à cette source acquiert d'ailleurs une raison d'être renforcée du fait de l'identité généalogique des Mossyneuques avec les Mosques, auxquels nous avons rattaché la provenance des Khazares.

D'autre part, la situation absurde du Grand-Khakane et la menace éternelle de mort violente suspendue sur sa tête nous paraît aiguiller les recherches dans le sens de *l'idée religieuse* sous une forme excessivement repoussante et extraordinairement primitive. Ne possédant pas les moindres vestiges de la langue et de la religion primitive des Khazares, nous n'avons pas les moyens indispensables pour l'investigation définitive de ce problème. Mais il est possible de poser ici quelques jalons à titre hypothétique, en exprimant l'espoir que l'étude du folklore des montagnards du Caucase et peut-être des Basques, leurs congénères dans les Pyrénées, nous donnera tôt ou tard les éléments nécessaires qui nous manquent en ce moment.

Précisons, avant d'aller plus loin, les angoisses que devait subir le monarque suprême des Khazares durant tout son règne.

L'Arabe Ebn-Haukel raconte à ce sujet :

Lorsqu'un prince doit être élevé à la dignité de Khakane, on le fait paraître en public, et on lui lie autour du cou une corde de soie, que l'on serre si violemment, qu'il lui reste à peine la respiration. En ce moment on lui demande combien d'années il veut occuper le trône. Dès qu'il a répondu tel ou tel nombre d'années, on le délie, et il est reconnu pour Khakane. Si la mort termine ses jours avant l'expiration du terme

qu'il a lui-même fixé, c'est bien, sinon on le fait mourir aussitôt.

Le géographe arabe Maçondi complète cette description en ces termes :

En temps de disette, de guerre ou de tout autre désastre, qui ravage le pays, les grands et le peuple s'adressent au chef (c'est-à-dire à celui que nous avons indiqué plus haut sous le nom de « Pekh de Khazarie ») et ils lui disent (en parlant du malheureux Khakane) : « Ce prince et son existence nous portent malheur; nous le considérons comme de mauvais augure; tuez-le, ou livrez-le nous, pour que nous le fassions périr. » Le chef (c'est-à-dire le « Pekh de Khazarie ») souvent remet le Khakane entre leurs mains; d'autres fois il le tue lui-même; mais plus souvent il a compassion de lui et empêche qu'on lui fasse du mal, s'il n'a commis aucun crime, qui mérite d'être puni.

Cette singulière coutume, ajoute Maçoudi, subsiste encore de nos jours (c'est-à-dire au xe siècle), et j'ignore si elle est très ancienne, ou si elle date d'une époque rapprochée de nous.

Nous voyons donc, d'après ces textes arabes contemporains du déclin de l'empire Khazare, que la royauté s'étant scindée, le *Khakane* représentait fictivement le pouvoir suprême, sans lequel le chef des troupes ou *Pekh de Khazarie* quoique investi de la réalité du pouvoir, néanmoins n'avait pas le droit de l'exercer. Ainsi, au moment même ou le Pekh pouvait ou devait étrangler le Khakane, il n'avait qu'une autorité qui émanait de ce malheureux ou émanait de son successeur immédiat. Par lui-même le Pekh n'était rien, mais par émanation du Khakane il pouvait tout, y compris tuer le Khakane lui-même dans les formes prescrites.

Cette étrange construction correspond à une scission de l'autorité hiératique en une branche politique (le « Pekh ») et une sorte de papauté religieuse (le Grand-Khakane). Institution analogue à ce qu'était le parallé-

lisme du Mikado et du Shiogoun jusque dans le Japon moderne. Seulement, il s'y joignait l'idée d'*otage,* qui pesait sur le Khakane, pour contraindre la divinité absente, qui tombait ainsi au pouvoir du peuple. Dans le droit primitif le contrat est toujours une mainmise violente sur la partie contractante; de là sort la notion de la prise d'otage. Or, si le contrat religieux avec la divinité nous paraît tout naturel, pourquoi ne pas remonter à la source primordiale, en reconnaissant, dans la mentalité des premiers âges, la nécessité de s'assurer les bienfaits célestes, en les extorquant au besoin, par la menace d'étrangler, à défaut du dieu lui-même, son représentant accrédité sur la terre?

De nos jours encore, parmi les peuplades finnoises de la Volga, il est des villages où, sous le couvert extérieur du christianisme, le paysan mordvine ou tchouvache tient bien cachée dans une armoire une grossière figurine en bois, sur laquelle il barbouille les lèvres de crème, pour s'assurer la réussite d'un profit, mais à laquelle il applique des coups de fouet si la protection de l'idole ne lui a pas donné l'aide voulue. C'est l'idée du martyre forcé que subissait le souverain Khakane de l'époque des Khazares, se survivant sous une forme atténuée jusqu'en plein xxe siècle!...

Il nous reste maintenant à dire quelques mots de la judaïsation des Khazares, qui a eu lieu sous le règne de leur roi Boulan, en 740, sur l'iniative d'un rabbin de Mésopotamie nommé Ishak Sindjari, évidemment originaire des environs de Mossoul (de la ville de Sindjar), ce qui est très important au point de vue de l'ordre d'idées qui va suivre.

La conversion n'a été que partielle. On peut estimer, d'après les textes arabes, le succès du judaïsme en Khazarie à un tiers de la population, le reste se répartissant entre les Mahométans, les Chrétiens et les Païens primitifs. Cependant le tiers judaïsant fut le plus influent,

attendu qu'il comprenait la famille royale et les hauts dignitaires.

Commençons par poser une question préliminaire. La loi religieuse du Pentateuque repousse le prosélytisme (V. Ezéchiel XVI, 3; Deutéronome X, 15). Comment se fait-il donc que la classe dirigeante d'un peuple puissant à cette époque ait pu se laisser aller à une conversion en masse pour réaliser une extension de la religion juive malgré les traditions dogmatiques d'Israël? Ceci n'est explicable que par l'analyse des deux voies possibles de pénétration de l'influence judaïsante dans les pays à l'Est et au Nord de la mer Noire.

Le premier courant fut celui des colonies commerciales de Juifs qui se formèrent sur les bords de l'Euxin dès l'époque romaine. En l'an 81 de notre ère une synagogue est érigée à Panticapée (Kertch) au royaume de Bosporos. Ces colonies de vrais Juifs, de race sémitique, qui essaimèrent dans tout l'Empire Romain dès la chute de Jérusalem, n'ont pas été certainement le véhicule de transmission de la foi de Moïse, transmission réprouvée par leurs traditions strictement racistes. Mais il y a eu une autre voie que celle du commerce maritime. Cette voie allait directement à travers la Médie et l'Azerbeïdjan et aboutissait à l'angle Sud-Ouest de la Caspienne. L'infiltration fut ethnique plus que confessionnelle et elle s'est produite durant plus de 2.000 ans à travers les populations « anariaques » et « aryennes » qui séparaient et séparent encore les cantons montagneux de l'Assyrie des gorges abruptes du Daghestan, à l'Ouest de la Caspienne. Dès les temps de Sargon II d'Assyrie, en 720 av. J.-C., les tribus d'Israël furent confinées dans la région à l'Est de Mossoul, et c'est le moment où commence une lente influence culturelle, indépendante de tout prosélytisme conscient, sur les Anariaques ou populations japhétites du Zagros, rien que par le fait qu'un peuple plus évolué devait influer sur la mentalité de

populations plus primitives. C'est ainsi qu'en Adiabène, au Sud-Est de l'Assyrie, la famille royale locale passa au judaïsme et les princes de cette race belliqueuse allèrent en volontaires contribuer à la défense de Jérusalem contre les assauts de Titus, tandis qu'une princesse de cette lignée alla en Judée sur ses vieux jours, pour y mourir « en terre-sainte ».

On peut relever les jalons de cette influence juive par la voie de terre. On la retrouve en Arménie et en Géorgie. C'est ainsi qu'un fragment de l'historien arménien Moïse de Khorène (transmis par le Byzantin Bardesane) nous parle de « nombreux Juifs provenant de la première captivité d'Israël, qui furent établis par Tigrane II d'Arménie dans la vallée de l'Araxe, à Vagarchavane. Plus tard les chroniques géorgiennes parlent d'une colonie juive à Mtschet, près de Tiflis, datant encore de l'antique royaume d'Ibérie. Il naquit par mélange du judaïsme avec les traditions et le folk-lore japhétite des populations de Transcaucasie un amalgame psycho-ethnique, où l'image de Jéhovah se croisa avec le mythe de Prométhée, qui vit encore au Caucase en vertu d'une vitalité qui dépasse de beaucoup les limites de la neutralité hellénique. Actuellement ces formations étranges de caractère purement ethnologique sont encore vivantes et nous retracent d'une manière indélébile la voie par laquelle passa le courant qui aboutit à la judaïsation des Khazares.

Rien de plus étrange sous ce rapport que ces soi-disant *Juifs des Montagnes* en Transcaucasie, qui ne sont pas de race sémitique, qui parlent un dialecte iranien, le tate, et qui ne se distinguent en rien des montagnards belliqueux, qui combattirent sous l'imam Chamyl contre les Russes. Dans le fond de leurs « aouls », perchés en nids d'aigle au milieu de leurs précipices, on retrouve parfois des manuscrits sacrés en caractères hébraïques et ils gardent le souvenir d'avoir eu des rois de la foi de

Moïse. Ce n'est pas seulement par leurs mœurs, où le mercantilisme ne domine pas, et par leurs menus métiers de corroieries, de travail des métaux et de ciselure des poignards, qu'ils rappellent les musulmans d'alentour, mais c'est encore par l'extraordinaire brachycéphalie de leurs crânes, qui attestent leur parenté avec les populations hittites de l'Asie Mineure, qu'ils se distinguent absolument du sémitisme des Juifs authentiques.

Le marquis de Baye les étudia dans le fond de leurs vallées et le professeur Miller de Moscou en donna une précieuse étude, qui mit en relief la haute valeur de ce fragment d'une ethnogénie disparue dans l'obscurité des siècles. C'est en eux que survit le dernier vestige d'une série de phénomènes qui expliquent ce paradoxe de la judaïsation des Khazares.

Nous reportant à ce que nous avons dit de l'itinéraire de migration des Khazares eux-mêmes à travers la chaîne du Caucase, nous arriverons à la conclusion qu'il y a eu une complète coïncidence entre cette voie de migration et celle par laquelle s'établit de proche en proche l'influence millénaire des tribus d'Israël déportées dans les montagnes du Zagros en réagissant sur les innombrables tribus anariaque qui, de temps immémoriaux, formaient un rideau de populations congénères, depuis le golfe Persique jusqu'aux bouches de la Volga.

ALEXANDRE BASCHMAKOFF.

« ATHALIE »
ET LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE

—

Au lendemain du triomphe d'*Esther*, Racine entreprit d'écrire une seconde pièce biblique. Mme de Sévigné l'annonçait à sa fille dès le 23 février 1689 : « Racine va retravailler à une autre tragédie; le Roi y a pris goût, on ne verra autre chose; mais l'histoire d'Esther est unique; ni Judith, ni Ruth, ni rien ne sauroit si bien réussir. » Le 7 mars, elle confirmait la nouvelle : « Racine commence une nouvelle pièce pour cet hiver : ce sera *Absalon* ou *Jephté*. » Et le 21 du même mois, revenant sur *Esther*, elle précisait les raisons qui lui faisaient craindre que le poète ne connût point, sur un autre thème, le même succès : « Racine aura peine à faire jamais quelque chose d'aussi agréable, car il n'y a plus d'histoire comme celle-là : c'étoit un hasard et un assortiment de toutes choses, qui ne se retrouvera peut-être jamais; car Judith, Booz et Ruth, et les autres dont je ne me souviens pas, ne sauroient rien faire de si beau. » Elle ajoutait toutefois : « Racine a pourtant bien de l'esprit : il faut espérer. » Toute la cour espérait avec elle, ou du moins attendait, avec cette curiosité parfois doublée de malveillance qui accueille toute tentative nouvelle d'un talent consacré.

On sait ce qu'il advint. L'auteur d'*Esther* laissa à ses chétifs rivaux tous les sujets prévus : il abandonna Judith et Jephté à Boyer, et Absalon à Duché. L'épisode du quatrième livre des *Rois* qu'il retint pour le porter à la scène n'avait encore tenté nul dramaturge, hors un obscur jésuite qui, en 1658, fit jouer par ses élèves du Collège de Clermont une *Athalia* latine, dont il est à peu près cer-

tain que Racine n'a pu la connaître. Choix surprenant, et dont les raisons n'apparaissent point d'abord. Faut-il se contenter de dire, avec Mme de Caylus : « Le sujet d'Athalie... lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvoit tirer de l'Ecriture Sainte »? Mais encore... La mort tragique de la vieille reine de Juda était-elle bien le spectacle le plus propre à distraire les jeunes pensionnaires de Saint-Cyr?...

Pour la tendre élégie d'*Esther*, il n'avait échappé à personne que des raisons de délicat à-propos avaient guidé Racine, courtisan accompli. Même la malignité publique n'avait pas manqué d'outrer les intentions du poète, et de souligner dans sa pièce des allusions qu'il n'avait sans doute jamais prétendu y mettre. A preuve les méchants couplets que nous a conservés le *Chansonnier Maurepas:*

Sous le nom d'Aman le cruel,
Louvois est peint au naturel,
Et de Vasthi la décadence
Nous retrace un portrait vivant
De ce qu'a vu la Cour de France
A la chute de Montespan.

La proscription des Juifs
De nos huguenots fugitifs
Est une juste ressemblance,
Et l'Esther qui règne aujourd'huy
Descend de Roy dont la puissance
Fut leur azyle et leur appuy.

Rien de tel pour *Athalie*. Absorbé par son austère sujet, Racine semble, cette fois, n'avoir pas voulu sortir de la Bible, et s'être refusé la moindre allusion. Tout au plus a-t-on pu relever, dans une tirade de Joad, une critique fugitive — et bien invraisemblable — de l'absolutisme de Louis XIV :

Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage!

Est-on bien sûr cependant que le grand tragique, pour

concevoir son dernier chef-d'œuvre, se soit, autant qu'on l'a dit, isolé de son milieu et de son temps? C'est à son propos que Taine écrivait cette juste et forte parole: « S'il y a des climats dans le monde physique, il y en a aussi dans le monde moral. » Son esprit ne s'y est-il pas accommodé, même à son insu? Et toute réalité contemporaine est-elle vraiment absente de ce drame biblique?

Sans prétendre apporter ici à cette difficile question une réponse définitive et complète, on voudrait tout au moins signaler divers rapports, relever certaines concordances qui pourraient faire qu'en 1691 *Athalie* fût, par quelques endroits, plus « actuelle » qu'il n'a paru depuis à ses commentateurs unanimes.

I

Tandis que se préparait à Saint-Cyr la première représentation d'*Esther*, de graves événements se déroulaient en Angleterre. On sait comment, en l'espace de quelques semaines, une révolution allait s'accomplir, qui devait précipiter à jamais du trône la dynastie des Stuarts.

Le 15 novembre 1688, Guillaume d'Orange débarquait à Broxholme, dans Torbay, avec quatorze mille hommes, dont douze mille Hollandais. Il lança aussitôt une proclamation, annonçant qu'il cédait aux vœux de la noblesse et du peuple et venait sauver l'Etat et la religion, gravement compromis par son beau-père Jacques II. Puis il se dirigea vers Exeter, qu'il occupa, et où il attendit huit jours des adhésions escomptées, et qui tardaient. Le roi, de son côté, hésitait à marcher contre l'envahisseur, car il ne se sentait plus sûr de ses troupes. Son indécision même encouragea les défections, dont la plus retentissante fut celle de son autre gendre, le prince Georges de Danemark.

Il avança pourtant jusqu'à Salisbury. Mais il était déjà trop tard : il dut battre en retraite et rentrer dans

Londres, où il fut bientôt comme prisonnier, tandis que se précipitaient les faciles progrès de Guillaume d'Orange. Le malheureux monarque ne songea plus qu'à mettre en sûreté la reine et le jeune prince de Galles. Lauzun, à qui il les confia, réussit, après bien des traverses et des dangers, à les débarquer à Calais le 21 décembre. Après l'échec d'une première tentative de fuite, le roi lui-même parvint à s'échapper de Rochester, où on le gardait à dessein fort négligemment. Le 2 janvier 1689, il ralliait les côtes de France et mouillait devant Ambleteuse. Ainsi s'achevait, par un exil qui ne devait pas prendre fin, ce que Voltaire appellera « cette suite continuelle de malheurs qui a persécuté la maison des Stuarts pendant plus de trois cents années ».

On ne saurait exagérer l'émotion produite à la cour de France par cet effondrement soudain d'une dynastie voisine et amie. La version édulcorée que donnait des événements d'Angleterre la *Gazette de France* des mois précédents n'avait guère préparé les esprits à un si prompt désastre. Le pathétique même des faits devait exciter un intérêt profond et prêter à d'infinis commentaires. « C'est quelque chose de si extraordinaire d'avoir là cette cour qu'on s'en entretient sans cesse », écrivait le 12 janvier Mme de Sévigné. Louis XIV mit une sorte de générosité un peu théâtrale à adoucir l'infortune des royaux proscrits. Non content de leur ménager la fastueuse hospitalité du château de Saint-Germain-en-Laye, il se plut à les entourer de témoignages d'estime, de déférence et d'affection. « Je veux, avait-il dit du prince déchu, qu'on le respecte plus que s'il régnait. » La cour obéissait à ce mot d'ordre, tout en s'extasiant sur la magnanimité du monarque. « Le Roi fait pour ces majestés anglaises des choses toutes divines, mandait encore Mme de Sévigné; car n'est-ce pas être l'image du Tout-Puissant que de soutenir un roi chassé, trahi, abandonné comme il est? La belle âme du Roi se plaît à jouer ce grand rôle. »

Ainsi s'explique que l'opinion française, ignorant à peu près tout de la politique britannique, envisagea le plus souvent la révolution de 1688 d'un point de vue fort simpliste :

De la constitution anglaise, de la lutte ancienne des libertés et du trône, elle n'avait curè : une poignante tragédie de famille, synthétisée par la fuite, dans la nuit et les embûches, d'une femme serrant dans ses bras un enfant nouveau-né, l'horreur de la religion protestante triomphant en Guillaume, la grandeur d'âme personnifiée en Louis XIV, voilà comment elle ressentait cet événement (1).

Et La Bruyère, avec son incisive brièveté, n'allait pas tarder à ramasser tout cela en une seule phrase :

Un homme a dit : — Je passerai la mer, je dépouillerai mon père de son patrimoine, je le chasserai, lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses Etats, et comme il l'a dit, il l'a fait.

Est-il téméraire de penser que ces sentiments ont dû être aussi ceux de Racine? Tout l'invitait à les partager : son zèle de courtisan, sa foi de chrétien, et avant tout cette sensibilité qui fait dire à son fils : « Mon père était tout sentiment et tout cœur. » Aussi bien l'historiographe qu'il était devenu ne pouvait-il guère se désintéresser d'événements dont la répercussion allait être européenne. Puis l'auteur dramatique devait se sentir singulièrement flatté et touché de voir ces hôtes illustres, dès les premières semaines de leur exil, venir l'applaudir à Saint-Cyr. La plus brillante, en effet, de toutes les représentations d'*Esther* fut celle du 5 février 1689, à laquelle assistèrent les souverains anglais. Louis XIV lui-même y contrôlait les entrées à la porte de la salle, tenant, dit Saint-Simon, « sa canne haute pour servir de barrière ». Et le *Mémo-*

(1) G. du Boscq de Beaumont et M. Bernos, *La Cour des Stuarts à Saint-Germain-en-Laye*, 1689-1718. Paris, 1912, p. 62. Nous renvoyons à cet intéressant ouvrage pour tout le détail historique du séjour des Stuarts en France.

rial de Saint-Cyr nous révèle que « les actrices, animées par de si augustes spectateurs, en prirent une nouvelle émulation et eurent un succès surprenant ».

Commencée au printemps de 1689, achevée, ou peu s'en faut, à l'automne de 1690, *Athalie* a été tout entière méditée, composée et écrite durant ces mois où, comme nous dirions aujourd'hui, les événements d'Angleterre occupent le premier plan de l'actualité. C'est, le 17 mars 1689, l'embarquement à Brest de Jacques II, qui va en Irlande tenter de reconquérir son trône; c'est, le 24, son entrée triomphale à Dublin, au son des harpes et des cornemuses, par les rues jonchées de fleurs et de verdure; c'est, en mai et juin, le long siège infructueux de Londonderry. La série des revers a commencé quand l'hiver immobilise les armées et arrête les opérations. Lauzun cependant, au début de 1690, apporte aux Jacobites un renfort de sept à huit mille hommes d'infanterie. Mais Schomberg, qui commande en chef les troupes protestantes, rentre en campagne et réussit à prendre Charlemont en Ulster, et Guillaume d'Orange en personne débarque en Irlande à la mi-juin. La bataille décisive s'engage dans les premiers jours de juillet sur les rives de la Boyne. Schomberg y est tué, Guillaume blessé, mais Jacques, vaincu et mis en fuite, n'insiste pas et reprend la mer. Le 25 juillet, il est rentré à Saint-Germain.

Rien n'atteste mieux l'intérêt passionné que l'opinion française prenait à ces péripéties que l'émotion suscitée dans Paris par le bruit, répandu à ce moment, que Guillaume d'Orange avait succombé à sa blessure.

Ce fut un véritable délire populaire. Bien que la fausse nouvelle fût arrivée très tard dans la soirée, les feux de joie, dès minuit, s'allumèrent comme d'eux-mêmes; à trois heures du matin, on entendit tonner le canon de la Bastille, et toute la nuit se passa en réjouissances que le jour suivant ne fit qu'augmenter. A Saint-Germain, trois à quatre mille personnes, massées devant le château, acclamaient le roi d'Angle-

terre et le suppliaient de leur confirmer la bonne nouvelle. De tous côtés, on fit des mannequins représentant le prince d'Orange, puis on les pendit, les roua, les brûla, les traîna sur la claie, à la rivière et à la voirie. Les plus grands personnages furent arrêtés dans leurs carrosses et obligés de trinquer avec le peuple; Bossuet lui-même ne put s'y soustraire, quoiqu'il protestât qu'il allait dire sa messe (2).

Or, Racine, relisant la Bible au printemps de 1689, pouvait y retrouver le récit d'une « tragédie de famille » qui n'était pas sans analogies avec celle qui passionnait la France.. Le sombre épisode des fils d'Ochozias rappelait par plus d'un trait l'histoire trop véritable de Jacques II et des siens. La distance, en effet, était-elle si grande d'Athalie, persécutrice de ses petits-enfants, au prince et à la princesse d'Orange, persécuteurs de leur beau-père et père? Et l'usurpation de la fille d'Achab n'évoquait-elle pas à l'esprit celle de Guillaume? De part et d'autre, en tout cas, une même ambition forcenée dressant de proches parents les uns contre les autres et imposant silence à la voix même du sang. De part et d'autre aussi, une haine religieuse doublant la rivalité politique, et les serviteurs du vrai Dieu opprimés par le triomphe passager de l'impie. Ces rapprochements devaient se présenter d'eux-mêmes à qui feuilletait les livres des *Rois* sous l'impression toute fraîche des malheurs de Jacques II et de sa famille. Et ainsi s'explique peut-être le choix inattendu auquel s'arrêta Racine pour le sujet de sa seconde tragédie biblique.

Qu'on ne nous reproche pas de mêler étrangement le sacré et le profane! Les contemporains eux-mêmes nous en donnent l'exemple, qui, à l'occasion, ne manquèrent pas de commenter les événements d'Angleterre par les propres paroles de l'Ecriture. Dès ce même printemps de 1689 courait une anecdote que Corbinelli rapporte à Bussy dans sa lettre du 16 mars :

(2) G. du Boscq de Beaumont et M. Bernos, *ouvr. cité*, p. 91.

Un Irlandois écrivoit dernièrement à un Anglois, son ami, qui étoit à la cour de France, et le prioit de lui demander comment leur roi y avoit été reçu. L'Anglois ne lui répondit autre chose que ce verset du psaume : *Dixit Dominus Domino meo : Sede a destris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* Je défie MM. de Meaux, d'Autun, Fléchier et Bourdaloue, ces grands panégyristes, de faire un plus bel éloge du roi que cela.

Un mois plus tôt, le grand Arnauld écrivait à M. de Vaucel, à Rome, au sujet du prince d'Orange :

Ce que ce gendre a fait à son beau-père n'est-il pas de même nature que ce qu'Absalon fit à David (3).

Il allait reprendre cette comparaison dans un violent pamphlet contre l'usurpateur, et son ami Racine n'a pas dû ignorer cet écrit. Le 8 avril, l'abbé de Brosse mandait à Bussy :

M. Arnauld a fait le portrait du prince d'Orange; c'est un livre fort bien écrit.

Or ce livre avait pour titre : *Le véritable Portrait de Guillaume-Henri de Nassau, nouvel Absalom, nouvel Hérode, nouveau Cromwel, nouveau Néron* (4).

Et pour exalter le duc de Tyrconnel, qui commandait les Jacobites d'Irlande, un sonnet anonyme du même temps l'appelait tour à tour :

Restaurateur des Rois, vray Joab d'Angleterre,
Aigle envoyé du Ciel, porteur de son tonnerre,
Pour punir Absolon et son Archietophel (*sic*) (5).

Tant le recours aux parallèles bibliques était naturel à ces générations pieuses et nourries des Ecritures!

Aux illustres exilés qui venaient d'applaudir *Esther*,

(3) Arnauld, *Œuvres*, Paris, 1775, t. III, p. 165. (Lettre du 18 février 1689).
(4) *Ibid.*, t. XXXII, 1780, p. 716 et suiv.
(5) *Relation faite à la louange du Roy de la Grande-Bretagne*, Tours, Pierre Gripon, s. d.

n'était-il pas tentant d'offrir, sur la même scène, avec les mêmes actrices, l'image consolante d'une maison royale rétablie en ses droits après les pires désastres? La nouvelle œuvre de Racine n'était pas autre chose.

Tout *Athalie*, écrivait naguère encore M. Lucien Dubech, est la tragédie de la restauration d'une dynastie légitime; on a pu dire qu'*Athalie* était la tragédie de la restauration en soi (6).

Sans doute, son rétablissement prochain, Jacques II le concevait de tout autre manière que celui de Joas : il l'attendait de sa valeur, de celle de ses partisans et des secours de Louis XIV. Mais il n'avait pas fallu longtemps à la cour de France pour perdre toute confiance dans son prompt succès. Bien avant la défaite de la Boyne, on n'y envisageait qu'avec scepticisme son retour éventuel à Whitehall. Il apparaissait par trop médiocre et usé : « un vieil homme vaincu, las, timide, dont les espérances n'étaient plus ici-bas » (7). Mme de Sévigné ne cachait pas à Bussy son peu de foi en la restauration du proscrit. Bussy protestait, il est vrai, et invoquait les retours subits de la fortune. Mais le même jour, 23 mars 1689, il mandait lui-même à Corbinelli :

J'ai grand'peur, pour l'intérêt du roi d'Angleterre, que je ne lui rende visite à Saint-Germain cette année.

Les espoirs que Jacques II décevait trop, on les reportait plutôt sur le jeune prince de Galles. Lui, du moins, avait quelque chance de remonter un jour sur le trône de ses pères. Quand et comment, c'était le secret de Dieu. Mais on ne laissait pas de s'attendrir sur le sort de cet enfant, contraint si jeune à courir les hasards et les périls d'une fuite précipitée et tragique. On le plaignait. On l'admirait aussi. « Le petit prince de Galles est beau comme un ange », écrivait Mme de Sévigné à Bussy le

(6) *Jean Racine politique : Athalie* (*Revue universelle*, 15 mars 1926).
(7) G. du Boscq de Beaumont et M. Bernos, *ouvr. cité*, p. 46.

10 janvier 1689. C'était propos courant, et Mme de Sévigné le répétait le même jour à sa fille. Elle l'assurait à nouveau, quatre jours plus tard, qu'il était « fort beau », et le 31 du même mois, elle lui peignait « le petit prince, habillé comme un godenot [marionnette], mais beau, gai, qu'on élève en dansant : voilà le vrai temps du bonheur des enfants ».

A ce petit prince, dont le destin émouvait chacun à la cour, Racine n'a-t-il pas songé quand il a conçu son Joas, Joas, suprême rejeton, lui aussi, d'une race royale détrônée, Joas,

> Chère et dernière fleur d'une tige si belle,

Joas, échappé, lui aussi, « encore à la mamelle », dit la *Préface* de la pièce, aux pires des dangers? Ou plutôt Joas n'est-il pas l'image de ce que pouvait être, de ce que serait dans quelques années le fils de Jacques II, élevé à la cour du plus grand roi du monde? Pour se défendre d'avoir attribué à son jeune souverain de Juda des discours trop au-dessus de son âge, le grand tragique, parfait courtisan jusqu'au bout, invoquait un auguste modèle :

> Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation.

Cette éducation qui assurait au duc de Bourgogne sa « vivacité » d'esprit et son « discernement », c'était celle dont allait à son tour jouir le prince de Galles, et le P. d'Orléans, dédiant, en 1693, à Louis XIV son *Histoire des Révolutions d'Angleterre,* ne manquait pas de le louer d'avoir été destiné par le Ciel à devenir « l'espérance d'un Prince que l'éducation qu'il recevra auprès de Vous dédommagera du malheur de sa fortune ».

Quand les souverains anglais revinrent à Saint-Cyr

pour assister, le 22 février 1691, à la troisième « répétition » d'*Athalie*, ce qu'ils entendirent dut les induire plus d'une fois à d'émouvants retours sur leur triste sort. C'est peut-être que, pour une part, la pièce s'inspirait de leur propre histoire. Certains vers de Racine, en tout cas, ne purent guère ne pas éveiller au fond d'eux-mêmes d'étranges résonances. De quel cœur ils durent s'associer à la prière de Joad :

Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis!

Et comment oublier l'accueil qu'ils recevaient de Louis XIV devant les plaintes de Josabeth :

Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

D'autres traits encore ne durent pas leur échapper, qui prêtaient à des applications non moins frappantes. Nul fait, par exemple, mieux constaté par les historiens que l'apathie et la pusillanimité du peuple anglais au cours des événements de 1688. En majorité hostile à Jacques II, il n'osa cependant tout d'abord embrasser le parti du prince d'Orange. Quand celui-ci débarqua, la population du Devonshire prit, en panique, la fuite vers l'intérieur. « Presque personne, dans le premier moment, ne se déclara en sa faveur », note Chateaubriand dans *Les Quatre Stuart*. Et il conclut sévèrement que « ni Jacques, ni les Anglais n'eurent aucune dignité » en cette occasion. Guillaume lui-même en fut déconcerté et troublé : il avait compté sur des sympathies et des appuis qui n'apparaissaient point. Il passa neuf jours entiers dans l'inaction et dans la plus pénible incertitude. Il songea même à se rembarquer : « il commençait à tourner les yeux vers ses grands mats » (8)...

(8) James Macintosh, *History of the Revolution in England in 1688*, édition de Paris, 1834, t. II, p. 207.

Cette inertie apeurée, n'est-ce pas celle des Hébreux, tels que les peint Azarias :

> Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
> Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

Et Joad de répondre, avec une sombre amertume :

> Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage.

Peu à peu cependant, et bien qu'il n'y eût pas de désertion en masse, de hauts personnages vinrent rejoindre Guillaume : le major Burrington, lord Colchester, lord Abington, lord Cornbury. Plus d'un avait reçu les faveurs de Jacques; aucun n'en avait été comblé comme John Churchill, le futur Marlborough, qui n'en trahit pas moins son roi l'un des premiers.

Ainsi des ingrats Obed et Amman, oublieux des « bienfaits » jadis « répandus » sur eux, et que Joad, en un seul vers, écrase de son mépris :

> A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

En dépit de ces concours, l'essentiel des forces du prince d'Orange n'en résidait pas moins dans les douze mille hommes de troupes hollandaises débarquées avec lui. « Ce fut, dit Chateaubriand, une garde hollandaise qui fit la police à Londres et qui releva les postes à Whitehall. »

Athalie, de même, s'appuie sur une garde de fidèles Tyriens.

> A tous mes Tyriens faites prendre les armes,

ordonne-t-elle à Mathan. Et Joad :

> J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse
> Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
> De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux...

Or, la Bible ne fait nulle mention de ces Tyriens. Et l'on se demande si le poète ne les aurait pas imaginés à dessein

pour évoquer cette Hollande maritime et commerçante, que Voltaire dira « semblable à l'ancienne république de Tyr » (9).

Analogies partielles, on en convient, incomplètes, fragmentaires. Néanmoins, dans les circonstances où il avait été choisi et traité, le sujet devait prendre de lui-même une valeur allusive et une portée actuelle. Respectueux de sa source sacrée, Racine n'a rien changé à la donnée biblique. Mais son intention profonde ne s'affirmerait-elle point avec quelque évidence, s'il était démontré que, dans les principaux développements qu'il crayonne d'une main pieuse en marge du saint livre, son génie créateur se modèle constamment, et de près, sur une réalité récente, et anglaise?

C'est à cette vérification qu'il nous reste à procéder.

§

Il y a, dans *Athalie,* deux figures essentielles qui ne doivent rien à la Bible et sont tout entières de l'invention de Racine : Abner et Mathan. Dans le texte sacré, le premier n'est qu'un nom, sans plus. De l'autre, le quatrième livre des *Rois* ne fait mention que pour apprendre sa mort : « Ils tuèrent aussi Mathan, prêtre de Baal, devant l'autel » (XI, 18), ce que répète, presque dans les mêmes termes, le livre II des *Paralipomènes* (XXIII, 17). Le grand tragique avait donc ici pleine liberté.

Tel qu'il l'a dessiné, le personnage d'Abner — « le brave Abner » — apparaît comme un ancien partisan des rois de Juda, qui regrette la dynastie déchue et lui garde une fidélité muette, tout en servant loyalement l'usurpatrice. Sa sincérité n'est point douteuse, et Joad, qui lui reproche son « oisive vertu » et son « secret courroux », Joad lui-même proclame qu'on se peut « assurer sur sa

(9) *Essai sur les Mœurs*, chap. 187.

foi ». C'est, en somme, un légitimiste rallié à Athalie, et qui concilie de son mieux ses regrets et ses opinions avec l'obéissance légale au pouvoir établi. Sarcey s'en est jadis autorisé pour faire de lui un « loyal imbécile », et, plus près de nous, M. Lucien Dubech voit en ce « bon général » la « figure inoubliable de l'éternel conservateur »...

Ne serait-il pas aussi — et d'abord — un type calqué par le poète sur une réalité tout actuelle, et qu'il ne lui était guère possible d'ignorer ? Le cas de conscience qu'Abner a dû résoudre, il s'est posé, en effet, presque dans les mêmes termes, à un grand nombre de Jacobites au cours de ces années 1689 et 1690. Tous les *tories* n'avaient pas suivi Jacques II en France, ni rejoint les centres de résistance d'Ecosse et d'Irlande. Que pouvaient faire ceux qui assistaient, impuissants, au triomphe de l'usurpateur et à la carence du prince légitime? A une cause qu'ils estimaient désespérée, avaient-ils le droit de sacrifier des intérêts après tout respectables? Dans ce désastre, le moindre mal n'était-il pas encore de se ranger au parti qui assurait du moins le maintien de l'ordre?... Certes, ils gardaient, comme Abner, « le cœur israélite », entendez : jacobite; comme lui, l'injustice les irritait en secret; mais, pas plus que lui, ils ne croyaient forfaire en mettant leur épée au service d'Athalie, c'est-à-dire : en acceptant de Guillaume d'Orange des offices et des charges.

Macaulay, en une page lumineuse, illustre à merveille ce conflit de conscience :

Beaucoup de *tories* intelligents et honnêtes... se persuadaient à eux-mêmes qu'en faisant tout cela ils ne se rendaient pas coupables du crime de résistance à leur souverain. La distinction qu'ils établissaient était au moins ingénieuse : « Tout gouvernement, disaient-ils, est d'institution divine, et spécialement le gouvernement monarchique héréditaire; quand le roi ordonne ce qui est juste, nous devons lui obéir activement; quand il ordonne ce qui est injuste, nous devons lui

obéir passivement; en quelque extrémité que ce soit, nous ne sommes autorisés à lui résister par la force. Tant qu'il nous gouverne, quand bien même il nous gouvernerait mal, nous sommes tenus de nous soumettre, mais... nous ne sommes pas obligés de rester à tout jamais sans gouvernement : l'anarchie n'est pas d'institution divine... Dieu ne nous imputera pas à crime d'avoir adopté le seul moyen qui puisse prévenir la dissolution totale de la société... Nous ne rétractons rien ; nous restons conséquents avec nous-mêmes, nous proclamons encore nos anciennes doctrines sans modification; nous maintenons que, dans tous les cas, il est criminel de résister au souverain. Mais nous disons qu'il n'y a plus de souverain... » C'est à l'aide de semblables raisonnements que beaucoup d'hommes qui, jusqu'à ce moment, s'étaient tenus éloignés du prince d'Orange, se décidèrent à venir grossir son parti (10).

Abner ne parle pas autrement :

Hé, que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.

Sa secrète « tendresse » demeure acquise au « sang de ses rois »; lui non plus ne rétracte rien, mais lui aussi se résigne à l'inévitable :

Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?

Et n'est-il pas séduisant de retrouver, dans ce personnage créé de toutes pièces par Racine en 1689, l'image transposée, et comme le symbole, de ces « ralliés » de la révolution anglaise?

Il l'est davantage encore de reconnaître chez Mathan le portrait peu flatté, et même chargé, mais malgré tout ressemblant, du plus intime conseiller de Guillaume d'Orange.

Le même bateau qui débarquait ce dernier dans Torbay, le 15 novembre 1688, ramenait aussi un ecclésiastique dont il avait fait son chapelain, et qui passait, non

(10) Macaulay, *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, trad. J. de Peyronnet, Paris, 1861, t. III, p. 315-316.

sans raison, pour l'inspirateur de toute sa politique. A cette date, Gilbert Burnet avait déjà tout un passé, qui lui valait des haines tenaces, en même temps qu'une réelle notoriété. Né à Edimbourg en 1643, il avait fait ses études à Aberdeen et s'était vu confier, en 1669, une chaire de théologie à Glasgow. Quatre ans plus tard, il devenait chapelain de Charles II, charge que lui fit perdre bientôt son opposition farouche au catholicisme. A l'avènement de Jacques II, Burnet, suspect à la cour, quitta l'Angleterre, voyagea sur le continent, vint jusqu'à Rome, dont Innocent IX lui défendit le séjour, et fut enfin se fixer à Utrecht dans l'été de 1686.

Il n'y resta guère. Guillaume d'Orange, qui le connaissait de réputation, l'appela auprès de lui à La Haye, et ce fut le commencement du grand rôle qu'il allait jouer dans les affaires du temps. Il sut, en effet ,se rendre indispensable au couple princier, dont il eut bientôt toute la faveur. A la fois directeur spirituel et conseiller intime, il dirigea, en fait, la politique de Guillaume, qui ne voyait que par ses yeux et se fiait à sa connaissance profonde des choses anglaises.

Son influence à La Haye ne tarda pas à devenir telle qu'elle inquiéta, alarma, irrita Jacques II. Il chercha à faire extrader celui qu'il tenait pour le mauvais génie du prince d'Orange. Mais le rusé Burnet avait prévu et paré le coup : il venait d'être naturalisé citoyen des Provinces-Unies. Cet échec porta au comble le ressentiment du roi.

Jamais, dit Macaulay, aucun de ses ennemis, pas même ces parjures qui cherchèrent à le convaincre d'assassinat et de haute trahison, ne lui inspira une haine comparable à celle qu'il portait à Burnet. Chaque jour, dans un langage fort peu royal, on l'entendait injurier le docteur, et il ne cessait de méditer des projets de vengeance extra-légale. L'idée même du sang ne pouvait apaiser cette haine frénétique; il fallait que l'insolent théologien fût torturé avant de mourir.

Il songea même à le faire enlever de force :

A l'aide d'une forte somme d'argent, on trouva des bandits qui entreprirent cet infâme et périlleux office, et il est positif qu'un mandat de 3.000 livres sterling, pour solder cette affaire, fut rédigé et présenté à la signature dans les bureaux du secrétaire d'État (11).

On conçoit que cette persécution ne fit qu'attiser l'ardeur anti-jacobite de Burnet. Nul plus que lui ne contribua à exciter Guillaume contre son beau-père. Nul ne travailla plus activement au succès d'une révolution dans laquelle il risquait sa tête, et quelque chose de plus. L'expédition à peine débarquée, ce fut lui qui, dans l'église cathédrale d'Exeter, lut en public le manifeste du prétendant. Ainsi, note un historien, ce « petit pasteur écossais » prononça en fait, et le premier de tous, la déchéance de Jacques II, en substituant le cri de « Dieu sauve le prince d'Orange ! » à celui de « Dieu sauve le Roi ! » (12).

Tout cela le désignait assez à la haine du parti adverse. Elle ne lui manqua point.

La réputation de Burnet, constate Macaulay, a été attaquée avec une sévérité et une persévérance singulières. La guerre qu'on lui a faite commença dès sa jeunesse, et elle continue aujourd'hui aussi violente que jamais...

Aussi bien l'homme prêtait-il à la satire :

L'animosité des factions et la raillerie des beaux esprits ne pouvaient, en effet, trouver un meilleur sujet de moquerie. Tous ses défauts d'esprit et de caractère gisaient à la surface et n'étaient que trop faciles à saisir... Sa verve, sa vanité naïve, sa jactance, ses insupportables indiscrétions, ses bévues continuelles, son sans-gêne et son aplomb imperturbable offraient aux *tories* des sujets inépuisables de ridicule (13).

(11) *Ouvr. cité*, t. III, p. 30.
(12) James Macintosh, *ouvr. cité*, t. II, p. 206.
(13) *Ouvr. cité*, t. II, p. 374-75.

Vanité, jactance, effronterie, ne retrouvons-nous pas là uelques-uns des traits essentiels du caractère de Maıan? Mais surtout le rôle de conseiller et d'inspirateur oué par Burnet auprès de Guillaume, dont il apparaisait comme l'âme damnée, ne rappelle-t-il pas tout à fait elui que Racine attribue au prêtre de Baal auprès de son thalie ? Lui aussi pouvait, à l'occasion, remplir d'amertume et de fiel » le cœur de son maître. Lui aussi evait passer, aux yeux des Jacobites, pour

...de tant de maux le funeste inventeur.

ui aussi était en droit de s'écrier, avec l'orgueil de l'inrigant parvenu à ses fins :

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.

Et peut-être en serait-ce assez déjà pour rendre vraiemblable que le docteur écossais a pu servir de modèle u prêtre apostat. Mais il y a mieux, et d'autres traits ermettent de compléter le parallèle.

Mathan nourrit pour le culte du vrai Dieu une impioyable et rageuse aversion :

Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

Sa frénésie est telle qu'elle étonne jusqu'à son confident Nabal :

Qui peut vous inspirer une haine si forte?

Cette haine implacable, c'est celle de Burnet pour l'Eglise omaine. Les violentes sorties anti-catholiques dont était ruffé le récit de ses *Voyages en Suisse et en Italie* avaient choqué jusqu'aux protestants. Et Macaulay luimême concède qu'« il considérait l'Eglise de Rome comme placée en dehors de toutes les règles ordinaires » (14).

(14) *Ibid.*, t. II, p. 376.

Mathan, d'autre part, n'est pas seulement un infidèle, un « ennemi de Dieu », mais un impie, qui avoue cyniquement son scepticisme :

> Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
> Je me laisse aveugler pour une vaine idole?

Or beaucoup suspectaient la solidité de la foi de Burnet.

> Bien qu'en ce qui regardait la doctrine il n'appartînt en aucune manière à l'extrême fraction du parti latitudinarien, il était généralement regardé comme la personnification de l'esprit du latitudinarisme (15).

Et ce latitudinarisme, prêchant une charitable modération qui est, dit rudement Bossuet, « le titre spécieux dont on couvre la tolérance universelle » (16), ne côtoyait-il pas, aux yeux d'une orthodoxie sévère, la pure et simple impiété? En France, du moins, on n'en voulait pas douter. Dès 1689, le libelliste officieux Eustache Le Noble faisait dire à son Pasquin que si Guillaume « n'a ny Foy, ny Religion », Burnet « n'en a pas plus que luy ». Ainsi, concluait-il, « il ne faut pas s'estonner si ce pieux Ministre de ce dévot Tyran fait une capilotade de toutes sortes d'Hérésies ». Et Marforio d'enchérir : « Il passe dans le monde, mesme par ses escrits, pour un des plus impudens imposteurs qui ait jamais esté (17). »

En Angleterre même, Burnet s'était attiré l'exécration de presque toute l'Eglise nationale. Son nom, constate Macaulay, « était odieux à la grande majorité de ce clergé ». Ses confrères « le haïssaient d'une haine qui s'est transmise à leurs successeurs et qui, après le laps d'un siècle et demi, ne paraît pas s'amortir » (18). Qui ne se rappelle, d'autre part, l'effroi des jeunes Israélites

(15) *Ibid.*, t. IV, p. 67.
(16) *Sixième Avertissement aux Protestants.*
(17) Eustache Le Noble, *La Pierre de Touche politique*, 3e Dialogue : « Le Couronnement de Guillemot et de Guillemette », 1689.
(18) *Ouvr. cité*, t. IV, p. 67-68.

à l'aspect de Mathan, le mépris hautain de Zacharie et les imprécations de Joad :

> Sors donc de devant moi, monstre d'impiété,
> De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
> Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure.

Cette haine devait s'affirmer en une circonstance mémorable. Au mois de mars 1689, l'évêché de Salisbury devint vacant. Guillaume désigna son chapelain pour occuper ce siège. Mais ce choix se heurta à l'opposition catégorique de l'archevêque de Cantorbéry, Sancroft. Celui-ci « regardait Burnet comme un scandale pour le clergé anglican »; il « déclara donc positivement qu'il n'obéirait pas à l'ordre de Guillaume ». Situation étrange et paradoxale que celle de ce prélat. Pour ne pas reconnaître l'usurpateur, il « s'était absenté de la Convention, il avait refusé de siéger dans le Conseil privé; il avait cessé de confirmer, d'ordonner, d'intituler; on le voyait rarement hors des murs de son palais de Lambeth ». Ainsi de Joad, cloîtré dans son temple, et dont La Harpe, pour le défendre des critiques de Voltaire, qui le traitait de « factieux », notait qu'il n'avait « fait ni pu faire serment de fidélité à une usurpatrice ». Comme Athalie, Guillaume épargnait par politique cet ennemi dont il n'ignorait ni les sentiments, ni les propos. Un moment même on put croire que l'archevêque allait, tel un Joad, prendre la tête de la résistance active au prince d'Orange:

> Les Jacobites disaient partout qu'ils étaient sûrs du bon vieux primat, qu'il avait l'énergie d'un martyr, qu'il avait résolu de braver, pour la cause de la monarchie et de l'Eglise, l'extrême rigueur des lois (19).

Tout s'arrangea cependant. Sancroft résigna ses pouvoirs à trois suffragants délégués, et Burnet fut dûment sacré évêque de Salisbury. Il « ceignit », sinon « la

(19) *Ibid.*, t. IV, p. 68.

tiare », du moins la mitre, et il « marcha l'égal » de celui qui avait refusé d'imposer « les mains sur cette tête indigne ». Quant à l'espoir des Jacobites, il se trouva déçu : l'archevêque se contenta jusqu'à sa mort, survenue en 1693, de se confiner dans une abstention boudeuse, sans efficace politique. Mais Burnet ne devait jamais lui pardonner l'injure éclatante qu'il avait reçue. Sous la modération voulue des termes, l'animosité perce dans les lignes que lui consacre l'*Histoire de son temps :*

Sancroft étoit mort une année auparavant, après avoir joué jusqu'à la fin un très pauvre rôle. Il mourut dans un état de séparation d'avec l'Eglise, et néanmoins n'eut pas le courage d'en faire l'aveu dans aucune déclaration publique : car, ni pendant sa vie, ni en mourant, il ne fit rien publier sur cette matière... Si les partisans de Sancroft avoient été capables de se rendre à la raison, ils auroient senti que le silence que leur prétendu archevêque avoit constamment gardé sur ses droits, étoit un aveu tacite qu'il ne croyait pas devoir défendre le schisme qu'on vouloit faire à son occasion (20).

Feinte douceur, digne du prêtre de Baal qui, lui aussi, affirmait ne point « chercher à venger ses injures »... Aussi bien, n'y a-t-il pas, dans tout cela, au moins quelque analogie avec « la fameuse querelle » de Joad et de Mathan?

Or, rien des faits et gestes de Burnet n'était ignoré en France. On s'y intéressait à lui comme à un ancien hôte. Au cours de ses voyages, il avait, en effet, séjourné à Paris, et Dangeau le rappelait encore au lendemain de son décès :

L'évêque de Salisbury, que nous avons connu ici pendant qu'il n'étoit que le docteur Burnet, et qui étoit un des whigs le plus zélé pour son parti, est mort (21).

(20) *Histoire de ce qui s'est passé de plus mémorable en Angleterre pendant la vie de Gilbert Burnet, évêque de Salisbury*, La Haye, 1735, t. II, p. 133.

(21) *Journal*, 9 mai 1815, t. XV, p. 414. — Depuis que ces lignes sont

Des travaux d'histoire et de controverse, bientôt traduits en français, contribuèrent à y garder son souvenir : on avait pu lire notamment, dès 1683-1685, son *Histoire de la Réformation*, en 1687 son *Voyage de Suisse et d'Italie* et sa *Vie de Mathieu Bedell*, en 1688 sa *Vie de Mathieu Hale*. Il avait au même moment une polémique assez bruyante avec Varillas, à propos de l'*Histoire des hérésies*, dont celui-ci venait de donner les premiers tomes. Mais plus retentissante encore fut celle qu'il soutint contre Bossuet.

Après Jurieu et Basnage, nul autre porte-parole de l'opinion protestante n'était combattu avec plus d'ardeur par l'*Histoire des Variations*. L'illustre prélat y déployait toute sa vigueur coutumière contre son apologie de la Réforme anglaise, « si ingénieuse et en même temps si pleine de venin contre l'Eglise catholique » ; il lui reprochait amèrement « ses bévues grossières et sa profonde ignorance sur les affaires de France » (22). Et l'on sait le succès immédiat de ce grand livre, achevé d'imprimer le 22 mai 1688. Ce sera pis encore dans la *Défense de l'Histoire des Variations* (1691). Ici Burnet ne sera plus taxé seulement d'erreur, mais de mauvaise foi, d'imposture et de faux. Et comme il avait répliqué, non sans aigreur, il fera beau voir avec quel hautain mépris le traitera Bossuet :

Que M. Burnet cesse donc de parler de nos affaires, puisque, toutes les fois qu'il y met la main, il augmente sa confusion; et qu'il cesse d'attribuer à M. de Thou ses erreurs et ses ignorances, en falsifiant comme il le fait un si grand auteur. Il triomphe cependant, et comme s'il avoit fermé la bouche à tous les François, il insulte le gouvernement de France. Je ne daignerai lui répondre : ce n'est pas à un homme de cette

écrites, M. Georges Ascoli a publié son précieux et savant ouvrage sur *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII*e *siècle* (Paris, 1930, 2 vol.). On y trouvera, surtout t. I, p. 237-242, d'autres détails sur les relations de Burnet avec la France.

(22) Edition originale, t. I, p. 355 et t. II, p. 116.

trempe de censurer le gouvernement de la plus noble et de la plus ancienne de toutes les monarchies (23).

C'est que, dans l'intervalle, l'action politique du ministre écossais lui avait valu la réprobation indignée de l'opinion française. Dès la fin de 1687, Louis XIV partageait à son endroit l'irritation de Jacques II, et il mandait à son ambassadeur à Londres, M. de Barillon :

Qui que ce soit qui entreprenne de l'enlever en Hollande trouvera toute l'assistance qu'il pourra désirer pour faire conduire sûrement ce scélérat en Angleterre (24).

La part active qu'il prit à la révolution allait encore le mettre davantage en lumière. Déjà le 31 octobre 1688 le marquis de Sourches reproduisait dans ses *Mémoires* la prière que le chapelain de Guillaume avait composée pour le salut des armées de son maître, et il se récriait sur l'insolence de ce morceau (25). Les nouvelles de Londres insérées dans la *Gazette de France* mentionnaient fréquemment « le docteur Burnet ». Elles relataient son rôle à Exeter, ses prêches retentissants, bientôt après son accession contrastée à l'épiscopat (26). Le grand Arnauld, dans son pamphlet de 1689, le citait, lui aussi, parmi les « esprits malins et séditieux » sur qui s'appuyait le prince d'Orange, nouvel Absalon. Et Saint-Simon, quelque dix ans plus tard, insistera encore sur son rôle dans la révolution anglaise, « dont il a laissé, ajoutera-t-il, une très frauduleuse histoire, et beaucoup d'autres ouvrages, où il n'y a pas plus de vérité, ni de bonne foi » (27).

Racine n'a guère pu ignorer un personnage qui faisait tant de bruit et offrait tant de prise à une âpre critique

(23) *Œuvres*, édit. de Versailles, t. XXI, p. 572.
(24) Lettre du 30 décembre 1687-9 janvier 1688, citée par Macaulay, t. III, p. 30, note.
(25) *Mémoires*, t. II, p. 261.
(26) Voir surtout les numéros des 6 décembre 1688, 26 février, 26 mars, 23 avril 1689.
(27) *Mémoires*, édit. de Boilisle, t. VII, p. 205.

au moment précis où lui-même concevait son *Athalie*. Il l'a pu d'autant moins que le nom de cet étranger s'était trouvé sous sa plume quelques années plus tôt. On lit, en effet, dans ses *Fragments et notes historiques*, l'anecdote que voici :

Milord Roussel, qui a eu depuis peu le cou coupé à Londres, en montant à l'échafaud donna sa montre au ministre qui l'exhortoit à la mort : « Tenez, dit-il, voilà qui sert à marquer le temps; je vais compter par l'éternité. » Ce ministre étoit M. Burnet (28).

Certes, il est permis de trouver que s'il a voulu évoquer dans son Mathan le chapelain de Guillaume III, il a notablement exagéré et aggravé les tares réelles du personnage. Avec tous ses travers et ses défauts, Burnet n'était pas un médiocre. Macaulay qui, *whig* lui-même, plaide de son mieux pour ce champion des *whigs*, avoue cependant qu'il s'était fait d'innombrables et impitoyables ennemis et se trouvait en profond décri dans la majeure partie de l'opinion. Les Jacobites et leurs amis français devaient fatalement l'apercevoir à travers ce prisme de l'esprit de parti, qui idéalise les uns et noircit d'autant les autres. A cette figure tracée en pleine guerre et dans le camp adverse, il ne faut pas demander plus d'impartialité critique qu'au *Véritable Portrait* du prince d'Orange, peint au même moment de la main du grand Arnauld. Et pourquoi le courtisan Racine aurait-il ménagé cet ennemi de son roi et de sa foi, que Louis XIV lui-même flétrissait du nom de « scélérat »?

§

On ne manquera pas de dire : « Si *Athalie* contenait vraiment ces allusions à une réalité toute proche, pour-

(28) *Œuvres*, édit. Mesnard, t. V, p. 173. — L'exécution de Russel ayant eu lieu le 21 juillet 1683, ces lignes doivent être de la fin de cette année.

quoi les contemporains ne les ont-ils pas aperçues et dénoncées? Pourquoi la malignité, si ingénieuse à découvrir un double sens aux vers d'*Esther*, ne s'est-elle pas exercée sur l'autre tragédie biblique? Si elle s'est tue, c'est que l'œuvre nouvelle n'offrait pas matière à de tels rapprochements. »

Parler de la sorte, c'est oublier, croyons-nous, les conditions particulières dans lesquelles la pièce fut révélée : nulle représentation publique, quelques « répétitions » sans apparat ni costumes, presque à huis-clos, devant un petit nombre de privilégiés. Quand on l'imprima, en mars 1691, la désillusion fut à peu près générale. A quelques exceptions près, les meilleurs juges estimèrent la tentative beaucoup moins heureuse que celle d'*Esther*, et l'attention se détourna vite de ce qui apparut comme un échec.

> Racine, de ton *Athalie*
> Le public fait bien peu de cas,

raille une épigramme du temps. Aussi bien, en dépit du réconfort que lui apporta la chaude approbation de Boileau, le poète lui-même en vint-il à croire qu'il avait, cette fois, « manqué son sujet ».

Pour commencer une réhabilitation qu'achèvera Voltaire, il fallut attendre les représentations de 1716 à la Comédie-Française. Mais les acteurs principaux du drame politique de 1688 avaient alors disparu de la scène. Jacques II et Guillaume III étaient morts l'un et l'autre, mort Sancroft, mort Burnet... L'ancien prince de Galles, devenu le chevalier de Saint-Georges, avait été banni de France par le traité d'Utrecht, et après l'échec d'une dernière tentative, il menait maintenant en Lorraine une vie obscure de prétendant sans espoir. A Saint-Germain ne restait que la vieille reine, qui, oubliée, délaissée et misérable, traînait ses derniers jours dans le grand château peuplé de spectres... Comment, à pareille date, *Athalie*

eût-elle pu rappeler des événements lointains, vieux de plus d'un quart de siècle, et dont le souvenir même allait s'effaçant?

Est-on bien sûr, d'autre part, que ces rapports de l'œuvre de Racine à l'histoire récente aient échappé à tous les spectateurs de 1691 et à tous les lecteurs du même temps? Il est difficile d'en juger, vu le très petit nombre de témoignages qui nous conservent leurs impressions. L'un d'eux, toutefois, inclinerait à penser le contraire. Le P. Quesnel écrivait alors à M. Willard : « Nous relisons de temps en temps *Athalie* et nous y trouvons toujours de nouvelles beautés. » Et après divers éloges, il ajoutait : « Les plus belles maximes de l'Evangile y sont exprimées d'une manière fort touchante, et *il y a des portraits où l'on n'a pas besoin de dire à qui ils ressemblent.* »

Le dernier critique qui cite cette phrase la fait suivre, entre parenthèses, de deux points d'interrogation (29)... Mystérieux « portraits », en effet, s'il ne s'agit pas des ressemblances que nous venons de relever! Et qui se trouvait mieux placé pour les saisir que l'ami, le commensal, le confident du grand Arnauld, lequel — son pamphlet le prouve à suffisance — était fort au fait des récents événements d'Angleterre?

Admettons même qu'un mirage ait abusé le P. Quesnel, et que sa fantaisie ait discerné à tort ces « portraits » dans ce qu'un des meilleurs connaisseurs de Racine appelle « le chef-d'œuvre des drames historiques » (30). Les analogies concordantes que l'on a signalées n'en garderaient pas moins leur intérêt. S'efforçant d'établir — avec quel tact prudent et quelles délicates précautions! — que l'histoire vraie de Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, n'avait pas dû être étrangère à la con-

(29) Georges Mongrédien, « *Athalie* » *de Racine*, Paris, 1929, p. 68.
(30) Gonzague Truc, *Le Cas Racine*, Paris, 1921, p. 85.

ception du caractère d'Andromaque, un érudit remarquait naguère, non sans finesse :

Il est un moment, dans la création artistique, où les êtres imaginaires vivent par eux-mêmes d'une vie propre, et échappent à l'action, sinon au contrôle de leur créateur; ils agissent à leur gré. C'est probablement dans un de ces moments que la légende vint, comme d'elle-même, avide de revivre, se poser sur l'histoire. Elle y reprenait vigueur, comme les dieux d'Homère... (31).

De même, dans le cas d'*Athalie*, l'actualité se serait reflétée dans une œuvre en apparence inactuelle, et l'histoire toute récente de la révolution d'Angleterre aurait animé d'une vie nouvelle le vieux thème biblique du quatrième livre des *Rois*.

C'en serait assez pour justifier notre dessein. Car rien n'est inutile de ce qui peut servir à éclairer la genèse d'un chef-d'œuvre.

GUSTAVE CHARLIER.

(31) Jean-Emile Morel, *La vivante Andromaque*. (*Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1924.)

« FIGURES »

LA COMTESSE DE NOAILLES

« Cette petite fille a du génie », a dit Anatole France quand elle débutait, et c'est Sully Prudhomme qui, dans les timides essais qu'elle lui présenta sut discerner, d'abord, ses dons magnifiques. Le sonnettiste des *Epreuves* n'était pas si éloigné, en effet, par l'inquiétude philosophique de sa pensée, de comprendre cette poétesse dont l'ardeur de bacchante cherche à étourdir l'âme, mais sans jamais complètement y parvenir.

On l'a qualifiée de « Muse des jardins », et même de « Divinité potagère ». Il est vrai qu'elle a chanté, non seulement les fleurs et les fruits les moins rares, mais les plus humbles des légumes, et que, née à Paris d'un père Roumain (le prince de Brancovan) et d'une mère Grecque, élevée en France, devenue Française par son mariage, Mme de Noailles a tout d'abord aimé les paysages de cette Ile-de-France à qui *Le cœur innombrable*, son premier volume, est dédié.

A cause de ce qu'il y avait en elle de précieux, cette païenne trouvait un plaisir délicat au jeu d'identifier aux choses familières la violence aristocratique de sa nature :

Et ce sera très bon et très juste de croire
Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils,
Et que mon cœur ardent et lourd est cette poire
Qui mûrit doucement sa pelure au soleil...

On serait tenté de sourire, si l'on ne savait à quels extrêmes, aussi bien dans le formidable que dans le raffiné, l'élan romantique entraîne. Et Mme de Noailles est indubitablement la plus riche héritière de notre premier et de notre second romantisme.

L'admirable chez cette femme, de constitution plutôt fragile, et que le feu de l'inspiration ne cesse de brûler d'une fièvre qui l'épuise autant qu'elle l'exalte, c'est précisément son impuissance à se tenir dans les régions moyennes, et à observer la mesure.

« Sa sensibilité n'est jamais au point mort », a dit d'elle M. Paul Bourget; et, ce mot explique ses écarts ou ses inégalités. Sa poésie est un continuel épanchement, une suite d'effusions qu'on ne saurait comparer qu'à celles de Shelley, où l'épithète s'efforce d'exprimer, avec une obstination désespérée, la sensation toute vibrante. Car avec une bonne foi égale à son *courage* — dans le sens où le mot s'applique à un pur-sang — cette Pythie n'interroge que « son cœur tumultueux » pour révéler la « vie excessive et triste ».

Comme l'a écrit M. Charles Maurras, « elle s'exerce à sentir, à se voir sentir, et par conséquent à souffrir. Sa frénésie de sentiment, toujours consciente et voulue, l'expose, l'étale, la dévoile, l'écorche même afin d'apparaître plus nue ». Impudeur superbe! Aucune autre poétesse n'a chanté avec le même acharnement que celle-ci — pour qui « le vrai » n'est jamais « trop hardi » — la douceur et la cruauté d'Eros dont elle fait la seule réalité terrestre, et peut-être divine...

Rien, dans la nature, qui ne lui parle d'amour, qui n'en évoque les gestes ou n'en multiplie l'irrésistible séduction. Le feuillage « balance un rêve sensuel », et si l'allée ne s'enroule pas à elle, elle invite elle-même la verdure à monter sur ses genoux. Le train « jette un cri de désir à travers la campagne »... « Soleil, petit taureau, augmente tes transports! » s'écrie-t-elle. « Et dans mon propre cœur plante tes cornes d'or. »

Tous les pays qu'elle a parcourus, l'Espagne, l'Italie, l'Afrique, la Perse, lui présentent un aspect particulier de la passion, reine plus encore des femmes que des hommes, ou sont chacun comme un nouveau jaillisse-

ment de cette source infernale qui l'enflamme, lors même qu'elle la désaltère. (*Les Eblouissements.*)

Elle n'a pas d'autre aspiration ou ne se reconnaît point d'autre rôle que d'être « la voix qui continue le cri rauque et brûlant au fond des bois jeté », et cette acceptation sans réserve confère, sans doute, à ses poèmes leur originalité suprême, et ne laisse pas d'avoir la beauté du jet vertical de l'alouette qui se surpasse dans son ascension céleste.

« L'homme est quelque chose qui doit se surmonter », énonçait Nietzsche. Mme de Noailles appartient à une génération qui a lu l'auteur de *Zarathoustra* et qui s'en est imprégnée. Aussi bien, le cite-t-elle abondamment et demande-t-elle à sa philosophie la justification de l'attitude lyrique qu'elle a prise. Mais si elle est fille de la nature, selon la formule de Nietzsche, son « par-delà le bien et le mal » n'a pas le caractère spirituel de celui du grand Allemand. Son adhésion furieuse à l'*élan vital* n'est qu'une fuite en avant de « l'étrange, effrayant et douloureux mystère de la mort ».

« Je n'étais pas faite pour être morte ! » a-t-elle gémi, même; et quoi de plus émouvant que ce refus puéril?

Avec *Les vivants et les morts*, cependant, il semblait qu'elle voulût, sinon se résigner, du moins se soumettre à l'inéluctable pour tenter de dégager de sa désespérance une sorte de sagesse sereine. Sa pensée cherchait Dieu derrière le tombeau. Mais si c'est par ses vers, où elle ambitionnait d'apparaître aux générations futures dans toute la jeunesse de sa dionysiaque ardeur, qu'elle avait cru, d'abord, à la possibilité de se survivre (*L'ombre des jours*), le caractère fallacieux ou vain d'une telle immortalité lui est apparu bientôt. Et l'on a pu croire avec *Les forces éternelles* que la guerre, en lui révélant une double certitude, celle de la purification par la douleur et celle de la pure beauté du sacrifice, avait fait d'elle une chrétienne, pour l'essentiel. On s'est trompé.

L'ancienne prêtresse de la vie réapparut dans *L'honneur de souffrir* pour affirmer, en disciple de Lucrèce, sa conviction matérialiste.

Mme de Noailles a écrit des romans qui proclament la souveraine puissance de la sensation, et où son romantisme anarchique se fait plus confidentiel, plus intime ou plus indiscret encore que dans ses poèmes. Ils renferment, ces romans, des pages savoureuses, d'une verdeur d'accent inouïe, et d'inestimables révélations sur l'âme de la femme dont le contour est comme un regard « tout cerné de langueur et de désir »...

Mme de Noailles qui a voué un culte à Victor Hugo, donne dans l'excès où entraîne presque fatalement l'éloquence — la marque des poètes sensuels étant la tendance à la rhétorique.

Comme Hugo, elle obéit au rythme de la ligne, encore que la sienne soit moins ample, et plus pathétiquement brisée. Ses poèmes s'attestent d'étincelantes phrases, entrecoupées de cris passionnés. Il faut de l'espace à son abondance pour qu'elle y dessine de hauts, d'exaltés, d'impétueux gestes adorants et enivrés.

Au temps où il trônait, avec l'autorité d'un Zeus à cravate Lavallière, et plus boursouflé que tonnant, parmi les colonnes du feuilleton littéraire du *Journal*, Catulle Mendès avait exprimé le regret qu'elle ne sût pas « écheniller son lyrisme ». Mais c'était lui reprocher les défauts même de ses qualités, et vouloir qu'elle pliât la complexité de son âme débordante à la rigueur de la discipline parnassienne, à défaut de la soumettre à la règle classique.

Elle a sa langue; son vocabulaire tout frissonnant de l'extériorisation du plus vrai d'elle-même; ses incorrections géniales; la faculté rare d'attribuer aux mots un sens étroitement conforme à sa vision hallucinée du monde. Peu d'oreille... mais quelle vue, et surtout quel odorat et quel toucher! JOHN CHARPENTIER.

CHANT DU COQ [1]

OU LES AVENTURES D'UN MUSICIEN AVEUGLE
ET D'UN ENFANT D'ANNAM

—

IV

LE FLEUVE DES PARFUMS

Prunier refleuri.

Sâm derrière et Gaï devant reprirent la route.

Chant du Coq décrivit à Sâm l'effrayant massif montagneux, et l'aveugle, tout en trottinant, invoqua de nouveau les Génies qui facilitent les Voies.

Les chanteurs se reposèrent à l'Auberge du Bœuf, franchirent une rivière sur un pont de bambous, puis abordèrent la pente capitale.

L'Océan hurlait contre le Cap Vung Chua, tout blanc d'écume; de la montagne descendait un souffle humide; et les hommes de la plaine en frissonnèrent.

Sous les premiers coups du printemps les buissons avaient rosi, en mille bourgeons; parmi les arbrisseaux, des tourterelles roucoulaient d'amour.

Après plusieurs heures d'une marche lente les voyageurs atteignirent le sommet du Col Transversal, et, comme tous deux se courbaient sous l'angoissante voûte de la Porte Frontière, l'enfant ne put s'empêcher de pousser un cri.

— Quoi donc, mon fils? dit l'aveugle.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 792.

— Oncle aux prunelles prisonnières, mes yeux libres voient un étrange pays!

« La mer incommensurable est à l'Orient, la sombre montagne à l'Occident; entre elles est déroulée une plaine rousse tachée de vert et de rouge.

« Je vois aussi des toits de paille, des riz jaunes et des champs gris. »

— J'éprouve à mon front, répliqua Sâm, comme le frôlement des doigts du soleil.

— Oui, le soleil se lève, et la peau du ciel... Tiens : ici la peau céleste est couleur de l'herbe naissante.

— Je renifle par les trous de mon nez des parfums inconnus, Chant du Coq.

C'était l'odeur de la vieille terre d'Annam. Le puissant effluve montait par la gorge du Sud et venait surprendre ces hommes qui arrivaient du Nord.

Il y avait là-dessous des terres nouvelles, et leur odeur particulière apprenait aux errants qu'ils venaient d'abandonner le marâtre Tonkin, et que bientôt ils fouleraient la Cochinchine (1), le pays de tous les bonheurs...

La route, couleur jus de bétel, plongeait vers le Sud, à travers des coteaux broussailleux, des carrés de maigre terre grise, des rizières basses aux plants d'un vert très poussé. De temps en temps c'étaient de longs villages à barrières de cactus, d'aloès et d'acacias épineux.

Chant du Coq désigna les premiers cocotiers.

Les voyageurs dépassèrent des poteaux et des poteaux — sous la sempiternelle pluie qui toujours sortait de la mer — avant que d'écraser sous leurs talons les fougères bleues des tristes landes du Quang-Tri.

Pauvres villages et maigres espaces; avec le lourd rempart des dunes protégeant les somnolentes lagunes des coups hargneux de la mer mugissante comme un troupeau d'aurochs.

(1) Cela, bien entendu, d'après les anciennes appellations.

Et un soir, où les Tonkinois se disposaient à camper au sommet d'une colline, Chant du Coq aperçut, dans le lointain, une lueur : c'était Huê!

Le lendemain ils n'osèrent avancer, tant ils ressentaient d'émotion. Huê était donc proche; cette Capitale où régnait le Pontife d'Or, l'être surnaturel dont les gestes rituels intercédaient, aux jours prescrits, pour tous les Fils du Sud Pacifié.

S'enhardissant, Gaï et Sâm marchèrent vers la cité royale, mais seulement jusqu'à un bois de pins d'où s'enfuirent un lièvre et des geais.

— Mon fils, dit l'aveugle, des gouttes de pluie frappent la peau de mon front, et cependant mon front n'est pas mouillé.

— O maître, reprit Gaï, ce n'est point de l'eau qui tombe, ce sont les minces feuilles de l'arbre-pin.

Marchant encore un peu ils abordèrent un pont en fer, au-dessus d'un fleuve qui partageait la ville en deux quartiers. Un homme survint.

— Quelle est cette ville, et quel est ce fleuve, oncle majeur? demanda Gaï, qui doutait malgré tout.

— Notre Capitale et son Fleuve des Parfums, dit l'autre, qui en s'éloignant murmura :

— D'où sortent ces deux lourdauds?

Ils établirent leur campement sous ce pont. L'air était calme et parfumé. Sur le fleuve, des barques étroites voguaient, et leurs marins ne cessaient de chanter.

A la fin de la journée, l'Occident fut comme illuminé, et Chant du Coq dit :

— Que c'est beau, oncle aveugle!

— Mais, quoi?

En guise de réponse ,l'enfant se mit à chanter :

C'est un autre soleil que celui du Tonkin, parce qu'il meurt autrement que celui du Septentrion.

Venant de la montagne et touchant les nuées, brillent mille bâtons couleur eau de la mer, couleur eau du torrent; c'est le fruit du maïs, c'est le jus du coco, c'est la chair du khaki et la fleur du lotus.

Je vois des rais couleur herbe des champs, couleur épi de riz et couleur crabe cuit.

Quel malheur, ô vieillard, que vos deux yeux soient toujours morts.

Et Sâm à face de muraille reprit :

— Ton beau soleil vient de mourir aussi, Chant du Coq, car la chaleur de ses couleurs vient de quitter mon front.

C'est le Huong-Giang (le Fleuve des Parfums) bien nommé. Issu des Monts Occidentaux, il traverse la Capitale et sa campagne où les effluves des fleurs et les relents des fruits le parfument violemment. Trois canaux lui versent le tribut gracieux de leurs eaux vertes, puis, la Rivière, oppressée de parfums terrestres, de couchers de soleil majestueux et de pompe royale, daigne agoniser languissamment dans une grande lagune, saumâtre des flots tout proches de l'Océan Oriental.

Dans la fraîcheur du fleuve et des canaux se baignent pêle-mêle des enfants, des buffles, les éléphants du Roi. Sous le rythme des longues rames les barques glissent vers le marché; les ponts grondent au roulement des chariots traînés par des zébus fauves ou noirs; des airs de guitare s'élèvent du toit des pirogues musardes; dans les branches fruitières s'ébrouent des passereaux goulus; et, en un ciel verdâtre, apparaît la lune au nez d'argent.

De jardin en jardin, ils gagnèrent la Vallée des Tombeaux Royaux.

Les ramures des conifères couvraient d'une ombre noire la terre rouge des collines; le croassement des blanches aigrettes effarouchées troublait seul les placides méandres du Fleuve Parfumé.

— C'est ici, oncle majeur, murmura Gaï, le vallon des forêts interdites. Pourrons-nous marcher plus avant?

Moyennant une chanson du Nord, les gardiens laissèrent passer nos mendiants qui, tremblants d'angoisse, franchirent un portique, l'oncle derrière, Gaï devant.

L'avenue centrale, aux dalles de marbre gris, était bordée d'énormes manguiers.

Lorsque les errants eurent atteint l'extrémité de cette voie, l'enfant s'écria :

— Ho! mon oncle, voici une armée de soldats sculptés dans de la pierre bleue. A côté sont des chevaux, des éléphants, et deux cages vitrées contenant des oiseaux-phénix!

— Courbons l'échine, mon neveu, répliqua Sâm, retenons nos souffles impurs; dans l'air doivent planer les âmes des Grands Rois, et les nôtres, ne l'oublie point, ne seront jamais qu'âmes de miséreux.

Après l'allée des statues ce fut une terrasse quadrangulaire surmontée d'un temple abritant une stèle; sur l'autre versant, il y avait d'autres temples dominant un lac.

— Vieil oncle, fit Chant du Coq, c'est un lac pareil à celui d'Hanoï; en son milieu s'élève un kiosque d'où quelques personnes fortunées jettent du riz à des carpes au dos bleu.

— Dans la vie des hommes, neveu petit, les carpes, c'est nous. Mais que vois-tu de plus, Chant du Coq?

— Un portique aux piliers de bronze surmontés d'un panneau d'émail, une allée de frangipaniers, une rivière; derrière : un tertre ceint d'un mur avec une porte cadenassée. C'est là, sous les pins noirs.

— Quoi encore?

— Qu'Il dort, Celui qu'il ne faut point nommer.

— Courbons l'échine, mon enfant, ajouta Sâm, retenons nos souffles impurs, de crainte de souiller les âmes

des Grands Rois; et surtout n'oublie pas, Cri de Poulet, que la tienne et la mienne seront toujours des âmes de mendiants.

Tout en fuyant presque ce lieu redoutable, Sâm et Gaï devisaient :

— Pourquoi, oncle lamentable, ne peut-on prononcer le nom du défunt?

— Parce que telle est la Loi.

— Pourquoi ignore-t-on l'endroit où est enfoui son cercueil?

— Parce que l'on fit judicieusement couper la tête aux fossoyeurs. C'est la Loi.

— Pourquoi nous a-t-on défendu de chanter parmi les statues humaines et les temples divins?

— Parce que telle est la Loi.

Après un nouveau domaine sacré : arbres géants, portiques émaillés, guerriers de marbre et temples lourds cernant une autre colline interdite, les mendiants s'étanchèrent au Fleuve Parfumé.

— Maintenant, Chant du Coq, fit l'aveugle, heurtons nos instruments et chantons, en signe de soumission parfaite. Le Génie de l'Echo en transmettra le tribut aux Esprits des Grands Rois.

Dans la verte vallée où coule un fleuve d'or sont construits les tombeaux des Rois du Grand Pays du Sud Pacifié.

Que la brise des monts siffle dans les pins noirs, pour charmer l'âme auguste des défunts.

Croassez, blanches aigrettes; mugissez, grenouilles-bœufs; stridulez, folles cigales; papillons, resplendissez; pour charmer l'âme des défunts.

Mais vous, guerriers de marbre et phénix encagés, mais vous, coursiers de pierre et forêts de manguiers, poursuivez votre garde immobile et muette, autour de Ceux qu'il ne faut point nommer.

Pour Eux, la rivière aux ondes fraiches charroie une invisible flotte parfumée;

Pour Eux, fleurissent l'hibiscus, le jasmin, la tubéreuse et le frangipanier;

Pour Eux, poussent le riz, le maïs et l'arec; tonne le ciel et brille le soleil;

Pour Eux enfin, vont les chanteurs à l'âme misérable, courbant l'échine et retenant leur souffle, chantant et musiquant... pour charmer l'âme des Grands Rois.

Abordant un bouquet de pins :

— J'entends le vacarme d'une foule, ô mon fils, dit l'aveugle; sans doute allons-nous pouvoir chanter pour la satisfaction de nos boyaux.

Chant du Coq distingua peu après un cortège somptueux qui se dirigeait vers un tertre. Quelqu'un parmi la multitude expliqua que l'on allait procéder à la cérémonie de la Banlieue du Sud, avec son sacrifice à la Terre et au Ciel (Nam-Giao).

Venaient d'abord les porteurs de l'oriflamme de la Carte Céleste : constellation blanche sur fond bleu, puis des serviteurs vêtus de la dalmatique rouge à parements jaunes ou verts, des éléphants au front vermillonné, un carrosse traîné par quatre chevaux blancs, des musiciens à tunique verte et à bonnet rouge, les Ministres en robe violette, des cavaliers au casque empanaché, des soldats qu'une fleur entre les lèvres obligeait au mutisme, enfin Lui, en robe d'or, se rendant au Temple de l'Abstinence Grande.

— Je perçois les mots de Cuisines Sacrées, Chant du Coq, dit l'oncle aveugle. Le vent de tes paroles ne suffit pas, mon fils. Dirige-moi vers l'odeur des festins.

A la nuit, des torchères résineuses et les vingt-huit lanternes-étoiles du monde céleste embrasèrent les quatre faces du carré de la Terre où les Mandarins s'aplatirent devant les huit autels du Soleil, de la Lune, des

Astres, des Monts, des Mers, des Fleuves, des Lacs et des Génies.

Alors, aux hurlements impératifs du héraut, les orchestres jouèrent, les mimes dansèrent, les officiants présentèrent l'Alcool, le Jade, la Soie; et Lui, délaissant le Temple du Jeûne Parfait, gravit les marches du Tertre rond du Ciel, salua quatre fois les Puissances Cardinales, brûla l'encens, répandit l'eau lustrale, consomma le bétel et la chair, but l'alcool, invoqua le Zénith, et donna l'ordre de détruire par la flamme d'un cierge de cire l'oraison des vœux qu'il avait écrits pour tous ses fils du Sud Pacifié.

Dans l'enclos des Cuisines Sacrées les bouchers royaux abattirent, suivant les rites, huit buffles noirs à cornes rouges, dix porcs immaculés, cinq chèvres blanches et un cerf.

Et les deux mendiants se délectèrent à l'âcre saveur des tripes rôties.

V

LES MONTAGNES DE MARBRE

Narcisse du Nouvel-An.

Ils repartirent sur une route bistre, à travers la province de Thua-Thiên. La pluie de la mousson tombait toujours. Ainsi, le dos des mendiants s'affaissait sous le mépris des hommes et les injures d'un ciel inclément...

Les peuples migrateurs, portant lance et bouclier, suivirent jadis le cours des fleuves. Des lumières artificielles guident aujourd'hui sur mer les vaisseaux chargés de canons.

Mais eux, les errants, qui étaient seulement un enfant et un aveugle, marchaient vers un pays qu'ils espéraient

meilleur, sous des étoiles inconnues, et en quémandant leur pitance à d'avares paysans.

— Chant du Coq, ô mon fils, disait l'aveugle, allons au delà des remparts montagneux et des douves fluviales, allons encore, car mon front reçoit sans cesse le choc de l'eau du ciel, et mon oreille entend toujours le mugissement de la mer.

« Allons, petit, moqués de la vie et nous en moquant, sur la grand'route sans maisons qui est notre maison.

Pour atteindre la vaste Province Méridionale, il faut obligatoirement franchir le massif du Col des Nuages.

Maintenant se dressaient les premiers contreforts de ce mont à chapeau blanc. De dures senteurs venaient de tous les végétaux : riz mûrs, fleurettes crème du chèvrefeuille, lourds bouquets des géants forestiers, mauves pervenches, crosses d'or des cyccas, et bruyères aux clochettes hyacinthines.

Au-dessous de la montagne étaient épandus un étroit lagon, une barre sablonneuse, le cap Chou-May, rouge et noir, où la mer furieuse s'éclaboussait en gerbes d'argent.

Chaque matin le lamentable hululement du coq de pagode était l'horloge de ceux qui couchaient contre les talus de terre marron; à ce moment-là, l'enfant disait à l'aveugle :

— Oncle aux yeux enterrés, voici le balai rouge du soleil qui enlève les ordures bleues de la nuit. Obéissons au maître du jour.

Là, durant la journée, c'était le silence; pendant la nuit, des fuites de sangliers et des bramements de cerfs.

Impossible de mendier : rares et hésitants étaient les voyageurs, revêches et sombres les bûcherons.

De cahute feuillue en cahute feuillue, les marcheurs ac-

cédèrent au Col des Nuages et décidèrent de s'y reposer un peu, tant leurs jambes étaient courbatues.

Un vent froid secoua les nuées qui couvraient la montagne, la plaine et la côte. Chant du Coq embrassa d'un coup d'œil toute la « Vastité du Sud » : des cours d'eau en barreaux d'échelle, des rizières à forme géométrique, une lagune, des collines de sable, et la mer.

Entre deux promontoires s'étalait l'incurvation d'un golfe pointillé d'une ville blanche; dans cette baie étaient ancrés des bateaux occidentaux, « pareils, dit Gaï, à de grosses jonques sans voilure ».

Les ombres nocturnes glissèrent des monts sur la plaine d'abord, puis remontèrent vers le ciel; aussitôt une lueur fauve parut dans l'Orient. C'était Mademoiselle la Lune qui se mit à tracer sur la mer des hachures de feu.

Un à un, Messieurs les Etoiles naquirent, bordant de torchères rouges ou bleues une voie pavée d'escarboucles, et, tout au fond, dans l'extrême Sud, légèrement inclinées vers la terre, et opposées deux à deux, surgirent quatre lumières.

— Ho! vieil oncle, s'écria Chant du Coq, voici enfin l'image de la Croix!

— Fait-il jour?

— Mais oui, puisque le coucou noir lance des « touhous » éperdus.

L'aveugle tend ses paumes avides vers le bruit que font l'écuelle et les bols, et, leur pauvre repas terminé, les errants s'écartent du cercle blanc sale des brumes, de ces brumes humides qui font tousser les miséreux.

Après une heure de descente les mendiants touchèrent à Tourane, alanguie comme une couleuvre sur la courbure de la baie.

Par les rues sableuses de la ville ils chantèrent encore leurs complaintes du Nord, et les aumônes firent tinter l'écuelle de métal.

Lorsque leurs jambes furent reposées, les Tonkinois demandèrent la voie du Sud; on leur montra la rive droite du Cam-Lê, de nouvelles dunes et une presqu'île pareille à un cerf roux qui s'abreuverait à la mer.

Déjà cependant le souffle de l'air était plus tiède et l'eau du ciel moins froide à la peau du front des ambulants.

Afin d'épargner leurs pieds cornés qui avaient tant souffert, les voyageurs sollicitèrent la faveur de prendre passage dans une barque qui s'apprêtait à partir vers les canaux.

Ce sampan transportait des pèlerins, de Tourane au massif sacré des Cinq Eléments; aussi, les nautoniers pieux furent-ils très heureux d'avoir comme compagnons des musiciens qui, au long de la route liquide, chanteraient des couplets religieux.

Sur le fleuve Cam-Lê, sur les lagunes et les canaux passait alors une flottille de barques chargées de choses et de gens.

Le sampan des pèlerins vogua dans la direction du Sud, et Chant du Coq, tournant son regard du côté septentrional, remarqua la splendeur de la montagne que ces jours derniers Sâm et lui avaient franchie : un géant au ventre tumultueux, vêtu d'un manteau forestier vert et brun, coiffé de nuages gris, chaussé de sandales de sable...

Comprenant qu'ils venaient d'échapper pour la première fois de leur vie à l'hiver et à ses douleurs, les musiciens ne purent résister au plaisir de dire leur joie :

O vous, qui portez l'offrande et l'encens, compagnons-pèlerins, ouvrez les trous de vos oreilles, écoutez.

Tous les esquifs ont coque noire, mais ils ont pris toiture dissemblable : un toit vert, ce sont des pastèques; un toit jaune, ce sont des cocons d'or filés par les magnans; un toit

rose, ce sont des marmites et des courges; un toit brun, voilà des poteries et des petits cercueils pour les enfants des richards.

De nouveaux sampans jaunes : oranges et melons, paille de riz, grains de maïs, qui sont tous des chargements de morceaux de soleil; et encore des barques au dos blanc : poissons du fleuve, blocs de marbre et sel marin, qui sont des morceaux de notre sœur la Lune.

Et à la nuit, Chant du Cop constata que l'aveugle avait les yeux couleur rayon lunaire...

Lorsque la barque pèlerine eut dépassé la presqu'île de Tien-Sha, le domaine des sables apparut, ainsi que l'efflorescence des Monts des Cinq Eléments, jadis bâtis avec du marbre par Quan-Am, la Bonne Déesse.

Sables éblouissants aux ombres bleues, iris fleuris de rouge et liserons clochetés de mauve, vacquois et chiendents épineux, lézards verts mouchetés de corail, serpents jaunes poivrés de noir; glissement silencieux et mortel des embruns sablonneux qui ensevelirent des cités de briques rouges où vécurent plusieurs peuples inconnus dont seuls survivent des esprits et des fées.

Aussi, afin de rassurer le cœur des pèlerins, le violon de l'aveugle vibra, les cymbales cuivreuses résonnèrent, et Chant du Coq implora :

« Prenez pitié, Très Puissants Invisibles, de cette barque qui vous froisse; et Vous, Quan-Am, Bonne Déesse, ayez un ventre pitoyable pour l'aède aux yeux blancs et le tout menu Chant du Coq son neveu! »

C'est que : par un jour imprécis d'une des plus nébuleuses périodes de la préhistoire, Quan-Am se promenait au bord de la mer, cueillant le lis et le gardénia, lorsque Douk se montra, Douk, le singe gris, orgueilleux et vantard.

Tout de suite Douk le bavard dit à la Bonne Déesse

qu'il pouvait, d'un seul bond, franchir cent mille lieues, donc, s'il voulait, sauter jusqu'au ciel et détrôner le Maître Thuong-Dê.

Pour l'éprouver, Quan-Am allongea le bras, et Douk sauta si haut que le ciel en frémit.

L'impie s'étant ainsi moqué des puissances cachées, la Déesse inclina ses cinq doigts, et Douk fut écrasé.

Depuis, le singe gris demeure, prisonnier, sous les Cinq Montagnes de Marbre qui sont les cinq doigts de Quan-Am.

La mer ronronne, le fleuve murmure, le vent siffle, les sables crissent, tous, en un répons unique où est louée la gloire de Quan-Am :

AM MA NI BAT MÉ HONG.
Rochers du Métal, de la Terre, du Feu, de l'Arbre et de l'Eau:
Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus;
Protégez les humains dont la prière monte au ciel :
AM MA NI BAT MÉ HONG.
Viande pure et alcool, cire vierge et encens;
Bruissement du laiton mourant aux champs de riz;
AM MA NI BAT MÉ HONG.
Le riz est végétal, et l'Arbre c'est Môc,
Môc pousse dans la terre; et la Terre c'est Thò;
AM MA NI BAT MÉ HONG.
En Tho gît l'or-métal : et l'Or-Métal c'est Kim,
AM MA NI BAT MÉ HONG.
L'eau fait pousser le riz : le Liquide c'est Thuy;
Pour cuire notre riz : le Feu n'est-il pas Hoa?
AM MA NI BAT MÉ HONG.
Telles sont les Montagnes Marmoréennes :
Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus,
Qui influent sur les Cinq Eléments :
Métal, Eau, Terre, Arbre et Feu.
AM MA NI BAT MÉ HONG.

« Ici sont vénérés tous les dieux de l'Asie.

« Pèlerins angoissés, que vous ayez prunelles de vivant ou prunelles de cadavre, suivez l'ordre du bonze au crâne ras, et répétez la psalmodie :

« NAM MÔ A DI DA PHAT.

« La cloche sans battant résonnera, peut-être heurtée par un Esprit?

« Le gong de schiste vibrera, frappé sans doute par une Fée?

« Mais que vos lèvres balbutient et que frémissent vos entrailles, quand vous entrerez dans les grottes où sont les gueules des Enfers.

« NAM MÔ A DI DA PHAT.

« Voici Quan-Am, et le Génie des Temps Passés, et le Génie des Temps Futurs;

« L'Empereur de Jade et son lotus béni que gardent deux Guerriers : le Bon et le Méchant.

« Recueillez-vous dans la Grotte de Marbre : le Chinois Lao-Tseu et l'Indienne Ba-Ngue sont là.

« Avec leurs huit Ministres de Diamant, et les trois Immortels pour qui, invisible mais lancinante, souffle la brise de Nordé dans la Grotte du Vent.

« Alors Sàm, aux yeux couleur de l'onde, soupira : — O Principe Aquatique, ayez pitié de nous.

« NAM MÔ A DI DA PHAT.

« Etouffez le bruit de vos pas, supprimez votre impure haleine : nous entrons dans l'Auguste Transformation.

« Sa voûte touche au ciel, et ses dieux sont légion : guerriers que patina de vert l'eau du rocher; monstres terrifiants créés par la veine suintante : crapauds, tigres, dragons et éléphants.

« Autels des bons Génies, de la Dame Eclatante, et Mamelle Sacrée où viennent s'abreuver et l'épouse inféconde et le vieillard perclus.

« NAM MÔ A DI DA PHAT.

« C'est le Temple des Trois Bouddhas aux trois statues

de bronze noir, et les autels des Magistrats qui jugent aux Dix Enfers.

« Dans l'immensité mystérieuse aux lambris de marbre rose, sous une voûte d'épouvante, chantent des sons de gong, montent des cris humains car parmi ces rochers sont des stèles hantées...

« Alors Sâm, dont les yeux ne virent jamais le Feu, implora :

« — O vous, Principe Igné, ayez pitié de nous.

« NAM MÔ A DI DA PHAT. »

Dans les terrifiantes spélunques des Cinq Monts Marmoréens des Cinq Eléments Planétaires, au pied des statues divines, les pèlerins balbutient leurs prières.

Femmes stériles, abreuvez-vous; Vieillards aveugles, frottez vos prunelles à la Mamelle de pierre d'où jaillit un lait surnaturel.

Toutes et tous, songez surtout à vos prochaines transmigrations.

C'est ici le domaine de Quan-Am, la Bonne Déesse au sourire miséricordieux. Sur le bras gauche elle tient son enfant; sa main droite accueille les pécheurs. Humains, déposez vos vœux à son autel.

— Déesse Bonne, dit le vieux Sâm, lorsque mon âme s'enfuira par le nombril du sinciput, faites-la transmigrer dans le corps d'un être, homme ou cheval, dont la tête aura deux yeux vivants...

— Bonne Quan-Am, fit Chant du Coq, je voudrais seulement devenir le serviteur qui, nuit et jour, la servira, Celle aux cheveux de maïs... quand mon âme s'envolera par le nombril du sinciput.

Les monts marmoréens bruissent au frôlement des sables, la mousson hurle dans la grotte du vent, le flot bat du tambour contre la dune, et, vaincue par les pre-

miers feux du soleil, la lune éteint son ultime ricanement dans le miroir améthyste de l'Océan...

NAM MÔ A DI DA PHAT!

VI

AU BRUISSEMENT DES HAUTS COCOTIERS GRIS

Mauve Jacinthe d'eau.
(Lôc-Binh.)

Les rayons du soleil levant donnent aux Montagnes de Marbre une teinte miellée; mais le ciel et le Pacifique deviennent subitement roux cendré, car des tourbillons de sable s'élèvent dans la plaine; ils courent en lourdes volutes, poussés qu'ils sont par le vent du Laos. L'air est torride, et le sentier se fait brûlant.

— O vieil oncle, s'écrie Gaï, je ne puis plus aller parce que le sol arde la table de mes pieds. La surface de mon corps semble se dessécher.

— Moi également, neveu-petit, dit l'aveugle, j'éprouve à ma peau la brûlure de ce vent. Il te faut rechercher l'abri des végétaux.

Chant du Coq s'arrêta dans un bosquet de niaoulis.

Au soleil ascendant les monts planétaires étaient devenus roses; cependant des embruns de sable traversaient toujours la campagne, en fantômes virevoltants.

L'enfant contempla longuement les arêtes rocheuses qui se détachaient sur le fond vineux de la mer, pareilles à des pétales de fleurs de pêcher, et des lèvres de Chant du Coq s'échappa cette supplication dernière :

— O vous qui demeurez en ces grottes somptueuses, Divine Mère de votre fils, donnez chaque soir aux errants que nous sommes une bolée de riz, sous la grotte du ciel.

C'est que nos voyageurs étaient encore tout émus de ce qu'ils avaient vu et entendu dans les antres mystérieux.

L'aveugle n'avait-il pas frotté les blancs lambeaux de ses yeux au pis de rocher; l'enfant n'avait-il pas mouillé ses lèvres au suintement de la stalactite sacrée?

Désormais ils étaient sûrs d'atteindre sans encombre le Pays de l'Eternelle Chaleur...

Et déjà ils en éprouvaient les premiers symptômes : au souffle du sirocco laotien, Sâm et Gaï haletaient comme deux chiens courants.

La glauque lagune brasillait sous le soleil; les campagnards avaient regagné leurs huttes de chaume et de boue; des fauvettes pépiaient sous les fourrés ombreux.

A toucher leur campement passait un cours d'eau; les mendiants s'y baignèrent et emplirent la calebasse ventrue, puis, Chant du Coq, qui au Tonkin avait vu seulement des arroyos limoneux et puants, se plut à vanter la gracieuse fraîcheur des rivières du Centre-Annam.

— Oncle aux yeux emmurés, cette rivière est le miroir du soleil, de la lune et des hommes. Plus de vase, ni de crabes, ni de jacinthes, ni de charognes à corbeaux ainsi qu'aux grenouillères du Septentrion. Rien qu'une onde limpide comme la pelure du ciel, verdoyante comme feuille nouvelle.

— De quoi est faite une rivière, Chant du Coq?

C'est de l'eau douce qui court entre deux berges de terre, jusqu'à sa chute dans l'eau salée de la mer.

Plongeons nos corps altérés en cette rivière-ci, à côté de nos amis les buffles noirs, immobiles de plaisir concentré.

L'esprit du Grand Maréchal de Kiêp-Bac nous fit arriver sans malheur à la marche du pays ensoleillé.

Là-haut : la bise dure et ses pluies froides, des vasières productrices de tumultueuses bulles de miasmes, des oiseaux pleurnichards, des fleurs nauséabondes.

Ici : un vent chaud, des buissons parfumés, des chants dans les pinèdes, des eaux claires dans les vallons.

Marchons sans crainte plus avant, ménétrier aux prunelles défuntes, car les yeux de bois, de pierre et de métal de Quan-Am, la Bonne Déesse, vont suivre maintenant l'erre de ses enfants qui ont deux yeux pour quatre pieds...

Lorsque les ombres se furent appesanties sur la campagne, les mendiants reprirent la direction du Sud, à la clarté qui tombait de la lune:

Blanche lanterne de la nuit bleue, fit Chant du Coq, éclaire comme il faut la route des sans-le-sou.

Tantôt, libidineuse, tu étais rouge, de honte sans doute. Maintenant, tu es pâle, ô jasmin du nocturne bosquet.

Ne rie plus, et ne te gausse pas de nous, qui allons déjà frappés par la vie...

Contente-toi, Divine Faucille, de moissonner les épis de la rizière étoilée; Buffle d'Argent, de tremper ton crâne cornu dans l'immense fleuve céleste aux galets d'or, et enfin, si tu veux donner quelque assurance à tes amis qui t'implorent, n'éclaire ni les fantômes des tombeaux, ni les fées des mares traîtresses, ni les esprits des suppliciés qui d'habitude tourmentent les voyageurs, Blanche Lanterne de la nuit bleue...

Avec la brûlure de l'été les énormes calophyllums au tronc lépreux se sont chargés de clochettes blanches, les lotus des étangs ont épanoui leur cœur rose, les patates et les arachides se sont parées de fleurettes mauves.

Imitant les paysans de l'endroit qui ceignent les pierres divinisées de pendeloques fleuries, Chant du Coq avait suspendu à son col un assemblage de pétales, jaunes et rouges. Il allait, ainsi décoré et parfumé, guidant l'aveugle aux yeux hagards.

— Garçonnet, dit l'aède une fois, les deux trous de mon nez aspirent maintenant, nuit et jour, des relents de cette chose que tu appelles fleur. Mais, une fleur, ô comment est-ce donc?

Bon violoneux, chanta l'adolescent, une fleur est un léger

bouquet de feuilles, non pas vertes, mais jaunes, blanches, grenat, rouges ou roses, comme les rais du soleil mourant.

Des fleurs, ici il y en a partout : sur les coteaux, dans les champs, parmi les sables et même à la surface des étangs.

Seul l'Océan n'en porte point.

O mer, toi qui changes de teinte si souvent : verte ou bleue, jaune ou mauve, blanche ou noire; ô mer, pourquoi ne fleuris-tu jamais?

Le soleil est la fleur du jour, la lune est la fleur de la nuit, les jolies filles sont les fleurs de l'humanité.

Mais le vent et la pluie déflorent les buissons, la nuit flétrit la fleur solaire, le jour fane la fleur lunaire, les Démons Infernaux détruisent les fleurs humaines...

Une fleur d'Occident embauma mon jardin misérable pour quelques journées seulement!

Un démon la cueillit au Pays du Crachin...

Quan-Am, intercédez pour elle, et vous aussi, Bonne Déesse européenne, intercédez auprès de vos Maîtres du Ciel.

A mon cou, j'ai suspendu des fleurs cueillies dans les buissons.

O vous, Déesses des deux Enfers, suspendez la fleur occidentale au cou du bambin qui joue sur votre bras : elle parfumera l'enfant des Dieux durant dix mille années!

Les oiseaux et les papillons sont des fleurs vagabondes. Les filles sont des fleurs que leurs amants reniflent; et moi, mesquin, qui n'ai pu renifler la fleur occidentale, hélas! j'irai toujours dans la vie sans cette fleur à mon bouquet.

Chantant et mendiant, ils traversèrent des villages gris, des champs sablonneux, des collines rouges, passèrent plusieurs cours d'eau où viraient de hautes norias de bambou; puis, des plantations de cannes à sucre bordèrent la route de leurs roseaux violets surmontés d'un rameau cliquetant. Dans les hameaux voisins, des bœufs faisaient tourner les meules des pressoirs, un jus lourd et roux en coulait; l'aveugle et l'enfant se délectèrent à mâchonner des bagasses sucrées.

Après la région des cannes, la route longea des champs où des sauniers avaient enserré l'eau marine pour en

faire surgir le sel. L'enfant se pencha vers cette rizière nouvelle pour lui; il expliqua à l'aveugle : « On jette l'eau de la mer dans une rizière, le soleil boit cette eau, il en naît du sel; et le sel est couleur... »

Chant du Coq s'étant tourné vers l'aède, ne dit pas plus avant, car il venait de remarquer que les yeux du vieux Sâm étaient couleur du sel...

Plus loin, du sommet d'une éminence, l'enfant vit tout à coup une longue forêt qui s'étendait entre la mer et l'étroite plaine des riz : la forêt de cocotiers de la Vaste Tranquillité.

Les marcheurs s'engagèrent dans l'énorme forêt des quenouilles grises riches en régimes de noix et chapeautées de vert. Les cases étaient égaillées parmi l'ombre fraîche où des femmes écorçaient à coups de battoir la rousse chevelure des fruits desséchés.

On jeta aux chanteurs des noix de coco. Alors, goulûment, ils savourèrent ce qu'ils n'avaient jamais encore bu ni mangé : l'eau glauque et la coque blanche qui l'emprisonne.

— O mon oncle, s'écria Gaï, c'est ici le Pays de la Joie.

— Certes, mon neveu, fit l'aveugle; néanmoins il faut aller plus avant. Songe à ce que nous trouverons, mon fils, au Pays des Chaleurs Eternelles!

Une très mince lagune séparait les dunes marines des cocoteraies. Le vent océanien faisait onduler et chantonner les ramures de ce verger infini dont les troncs, cédant à l'incessante poussée, penchaient de l'Orient vers l'Occident.

Au soir, Chant du Coq assembla des palmes en cahute, puis se mit à souffler le feu.

Mais, brusquement, surgirent des hommes armés qui ligotèrent les deux mendiants...

« Au Grand Chef Justicier de la Province de la Pacifique Tranquillité, les Notables du village des Pêchers Refleuris, Sous-Préfecture du Printemps Continu, déposent ce rapport, et se prosternent respectueusement.

« A l'heure Ti, le seizième jour du sixième mois de cette Deuxième Année Régnante, nos gardes champêtres constatèrent avec effroi que des mécréants inconnus avaient creusé le sol de notre village, sous le pagodon de la Baleine, pour en arracher les ossements enfouis. Les sentiers furent aussitôt barrés; nul étranger n'était passé, sauf deux mendiants venus naguère du Septentrion : le père aveugle, le fils aux yeux vivants. Il ne fait donc pas de doute que ce sont ces vagabonds qui dérobèrent les os de Monsieur le Poisson Eléphant, pendant la nuit.

« Les notables ont sur-le-champ fait attacher ces hommes du Nord, les ont interrogés, mais ces individus n'ont ni avoué leur sacrilège, ni indiqué l'endroit où ils cachèrent les ossements.

« Cet acte inouï fut commis il y a deux jours; depuis, un villageois est mort de convulsions, un bœuf s'est noyé dans le canal.

« Aussi, afin d'écarter les désastres que nous pressentons, nous vous supplions d'intervenir et de punir, Grand Esprit Eclairé. »

Leurs épaules — déjà si maigres! — chargées d'une cangue de bois, les prisonniers avaient été conduits au prétoire du Justicier, poussés par le rotin des veilleurs, houspillés par la foule méchante.

Ne comprenant rien à ce dont les villageois les accusaient : le rapt du squelette d'une baleine, Sâm et Gaï s'étaient contentés de nier. Qu'auraient-ils fait de ces ossements dont ils ignoraient même l'existence?

Son Excellence (qui connaît dix mille hiéroglyphes), Gouverneur Supérieur, Colonne de l'Empire, réside en une citadelle aux remparts de latérite vineuse. Un jar-

din d'arbustes torturés entoure son palais qu'ombragent des manguiers géants et que gardent des lions de marbre.

Son Excellence met des bésicles chinoises, et daigne parcourir le rapport sommaire du Justicier :

« Deux mendiants : l'oncle aveugle et le neveu petit — qui vont du Nord au Sud — accusés d'une exhumation clandestine d'os de baleine par les Pêchers Refleuris. Affaire impossible à déterminer; l'inférieur indigne la soumet respectueusement au Supérieur à lumineuse intelligence. »

Un assemblage d'ocelles de paon trace sur un panneau la capacité littéraire du maître : « Premier Docteur au Concours de la Capitale. » Et Lui sait qu'il ne peut hésiter ni faillir, parce qu'il sait détenir une âme aristocratique qui, aux Enfers, ne sera point polluée par la souillure des âmes vulgaires, tout comme son corps terrestre s'écarte, ici-bas, des odieux contacts de la foule ignorante.

— Comment avez-vous subsisté au long de la route, individus?

— Lumière Sublime, en jouant de nos instruments et en chantant de nos compositions.

— Sacrilège! murmura le Gouverneur, deux fils d'Annam oser chanter des airs nouveaux! Il me faut contrôler cette audace.

« Ecoutez, aède et bambin.

« Voici quelques mots : Phénix, Lotus, Saule, Prunier, Pinceau, Vent du Nord.

« Allez tous deux sous ce frangipanier. Vous me chanterez une composition sur les six mots donnés, dans le temps de « deux marmites cuites »; sinon : travaux pénibles. »

Les mendiants s'éloignèrent jusqu'à l'arbre fleuri.

Une légère brise soufflait et faisait cliqueter les feuilles des manguiers royaux, choir les coupes jaunes striées de rose du frangipanier. Le soleil mourait en un lac de sang;

certains de ses rayons montaient, tout droits, dans le ciel bleu tendre, par rouges lances de feu, comme si un deuxième soleil s'y fût couché. La campagne paraissait mauve.

Les Monts de l'Ouest burent le soleil; la lune se leva, encerclée du halo qui annonce les vents brûlants.

Alors, « les deux marmites étant cuites », l'aveugle et l'enfant vinrent s'accroupir devant l'Homme Supérieur.

Sur les rizières desséchées, dit Sâm, rugit le Vent du Nord, feuille du Saule a connu le trépas;

J'ai voulu, d'un hâtif Pinceau, louer le Prunier bourgeonnant, mais l'odeur des Lotus a fait trembler mes doigts!

Et même aurais-je pu tracer quelques versets que j'eusse été vaincu par Monsieur le Préfet, Noble Phénix du Sud Pacifié.

Ensuite, Chant du Coq, scandant ses phrases du claquement des cymbales :

Un diable jaloux tua la jeune Européenne dont la face était couleur fleur de Prunier;

Infime, j'ai frémi, comme au Souffle du Nord tremble le Saule feuillu de gris;

Un Phénix indiscret voulant savoir le nom de celle que j'aimai,

J'écrivis le vocable chéri, du bout d'un enfantin Pinceau, sur un pétale de Lotus.

L'archet mourut, les cymbales se turent; et les chanteurs demeurèrent muets sous la clarté de la lune, inspiratrice des poètes d'Asie.

L'Etre Sublime daigna murmurer : — Parfait.

A quoi le vieux mendiant répondit : — Seigneur Puissant, nous n'osons point.

Le Préfet resta longtemps songeur devant ce scandaleux prodige pour le peuple d'Annam : un aveugle et un enfant qui osaient composer!

Fallait-il les enchaîner afin que, jusqu'à leur mort, ils demeurassent prisonniers, obligés à chanter la gloire du Fils du Ciel, ou pouvait-on les élargir?

Déjà, dans les communs du yamen travaillaient, pour la nourriture seulement, un sculpteur et deux brodeurs que des sous-préfets vigilants avaient découverts dans leur village, et dont la Lumière Parfaite envoyait les œuvres d'art, en tribut respectueux, à l'Impériale Cité.

Bah! pourquoi ces deux errants ne pourraient-ils pas continuer à chanter en paix sous la clarté lunaire, au balancement des moussons, au parfum des niaoulis...

Bah! leurs âmes misérables n'iraient-elles pas se loger, après l'heure finale, dans le petit coin des Enfers que le Maître du Ciel réserve aux poètes de basse extraction?...

Et de cette humble retraite, les viles âmes des aèdes ne manqueraient certes pas d'admirer, de loin, celle du poète de condition noble que serait l'âme du Gouverneur...

Bah! à vouloir encager les merles-bavards, n'abrège-t-on pas souvent leur existence?...

La Colonne de l'Empire susurra un ordre; des domestiques accoururent : musiciens, acteurs, chanteuses et danseurs.

La Lumière Sublime daigna dire encore aux mendiants :

— Mon intellect supérieur et vos corps de miséreux détiennent des esprits créateurs; ils ne doivent donc point s'agiter. Mais ces gens-là qui sont des salariés, vont entrer en mouvement pour la délectation de nos sens. Bien entendu, nous ne trahirons point nos sentiments par des convulsions, comme la populace. Monsieur l'Aveugle frappera seulement le tambour, pour ce que ses oreilles entendront; Chant de Gallinacé heurtera seulement le bois creusé, pour ce que ses yeux verront.

« Que l'on apporte ma pipe, et qu'un satellite la présente à mes lèvres, afin que je puisse aspirer sans effort

la fumée du pavot, tandis que les poètes routiers se repaîtront de courge confite, d'arachides pralinées, d'alcool de nénuphar.

« Allez, vous tous, mes domestiques : acteurs, danseurs, mimes et musiciens. Surtout, ne commettez nulle faute, car mon domestique-colonel est là, debout, et prêt à manier le rotin de la punition. »

Parmi les conifères nains, tout ce monde se rangea au lumignon bleu d'argent de la lune.

Le Gouverneur s'était étendu sur un lit de palissandre et, de ses doigts aux ongles démesurés, il se complut à feuilleter un traité de philosophie. Devant ce lit, à même le sol de marbre, Sâm et son neveu tenaient en mains mailloche et tasse pleine.

A un geste, les musiciens jouèrent des sept instruments rituels, et les danseuses qui portaient sur leurs épaules des lanternes à bougie rose, esquissèrent des pas également fixés par les rites : impassibles faces de cinabre et de fard, jeu de l'éventail, mouvement des mains et des pieds.

Assez! font les ongles.

Les mimes remplacent les danseuses. Menaces de sabre, pas géométriques, cris sortant des masques barbus, vêtements à ailettes, bottes feutrées, heaume cornu, calotte carrée où sont attachées les douze pendeloques zodiacales : ce sont le Mandarin, le Guerrier, le Génie.

L'Esprit Céleste ne consent même pas à jeter un regard vers tous ces agités...

A quoi bon? puisque, pour lui, deux racleurs de théorbe applaudissent à renfort d'objets résonnants.

Cessant enfin de lire et de fumer, l'Excellence saisit à son tour un luth, et scanda :

Dans l'Archipel de Lapis-Lazuli, que protège la Grande

Ourse, demeurent les bienheureux créateurs : poètes, philosophes, écrivains.

Le narcisse et le prunier n'y perdent point leurs floraisons qu'avivent les flots de nectar de la Fontaine de Jouvence.

Sur les pentes concentriques du Mont aux Sept Cercles ce ne sont que bosquets de canneliers où gîtent le Phénix, la Licorne, le Dragon et la Tortue.

Si altière est cette montagne que d'un côté brille la Lune, et, de l'autre, le Soleil resplendit. Je vous y donne rendez-vous, frères chanteurs des routes, près de la Fille de Jade et du Garçon d'Argent; en l'Archipel de Lapis-Lazuli...

Lorsque le Maître de la Forêt des Pinceaux eut terminé sa composition, il constata que Chant du Coq et l'aveugle dormaient, ivres d'alcool! Le Gouverneur quitta aussitôt sa natte fleurie et se dirigea vers son gynécée; et le pli de ses lèvres disait son mépris pour ces deux faméliques qui n'avaient pu résister aux tentations de la vile matière!

Mais déjà l'aube teintait de rose l'ultime crête des lourds manguiers.

VII

COMME AU TEMPS DE LA PRÉHISTOIRE

Souci orangé.

Les mendiants poursuivirent leur marche jusqu'au seuil d'une vaste rade enclose de montagnes striées par des cinabreuses veinules.

En cette baie, la mer fut rose au lever du soleil, bleue à la méridienne et verte au crépuscule. Dans les galets d'une courte grève s'agriffaient les pieds fourchus des cocotiers, et le flot, en se retirant, découvrait des îlots aux tons roux.

Chant du Coq extirpa de ce sable quelques palourdes à coques vernissées. En longues théories brunes des pêcheurs au corps nu halaient leurs amarres : les filets sortirent de l'eau, et l'on fit aumône aux Tonkinois d'une écuelle de poissons.

L'enfant souffla un feu de stipes de cocotiers, tout près d'une gerbe d'hélianthus.

La vague bruissait régulièrement. Comme des mouettes et des corbeaux virevoltaient autour des halages de pêche, Chant du Coq éloigna ces rapaces à coups de galets ronds.

— Avec les chiens, mon bellot apprenti, dit l'aveugle, ces charognards sont nos plus grands ennemis.

— Et les hommes?

— Un sur dix mille est bon pour les chanteurs routiers.

Le lendemain une longue vallée se développa, au pied d'un col, et pareille à un fleuve aux flots de palmes vertes. C'était la forêt des aréquiers et des cocotiers de Song-Cau. Elle s'étendait, étroite et gaie, entre la Cordillère annamitique et la baie de Xuân-Daï.

Là, des adolescents escaladaient les fûts couleur de terre pour arracher aux régimes les noix de l'arec et du coco; des femmes tressaient les cordages roux, et des meuniers broyaient l'huileux coprah.

Dans une crique quelques jonques finissaient de charger du sel. Les marins hissèrent leurs voiles en forme de valve de moule; aux crissements des poulies répondirent les appels métalliques des geckos. La lune se leva dans un Ouest sanguinolent.

— Ho! Maître, fit Chant du Coq, la voûte feuillue m'empêche maintenant de voir notre ami Monsieur l'Etoile de la Croix!

Mais l'aveugle ne répondit point : sa bouche édentée mâchonnait avec peine le blanc albumen d'un coco.

Après, ce furent des coteaux couverts de maïs, de cannes sucrées, de cotonniers et d'arachides : fleurs mauves ou jaunes, épis grenus à barbe blonde. Çà et là, parmi les îlots profonds des cocoteraies, plusieurs puits à margelle de poterie.

En chantant de haie en haie, les mendiants atteignirent le cours d'un large torrent; derrière lui, et barrant la voie du Sud, se dressait une énorme montagne dont l'aspect revêche effraya encore Chant du Coq. C'était le Varella.

Les errants longèrent la berge sablonneuse et arrivèrent dans un hameau où ils reçurent hospitalité, moyennant chansons, en attendant le jour faste que choisit une caravane de commerçants pour franchir l'eau.

Ce passage fut pénible : sous les coups du torrent aux forces tourbillonnantes la barque menaça souvent de sombrer. Chant du Coq, muni d'une écope d'aréquier, étancha les suintements, et l'aveugle mania l'archet courbe afin de charmer les Esprits des Eaux. Enfin, sur la rive droite, il fallut de nouveau vivre d'asperges de bambou et de fruits sylvestres, parce qu'il y avait seulement, à gauche, la mer bleue joyeusement tonitruante, et, à droite, l'angoissante montagne silencieuse.

Mais, certain soir, comme l'on venait de ficher en une grève les ramures du campement, des hommes armés de lances et d'arbalètes surgirent d'un fourré. Leur corps était entièrement nu.

— Nous sommes morts! cria quelqu'un. Ce sont des Sauvages Moïs!

Ces êtres barbares pillèrent les corbeilles des commerçants, et, à coups de hampe de lance, poussèrent le groupe des fils d'Annam vers la forêt. Beaucoup de ceux-ci se prirent à pleurer, sachant que désormais ils seraient esclaves; le vieux Sâm, qui ne voyait rien, ne disait mot;

mais Chant du Coq continua de rire et de plaisanter, pensant bien qu'il parviendrait à glisser des mains de ses ravisseurs.

A la lueur de quelques torches résineuses, la troupe marcha jusqu'au moment où, sous les premières clartés d'une aube violine, on aperçut une palissade de bambous aiguisés protégeant des cases perchées sur pieux.

Les gongs de bronze saluèrent le retour des vainqueurs, et les vieillards du clan dénombrèrent aussitôt les esclaves jaunes que l'on vendrait au marché du bétail humain.

Les prisonniers attendirent toute la journée que le chef des hommes rouges se montrât. Enfin, au soir, il parut sur la varangue de sa longue case devant laquelle se groupa la tribu.

On amena un bœuf qui fut abattu d'un trait de sagaie; des brasiers crépitèrent; chaque famille déterra sa jarre de vin de riz. Ne fallait-il pas fêter décemment la victoire des guerriers?

Autour du bœuf et des captifs, les adolescnts entreprirent la danse du sabre; les filles excitèrent ces jeunes gens de la voix; et le chalumeau des jarres de vin passa de lèvres en lèvres...

Un Sauvage compatissant jeta aux prisonniers des épis de maïs et des tronçons de bœuf que les Fils d'Annam firent griller aux braises d'un foyer. Chant du Coq mit une lanière de chair en main de l'aveugle, et le jus de la graisse chaude coula sur la face impassible du vieux Sâm.

— O mon fils, dit l'aède, mon ventre est déjà plein de grillades bovines. C'est ici, malgré tout, un bon pays de joie!

— Certes, mon oncle, répliqua Gaï, mais sans doute parce que ces Messieurs Barbares ne veulent point que leur marchandise humaine perde poids.

— Cependant, Chant du Coq, mon élève, j'entends seulement aux trous de mes oreilles des sons violents. Jouons de nos instruments policés afin d'enseigner ces guerriers et aussi pour les remercier de leurs dons de viande de bœuf.

Alors, aux accents du monocorde, la mélopée des Annamites monta vers la nue sombre où rougeoyaient les flammes des brasiers. Peu à peu les danseurs cessèrent d'entrechoquer leurs armes, les vieillards de heurter les tambours métalliques; tous les Sauvages écoutèrent sans comprendre, mais tous admirèrent l'art de faire résonner un fil de cuivre au moyen d'un poil de bête; et lorsqu'on leur eut démontré que les yeux du vieux Sâm étaient
Tout en maniant cymbales et archet, les musiciens
morts, les enfants de la forêt furent pris d'un grand étonnement.

Les lueurs des feux lançaient toujours des arabesques jaunes et rouges pareilles aux langues des dragons infernaux; tour à tour Chant du Coq et Sâm chantèrent et jouèrent, si longtemps, si longtemps. que la nuit s'acheva aux seuls accents des complaintes d'Annam.

Le soleil éclaira un étrange spectacle : des femmes et des hommes nus, ivres de vin de riz, un groupe d'esclaves enchaînés écrasés de sommeil, deux mendiants qui jouaient de leurs instruments...

Les chiens se disputaient la carcasse du bœuf sacrifié; des vautours sifflaient en tournoyant au-dessus du hameau, dans le ciel mauve.

— O mon oncle, murmura Chant du Coq, tous les Sauvages sont ivres de viande et d'alcool. Fuyons, dans les arbres.

— Si tu veux, neveu-petit; mais n'oublie pas de faire provision de ce rôti délectable.

s'écartèrent lentement de la place centrale où dormait la tribu rouge.

La jungle étreignait le hameau comme l'orbite enserre l'œil. Jusqu'où s'étendait cette sylve? A l'Orient, la mer était sa barrière, mais, à l'Occident, l'épaisseur de la forêt était infinie.

L'enfant prit une sente qui paraissait aller vers le Sud. Sâm et Gaï marchèrent autant qu'ils purent, c'est-à-dire qu'ils s'arrêtèrent seulement lorsque leurs jambes, recrues de fatigue, eurent quitté la forêt pour la savane.

Ils dormirent contre une roche, sur un lit de fougères.

Au jour naissant, Chant du Coq poussa un cri d'effroi: émergeant de l'herbe un énorme auroch contemplait les mendiants de ses yeux étonnés!

— Ho! mon oncle, dit Gaï, il y a devant nous un bœuf féroce à robe roux de feu. Cet animal va sûrement nous transpercer de ses cornes longues de dix empans!

L'auroch frappait le sol de ses sabots et soufflait de colère. Ce devait être un vieux solitaire, « haut, expliqua l'enfant, comme une maison ».

— Nous n'avons, chétifs, qu'une ressource, répondit l'aveugle : jouer de nos instruments.

Chant du Coq saisit son cymbalon; Sâm accorda le monocorde, et, sur-le-champ, les Tonkinois jouèrent pour Monsieur l'Auroch.

La corde vibra, le métal résonna; enfin la bête, cessant de piéter, de renâcler et d'agiter ses oreilles noires, tourna la croupe et partit au galop.

Les fuyards reprirent aussitôt la sente, à travers la savane. Au crépuscule, ayant rencontré un banian vermoulu, ils s'arrêtèrent, et, après avoir mangé quelques tranches de bœuf, ils se couchèrent dans un creux de l'arbre géant.

Aux glapissements des gibbons annonçant l'aurore,

Chant du Coq s'éveilla; comme la veille, sa première parole fut une exclamation de terreur : un ours était là!

— Noble vieillard, cria l'enfant, c'est aujourd'hui un ours aux longs poils noirs qui dodeline de sa tête pointue et danse sur les ongles de ses pieds. Que faire, oncle aux yeux morts?

— O Chant du Coq, répliqua l'aveugle, comme hier, servons-nous de l'harmonie.

Ils prirent encore le violon et les cymbales, et les firent résonner pour Monsieur l'Ours au corps velu.

Lorsqu'il eut assez écouté ce concert, le plantigrade s'approcha du banian et se mit à l'escalader. Arrivé à la fourche du tronc, l'ours plongea une patte dans une cavité puis retira son poing enduit de miel.

— Vieil oncle, dit Chant du Coq, Monsieur l'Ours a découvert une ruche.

— Jouons alors, neveu petit, pour charmer Mesdemoiselles les Abeilles.

Après s'être repu, l'ours quitta l'arbre et gagna un proche fourré. L'enfant remplaça la bête dans le banian et les musiciens purent savourer à satiété la cire et le miel de cette ruchée sauvage.

— O Chant du Coq, avoua le vieux Sâm, c'est de nouveau ici un vrai Pays de Joie!

Les voyageurs aux boyaux pleins de miel repartirent, à travers une deuxième forêt, ne sachant trop où ils allaient, espérant qu'à la nuit l'enfant verrait l'Etoile de la Croix.

Ce repas sucré leur ayant donné soif, Chant du Coq rechercha une rivière. Mais, comme il arrivait à une eau murmurante, Gaï sentit son sang se figer : déjà un tigre se désaltérait!

— Ho! balbutia l'enfant, cette fois c'est le Seigneur numéro Trente!

Le tigre, à pelage fauve zébré de noir, à demi plongé dans l'eau, avait tourné sa tête moustachue vers les misérables humains qui osaient troubler son abreuvage.

— Chant du Coq, mon neveu, murmura l'aveugle, grattons une fois encore de nos instruments.

Dans la sylve étonnée retentirent de suite les cymbales et le violon...

Lorsqu'il eut, lui aussi, suffisamment entendu la musique des Fils d'Annam, Monsieur le Tigre s'en alla!

Toutefois les mendiants n'osèrent, ce jour-là, poursuivre leur marche. Ils burent et mangèrent au bord du ruisseau, et, à la nuit tombante, ils se juchèrent sur une branche d'arbre où ils passèrent le terrible espace ténébreux.

Eveillés par les caquètements des gallinules, les compagnons de la misère reprirent leur randonnée, vers le point d'horizon où, la veille, avait sombré la Constellation de la Croix.

A la méridienne, ils perçurent des plaintes sourdes qui venaient d'un vallonnement broussailleux. Chant du Coq risqua un œil sous les frondaisons : il y avait là un éléphant dont l'entrave était coincée par les tenailles d'une souche. La bête, qui devait être un éléphant domestique affolé par le rut, avait sans doute essayé de se dégager, mais n'avait fait que blesser sa patte captive.

— Nous qui connaissons les affres de la faim, dit l'aède, nous devons arracher Monsieur l'Eléphant à la mort par famine. Toi dont les yeux sont clairs, Chant du Coq, comment défaire ce que tu me dépeins?

— O mon oncle, jouons d'abord des instruments pour calmer l'esprit du ligoté...

Le violon et les cymbales chantèrent, et l'éléphant poussa le barrissement d'amitié.

L'enfant s'avançant ensuite alluma un feu de mousse

qui détruisit le cep malencontreux, et l'éléphant lança le grand barrissement d'allégresse et de merci.

Les trois amis demeurèrent toute la journée dans ce boqueteau, l'éléphant paissant et buvant, Chant du Coq rôtissant des asperges de bambou, l'aveugle raclant du violon. De temps en temps le pachyderme s'arrêtait d'enfourner dans sa gueule des rameaux tendres pour venir, d'une trompe légère, caresser le crâne de l'enfant.

A la nuit, les errants se couchèrent sous l'arc des bambous, l'éléphant montant la garde; lorsque du ciel glissa la fraîcheur matinale, Sâm s'écria :

— Ho! Hé! Monsieur Eléphant! Ho! Hé! Nous devons repartir.

Et, de sa main, Chant du Coq montra le cardinal du Sud.

L'éléphant s'agenouilla devant ses sauveurs afin qu'ils montassent sur son dos, et la bête marcha du côté méridional, à travers savane et forêt.

Parfois les deux passagers se prenaient à jouer et chanter, concert que l'éléphant applaudissait du battement de ses oreilles.

Au soir, ayant découvert une bananeraie, le groupe s'y arrêta. La nuit couvrit le pays rouge d'un linceul noir et, durant le sommeil de ses sauveurs, l'éléphant passa les heures à brouter les fulgurantes fleurs des bananiers.

C'est toujours à califourchon et toujours en chantant et jouant que les musiciens dirigèrent leur monture vers le Sud. Voici des savanes herbeuses; elles sont aisées à fouler. Mais voilà une rivière et une forêt : la bête franchit l'eau à la nage puis casse les branches traversières de la jungle. Aussi la marche est-elle rapide, de l'aube orangée au multicolore crépuscule. Les haltes du

soir se font d'un commun et muet accord; près d'une bananeraie, d'une bambouseraie ou d'un champ de maïs. Toutefois, lorsque brillent les feux des hommes, les trois associés tournent une croupe maussade à ces clartés.

Enfin, un jour, du sommet d'une montagne, Chant du Coq et l'éléphant virent, sous leurs yeux noirs, une plaine terrestre verte que bornait une plaine liquide bleue.

— La Rizière Pacifiée!

Après une ritournelle de son archet, l'aveugle dit alors au pachyderme : — Monsieur Eléphant, il faut, hélas! nous séparer. Chant du Coq, de ses doigts habiles, vous délivra; votre dos secourable nous en remercia. Maintenant, nous, les hommes, irons vers les hommes méchants, et vous, allez par la bonne forêt...

Mais, comme réponse, l'éléphant poussa le dur barrit des intimes douleurs!

Chant du Coq s'inclina sous le menton pointu et la trompe flexible :

— O Monsieur Eléphant, fit-il, cruels, pour l'oncle aveugle et son neveu voyant, furent les hommes jaunes et rouges; en revanche, compatissants furent l'auroch, l'ours, le tigre et vous, surtout, au dos mouvant.

« Grâce à tous ces frères dont les cœurs animaux frémirent à nos mélodies, nous avons pu vaincre rivières et forêts.

« Malgré notre amitié pour votre seigneurie, il nous faut vous abandonner. Mais avant ce déchirement, laissez-moi dire à votre large oreille éléphantine le secret qui bondit dans mon « ventre » innocent...

« En un pays du Nord, il était naguère une fille européenne aux joues rose-lotus, aux yeux bleu de la mer...

« Or, constatez-le de vos prunelles noires, Monsieur Eléphant, là-bas sont des lotus, et là-bas est la mer... »

Après une dernière accolade, les mendiants s'arrachè-

rent à la trompe mouillée de larmes, et dévalèrent vers la plaine, l'oncle derrière, Gaï devant.

Et, tant que dura cette descente, grondèrent, du sommet vert de la montagne jusqu'aux rizières jaunissantes, les longs barrits du désespoir...

JEAN MARQUET.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Tristan Tzara : *L'Homme Approximatif*, Fourcade. — Gonzague de Reynold : *Conquête du Nord*, « Nouvelle Revue Française ». — Raphaël Barquissau : *Poèmes d'Asie et des Iles*, Em. Larose. — Gonzalve Desaulniers : *Les Bois qui chantent*, Montréal, Librairie Beauchemin.

Il est facile de rire, il ne l'est pas moins de s'indigner. Des formes d'art qui déroutent les habitudes, il est fréquent qu'on ne prenne pas la peine de les comprendre, on se butte à des outrances réelles ou supposées; on s'attache à en faire ressortir le ridicule ,et l'on croit avoir tout dit. Ce préjugé n'est pas de notre temps seulement, il est de toujours. C'est facile, à la portée de n'importe qui, et l'on éprouve l'énorme satisfaction de se trouver d'accord avec le plus grand nombre contre une élite qui cherche, qui ose, qui risque, se trompant peut-être, mais non toujours, et, du moins, déterminée et convaincue. Oh, je ne l'ignore pas, des jeunes en sont venus à exploiter ce réflexe du lecteur et du critique, à présumer de son exaspération, quand ils l'ont bien provoquée, un surcroît de publicité, de renom tapageur, de rayonnement extravagant. Voilà, à l'entrée dans la vie, qui ne saurait déplaire, il s'en faut; l'attention est appelée sur ce que l'on produira; on protestera en feignant de dédaigner, d'abord; on lira ensuite, les valeurs vraies s'imposeront après qu'une crise de snobisme, si l'on rencontre cette bonne fortune, se sera plu à prôner les attitudes de bravade, les incohérences volontaires et calculées. Chaque génération littéraire amène sa manière d'être lycanthrope. Les *dadas* ou *dadaïstes,* certes, n'y ont pas dérogé. M. Tzara passe pour être leur premier inspirateur. Avouerai-je n'avoir jamais lu aucun de ses manifestes? Je n'ai pas lu non plus tous ses poèmes. Il ne m'a jamais indigné, il ne m'a jamais fait rire, tout au plus par l'ingéniosité apparaissant de telles

de ses inventions, sourire, et même agréablement. Dans *De nos oiseaux* il y avait de bien charmants petits poèmes, très fantaisistes à coup sûr, mais d'une jolie ligne, de couleur vive et de son très agréable. Quant au recueil nouveau de M. Tristan Tzara, **l'Homme Approximatif,** qu'en dirai-je, sinon qu'il est d'un vrai poète, d'un poète dont la psychologie attentive, assidue, profonde par endroits, fouille en le plus intime de soi, et en ressort exprimée par des suites pressées d'images fortes, suggestives, souvent neuves, presque toujours inquiètes, vivaces, tourmentées?

Je ne conçois guère, après Mallarmé, après Rimbaud aussi, après Paul Claudel et Jules Supervielle, entre *le Coup de Dés* et *le Forçat Innocent,* que le parti pris de M. Tristan Tzara puisse, à son point de départ, nous surprendre. L'emploi du vers libre sans rime à la syllabe finale, l'emploi d'une succession de grands vers où se déroule l'hyperbole ou le trope selon l'arabesque concertante des temps forts et des syllabes plus discrètes, plus molles, ou de passage plus rapide et sans éclat, n'est pas en soi une innovation, bien que chaque poète de talent (n'en est-il de même pour celui qui use de l'alexandrin régulier?) marque la matière qu'il emploie du sceau de sa personnalité; chacun la manie à sa façon et en vue d'effets différents; la substance s'adapte aux exigences et sonne à chaque fois d'un son renouvelé. C'est là le secret; c'est là ce qui importe, et l'on ne saurait mettre en doute, de bonne foi, que M. Tzara y excelle.

Qu'on heurte dans ces longues laisses, plus d'une fois, des expressions qui choquent parce qu'elles ne sont pas fondues à l'ensemble, le goût réputé moderne s'en accommode, s'y complaît. Et alors, presque sans exception, le poète, qui sait ou qui sent bien qu'à ce moment il cède à une défaillance agréable à ceux de son âge et de son milieu, s'imagine qu'il fera, de par la force propre à son talent, d'un amalgame composite un ensemble satisfaisant, insiste, prolonge, fatigue, et accuse à l'excès ce qui n'était qu'une faiblesse passagère, sans parvenir, bien au contraire, à la corriger. Cette tare apparaît à maint détour de pages, mais n'empêche nullement la puissance et la beauté de s'imposer dans la plus

grande partie de ces poèmes d'introspection sinueuse et ardente :

> les cloches sonnent sans raison et nous aussi
> nous marchons pour échapper au fourmillement des routes
> avec un flacon de paysage une maladie une seule
> une seule maladie que nous cultivons la mort
> je sais que je porte la mélodie en moi et je n'en ai pas peur...

Certes, le manque de ponctuation rendra à certains malaisée la lecture de ces lignes; il y a là une habitude à prendre; le rythme y supplée et la rend, si mieux on s'y attache, parfaitement superflue. Ne peut-on lire, me pardonne M. Tzara, comme s'il y avait :

> Les cloches sonnent sans raison, et nous aussi;
> nous marchons pour échapper au fourmillement des routes,
> avec un flacon de paysage,...

(Ce *flacon* de paysage n'est pas, dans ce développement, ce que je préfère, mais passons) :

> ...une maladie, une seule,
> une seule maladie que nous cultivons, la mort :
> Je sais que je porte la mélodie en moi, et je n'en ai pas peur.
> Je porte la mort, et, si je meurs, c'est la mort
> qui me portera dans ses bras imperceptibles,
> fins et légers comme l'odeur de l'herbe maigre,
> fins et légers comme le départ sans cause,
> sans amertume, sans dettes, sans regret, sans...
> Les cloches sonnent sans raison, et nous aussi.
> Pourquoi chercher le bout de la chaîne qui nous relie à la [chaîne?
> Sonnez, cloches, sans raison, et nous aussi
> Nous ferons sonner en nous les verres cassés,
> les monnaies d'argent mêlées aux fausses monnaies,
> le débris des fêtes éclatées en rire et en tempête... (Etc.)

On le voit, le procédé entre les mains de M. Tristan Tzara est plutôt accumulatif que saisissant. Qu'importe, du moment (et c'est le cas) où la puissance finit par s'en imposer? Il y a chez lui une originalité, un art singulier et qui va s'accroissant. Art d'exception? Je ne sais, peut-être; à coup sûr en marge des traditions anciennes, rattaché à d'autres plus

récentes. Il suffit, et il se faudrait avouer insensible pour n'en pas convenir, que ce soit un art, une forme d'art efficace, partant légitime : un art.

Conquête du Nord, l'auteur, M. Gonzague de Reynold, est suisse, mais son livre est publié à la *Nouvelle Revue Française;* je n'ai pas plus qu'en présence d'un Belge édité en France, d'un Canadien ou d'un Syrien, à m'inquiéter de son pays d'origine. Poète de langue française publié en France. Cependant M. de Reynold souligne, dans les pages de prose qui ouvrent son livre. Bien que la première (la page 5), toute blanche — ou jaune selon la nuance du papier, — n'ait pas pris d'empreinte à l'impression, je pressens qu'elles sont adressées à Paul Valéry : « Je regardais les flammes sortir de vos yeux, lumineux et gris sous les sourcils épais et noirs, comme le sont les lacs du Nord au milieu des forêts. » L'auteur se dit un barbare auprès de lui, déconcerté par la vivacité de jugement, la promptitude d'expression du Méridional et de l'intellectuel lucide et décidé que nous admirons. Il jouit, en son pays, d'un fort prestige, je crois, et à l'Institut de Coopération Intellectuelle, sinon dans les Conseils de la Société des Nations.

Des quatre saisons, par lui évoquées, si je choisis *l'Eté*, c'est que, selon lui, semble-t-il, elle est la courte :

Plaine
brune
dort ;
lune
pleine
d'or.

Il y a des alexandrins, des strophes composées de vers de mesure diverse, des vers libres, du poème en prose; l'expression est partout patiente, consciencieuse; elle n'est guère révélatrice, et je m'en tiens au morceau dédié à Paul Valéry, qui est d'une prose ferme, solide, bien venue.

M. Raphaël Barquissau a énormément voyagé, il a beaucoup vu et senti; son âme est fervente, emplie de lumière et par instants nostalgique jusqu'à s'en révéler tout endolorie. **Poèmes d'Asie et des Iles,** Indo-Chine, La Réunion,

l'Egypte, Cayenne, la Pointe-à-Pître, — aussi Florence et même Paris. Des vers libres, des vers réguliers, des paysages évocateurs, des chagrins et des espoirs, un cœur sensible à l'amour, au rythme universel des choses et de l'amour, comme aussi à ces brumes de tristesse, sinon de désespoir où, « quand l'année agonise »,

Novembre au manteau gris s'en va d'un pas dolent.

« M. Gonzalve Desaulniers nous offre l'aventure peu commune d'un poète reconnu, estimé depuis des années, dont les vers ont sonné maintes fois dans nos réunions littéraires ou patriotiques, ont même volé jusqu'aux rives de France, et qui en est encore à publier son premier livre. « Ah! que nous sommes mal instruits des choses du Canada français! De ce copieux et beau recueil **Les Bois qui chantent,** je ne connaissais rien, je l'avoue, et cependant il est sûr que M. Gonzalve Desaulniers est un poète de large facture, sincère et désintéressé, fort dans la ligne lamartinienne, très soigneux, très sensitif et méditatif profondément.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Variot : *Liberté, liberté chérie*, librairie Gallimard. — René-Albert Guzman : *Jalousie*, E. Flammarion. — Joseph Delteil : *Le Vert-Galant*, Editions des Portiques. — Raymond de Rienzi : *Tremblante et nue*, Nouvelle Société d'Edition. — Binet-Valmer : *Le jardin de l'impure*, E. Flammarion. — Gabriel Trarieux : *L'étreinte*, E. Flammarion. — Joseph Jolinon : *Képi-Pompon ou la petite châtelaine*, Editions Rieder. — Charles Oulmont : *Monsieur Jourdain 31*, Editions des Portiques.

L'histoire d'une famille française de 1789 à nos jours, ou plus précisément, les mémoires de quatre des représentants de cette famille, voilà ce que nous donne M. Jean Variot dans **Liberté, liberté chérie.** On dira qu'il s'agit là d'un pamphlet, ou à tout le moins d'une satire, car M. Jean Variot qui a de l'esprit — et ce genre d'humour caractéristique des conteurs alsaciens ou rhénans — ne trace pas de ses bourgeois un portrait flatteur. Il les montre égoïstes, pusillanimes, vaniteux et de surcroît jobards, s'ils ont le génie de l'épargne, sinon la passion de thésauriser. Le premier d'entre eux n'a accueilli avec joie la Révolution que parce qu'il espérait, grâce à elle,

payer moins d'impôts... Mais tous, qu'ils soient fournisseurs des armées, ou professeur à la Sorbonne et député, sont victimes d'un monstre, d'une sorte de bête apocalyptique qui les dévore : la liberté. Cela, à mon sens, est fort bien vu. Le Français qui est l'homme le moins doué du sens de l'indépendance, et qui, pratiquement, subit toutes les servitudes, est infecté par la mystique de la liberté. Il suffit de le comparer à l'Anglais (qui conçoit celle-ci dans la règle et ne la confond pas avec la licence) pour comprendre ce que je veux dire. « Ce peuple libre, écrit de nous M. Jean Variot, à la fin de son livre, ce peuple libre avale toutes les pilules... » pourvu — ajouterai-je — qu'on les lui enveloppe dans un petit papier sur quoi le mot magique est imprimé. De là notre haine du passé; notre négation furieuse, du moins, de tout ce qui nous a précédés, et encore plus de ce qui appartient au temps où régnait *l'autorité personnelle,* malgré les bienfaits qu'elle a exercés. Il faut que l'autorité soit anonyme pour que notre vanité la supporte et que nous subissions tout d'elle... Mais que l'on nous compare encore aux Anglais, sous le rapport de la tradition. Ils ne rejettent rien de ce qui constitue leur patrimoine national. Ils veulent l'accroître. Attitude virile. Nous ne rêvons que de commencer à chaque époque une vie nouvelle que l'on nous a fabriquée sur mesure, et qui nous dispense de vivre la nôtre. C'est parce que nous ne savons pas jouir de la liberté que nous la réclamons, sans cesse, à grands cris... Pour cette remarque, m'accusera-t-on, à la suite de M. Jean Variot, d'injustice à l'égard de la France, ou plutôt, du Français tel que l'ont fait près de deux siècles de philosophie sociale exotique? Mais je distingue entre le fonds qui nous est propre, et grâce à quoi nous avons pu donner l'essor à une civilisation comme celle du XIIIe siècle, à un classicisme comme celui du XVIIe, et le pernicieux apport des races asiatiques. Cet apport, il est vrai, a été surtout exploité au temps de Jean-Jacques; mais il existait, avant le grand mouvement philosophico-littéraire, d'inspiration journalistique (qu'on me passe le mot) qui l'a diffusé. On le voit venir d'Orient — des Sémites et des Slaves — dès le début du moyen âge, et fermenter avec les Cathares ou *Parfaits* contre qui le pape Innocent III

prêcha la Croisade. Il renouvelle ses méfaits au XVI[e] siècle, et c'est au XVIII[e], enfin, que son débordement envahit tout. Méfions-nous d'un opportunisme qui nous incite à trouver bien ce qui est, pour ne pas avoir à exprimer une doctrine; et parce que nous n'avons pas manqué d'hommes supérieurs ou providentiels, même en nos temps de démagogie, n'en concluons pas à la sagesse des institutions présentes... La vérité est que nous vivons politiquement, à l'heure actuelle, sur un mot dénué de valeur positive ou sans racines dans la réalité, et qui est celui-là même que M. Variot a donné pour titre à son livre. L'utopie du libéralisme nous berne; elle nous émascule, et c'est en son nom que, comme le bourgeois de M. Variot nous consentons tous les sacrifices. Après nous avoir fait remplacer « les crocheteurs et les vagabonds qui gagnaient des batailles sous l'habit du roi », elle nous entraînera jusqu'à cette dictature, dite du prolétariat, mais qui est celle d'une poignée de tyrans, sortis de la populace, si elle ne nous pousse à nous enliser plus platement encore dans un étatisme socialisant, coloré de science. Il faut lire le livre de M. Variot. Il est amusant et terrible. Il est salubre comme un courant d'air dans une chambre qui sent le renfermé.

La critique — sinon le public — ne manquera pas d'établir un rapprochement entre le récit de M. René-Albert Guzman, **Jalousie**, et le roman d'Ernest Feydeau, *Fanny*, autour duquel on mena jadis grand tapage. Le cas qui y est *traité* (j'emploie ce mot intentionnellement) est, en effet, celui d'un malheureux, le docteur Fostier-Lacombe, à qui de penser au mari de sa maîtresse (un ami, d'ailleurs) fait éprouver tous les tourments d'Othello. L'amant de Fanny avait surpris d'un balcon les ébats du ménage dans lequel il s'était introduit sans le désunir. C'est la confession de Jean Vincente, venu lui demander une injection de calcium contre une crise d'urticaire, qui renseigne le docteur Fostier-Lacombe sur les comportements conjugaux de Brigitte... Une telle fureur s'empare de lui, qu'ayant plongé sa seringue dans une culture de bacilles typhiques, il inocule le poison à son ami... Peu importe, après cela, si sa victime ne meurt point. Aussi bien, Jean ne se tire-t-il d'affaire qu'en demeurant hémiplégique. Mais le docteur Fostier-Lacombe devient la proie d'une obses-

sion, qui n'est pas le remords, mais qui lui noue l'aiguillette, et lui cause un tourment si insupportable qu'il s'exile pour le fuir, au Gabon, où le paludisme le délivre... Œuvre violente, comme on voit, le roman de M. Guzman, qui « fréquente avec des dons de savant les hôpitaux et les cliniques » nous informe Mme de Noailles, son illustre préfacière, est plus une étude pathologique qu'une étude psychologique, proprement dite. M. Guzman suit la tradition de Balzac, objectera-t-on, en montrant son héros en proie à une passion unique. Mais songez que tout, chez l'auteur de *La Comédie humaine*, est à la proportion de ses monstres et que ceux-ci trempent dans le plus vivant des milieux... Le roman, sobrement écrit, de M. Guzman, n'en est pas moins pathétique, et il donne l'impression de la vérité. Par son côté technique et par sa mystérieuse Brigitte, aussi, il rentre, du reste, dans la zone moyenne de la réalité. Le cas de la femme qui ne cesse d'accomplir « ses devoirs » d'épouse avec agrément, tout en se révélant maîtresse ardente dans l'adultère, est, en effet, beaucoup plus fréquent que notre vanité ne le suppose.

Avec **Le Vert-Galant,** M. Joseph Delteil ajoute une nouvelle figure à sa série de planches d'Epinal; mais (est-ce un effet de l'habitude?) il me semble que les couleurs en sont moins « hautes » ou que l'éclat en est un peu terni... Serait-ce, encore, que M. Joseph Delteil commence à douter de lui; ou qu'il s'amuse moins de nous ébahir en se mystifiant? Il évoluerait donc?... Le fait est que même quand il sacrifie le politique au satyre, dans son héros, et le forceur de villes au retrousseur de filles, il ne parvient pas toujours à maintenir le ton qu'il a adopté. Il y a bien de la verve, cependant, dans son évocation de la jeunesse du Béarnais; et, réserve faite de quelques taches de mauvais goût, bien du lyrisme dans sa peinture du pays gascon. Et voici, parmi maints jolis traits psychologiques que je constate avec plaisir, ce portrait — excellent — d'Henri à quinze ou seize ans :

« A travers son port de paysan et sa santé de montagnard, on devinait d'inquiétants stigmates de luxure, cette braise de la prunelle, *cette farce de la physionomie,* qui n'ont rien à voir avec la finesse d'esprit ou la délicate ruse, mais qui

jaillissent de la peau, des organes, *et qui sont proprement la malice de la chair.* »

Mais dirai-je à M. Delteil qu'il triche quand il attribue à Charlotte, épouse du prince de Condé, l'inspiration de la chanson célèbre :

> Charmante Gabrielle,
> Percé de mille dards,
> Quand la gloire m'appelle
> Sous les drapeaux de Mars?...

Il écrit, en effet : *Charmante Charlotte...* (ce qui fait, du reste, un vers de cinq pieds quand la chanson se chante sur des vers de six). Je lui signale, en revanche, une épigramme de l'époque, qu'il a négligée, et qui eut été à sa place dans l'étude qu'il a faite du désarroi du monarque, en proie au démon dé midi, ou de cinq heures :

> Ce grand Henri qui voulait être
> L'effroi de l'Espagnol hautain,
> Fuit, aujourd'hui, devant un prêtre,
> Et suit le c... d'une p...

Une femme, dont le mari de beaucoup plus âgé qu'elle, le riche et célèbre docteur Jordan, a disparu mystérieusement, se présente, un jour, chez l'avocat René Commines pour lui demander de l'assister dans sa détresse. C'est Nadia, une Russe que le jeune maître avait distinguée au théâtre, quelques mois plus tôt. Il s'éprend d'elle, et elle devient assez vite sa maîtresse. Maîtresse ardente et énigmatique, ce qui ne laisse pas d'accroître son charme. Mais son insistance à vouloir, coûte que coûte, trouver un assassin à son mari, ses contradictions et ses mensonges finissent par la rendre suspecte au juge d'instruction. Tant y a que celui-ci l'incrimine, et ne tarde pas à la convaincre de complicité avec son chauffeur, un compatriote, qui est aussi son amant... On comprend la stupeur, mais, surtout, la déception de Commines. Nadia n'est pas seulement une criminelle, il est vrai : elle l'a trompé. Ce n'était pas par amour qu'elle s'est donnée à lui, mais par intérêt. Il le croit, du moins; il le croira jusqu'au dénouement qui, en la révélant **Tremblante et nue,** lui montrera que cette Russe n'était ni aussi blanche

(sans jeu de mot) ni aussi noire qu'il l'avait, tour à tour, jugée. Il se convainc que si elle avait son mystère, il entrait autant de sensibilité que de cruauté, d'illogisme que de calcul dans celui-ci, et que — crime à part— elle était femme, en un mot... Un roman dramatique, non sans psychologie, certes, mais qui eût gagné à être allégé de certains développements et digressions, intéressants en eux-mêmes — puisqu'ils nous renseignent sur les mœurs judiciaires — mais qui retardent le développement de l'action. Un détail, enfin, mais qui a son importance : M. de Rienzi nous montre ses criminels, une fois le corps du docteur Jordan dissous par l'acide sulfurique, dans la baignoire, ouvrant tout grands les robinets de celle-ci. Ignore-t-il donc que les misérables risquaient de faire éclater les tuyaux de vidange, à cause de l'ébullition dans laquelle entre l'eau au contact de l'acide sulfurique?

C'est une espèce de Vicaire Savoyard que le héros du roman de M. Binet-Valmer : **Le jardin de l'impure.** Calviniste, mais avec l'indulgence ou la charité catholique, il cultive en lui, cependant, la chasteté par orgueil, à ce qu'il semble, dégoût, en tout cas, de l'humiliation où l'acte d'amour plie l'être humain le plus fier. Il a surpris sa mère dans les bras d'un amant, comme sa sœur a été surprise elle-même, par son mari... Mais il guérira celle-ci du désespoir, comme il en a guéri sa mère... Et « l'impure » regagnera, bientôt, le foyer conjugal qu'elle a déserté pour fuir sa honte. Ainsi le veut la logique charnelle que Hugues de Sonques proclame, avec sagesse et générosité, en invoquant le témoignage de la nature. Aussi bien, est-ce au milieu des fleurs qu'il prêche, et le récit de M. Binet-Valmer qui se compose de courts chapitres, a-t-il un peu le caractère d'un poème.

L'Etreinte de M. Gabriel Trarieux est un roman débordant de passion, et fort libre, au surplus, dans son expression, mais qui prétend édifier ses lecteurs ou une partie, au moins, d'entre eux... Sous l'influence d'une initié oriental, son héros finit par se soustraire, il est vrai, à la dangereuse influence d'une femme, aussi perverse qu'intelligente, et en qui s'est incarné, sans doute, l'esprit du mal. Que celui-

ci revête, surtout, la forme séduisante de la volupté, j'incline à le croire. Mais si M. Travieux nous montre, avec force détails, comment son personnage se perd, c'est plus sobrement qu'il nous explique comment il se sauve... En définitive, on a l'impression que sa victoire n'a tenu qu'à l'indifférence ou à la lassitude de sa maîtresse — et c'est, au total, assez peu convaincant.

Il y a beaucoup de fraîcheur et de gracieuse ironie dans **Képi-Pompon ou la petite châtelaine** de M. Joseph Jolinon. Avec ce conte qu'il dédie aux dames ou plutôt (l'indiscrétion n'est pas de moi) « à la rêveuse » qui le défia d'écrire « comme tout le monde », le biographe de *Claude Lunant* prouve qu'il sait être autant poète que réaliste. Il s'agit d'un petit soldat qui s'éprend d'une jeune fille d'une condition supérieure à la sienne, au départ d'un train... Et cela fait songer au *Grand Meaulnes* par son côté vaporeux et féerique.

S'il est vrai que le snobisme est une maladie de tous les temps, il faut bien reconnaître qu'il y a des époques où il sévit avec une particulière rigueur. Et la nôtre est de celles-là. L'excès de discipline l'engendre, autant que l'absence de règle, et il est tantôt hypocrisie morale (comme dans l'Angleterre victorienne) tantôt désarroi intellectuel (comme aujourd'hui). Mais il témoigne toujours de faiblesse d'esprit et de manque de personnalité. Il y a, d'ailleurs, un snobisme de la tradition et un snobisme de la nouveauté; et M. Charles Oulmont qui donne de nombreux exemples de l'un et de l'autre dans **M. Jourdain 31,** les confond ou s'amuse à les confondre malicieusement. On goûtera son ironie sèche et pétillante et l'acuité de son observation.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le sang de Danton, pièce en 3 actes et 25 tableaux, de M. Saint-Georges de Bouhélier, à la Comédie-Française.

En tant que pièce à grand spectacle, **Le sang de Danton** pourra faire époque dans l'histoire de la Comédie-Française. On n'y avait pas encore vu, je crois, cette multiplicité de tableaux, une telle complication de machinerie, un pareil dé-

ploiement de mise en scène avec mouvements pittoresques et tumultueux de la figuration et enfin (sauf dans les cérémonies solennelles du *Bourgeois gentilhomme* ou du *Malade imaginaire*) un défilé aussi complet de la troupe, tout au moins de la troupe masculine. Voilà, certes, des éléments d'attraction. Suffiront-ils pour justifier l'effort budgétaire? C'est possible, et je le souhaite.

Quant au résultat littéraire, il faudrait beaucoup de complaisance pour l'estimer adéquat au luxe de présentation. Et d'abord, comment définir l'œuvre de M. Saint-Georges de Bouhélier? Drame historique? Non. Vous n'y trouvez aucune action dramatique se déroulant organiquement (comme on peut, à la rigueur, en voir une dans la *Charlotte Corday*, de Ponsard, « tragédie » dont il ne faut pas médire, car ses faiblesses sont rachetées par un certain nombre de vers cornéliens). Ici, l'action est brisée dès la fin du premier acte par la disparition de Danton, le principal héros de l'affaire, et le plus sympathique, du moins tel qu'il est présenté par l'auteur. Et force nous est de reporter dorénavant notre intérêt, tantôt sur son ennemi Robespierre, tantôt sur les ennemis de celui-ci. « *Le sang de Danton* est une épopée », nous dit M. de Bouhélier. (*Comœdia* du 2 juin). Soit, si l'on prend le mot dans un sens large et vague. En fait, c'est simplement une suite de tableaux historiques, qui s'étalent sur la période de quatre mois comprise entre la chute de Danton et celle de Robespierre. Dire que cela tient du film parlant, à cent pour cent parlant, ce serait irrévérencieux, voire injuste. Toujours est-il que cela se prêterait très bien à être arrangé en un film, — utilisable pour l'enseignement scolaire.

Dans l'ensemble, ces tableaux sont conformes à la vérité historique, — ou à la légende consacrée, ce qui, au théâtre, est équivalent. Et, par parenthèse, il est présumable que souvent l'auteur n'a eu qu'à recueillir dans le *Moniteur* ou autres documents les discours ou apostrophes qu'il met dans la bouche de ses personnages. Subordination inévitable : l'époque révolutionnaire est encore trop rapprochée, trop incessamment rappelée par historiens et polémistes, pour que le public le plus moyen ne regimbe pas devant tout accroc

un peu sérieux qui serait fait à ses notions ou conceptions. D'autre part, il est étranger aux questions litigieuses sur lesquelles certains spécialistes se prennent aux cheveux. Ainsi, pour M. Mathiez, déjà cité ici même par M. Rouveyre, à propos de *La Conversion de Figaro,* le patriotisme et la clémence de Danton ne seraient qu'une légende tardivement forgée à l'instigation de ses descendants, et propagée notamment par les publications de feu le Dr Robinet. Selon M. Mathiez (qui a, je crois, un antagoniste convaincu dans M. Aulard), Danton n'aurait été qu'un politicien vénal et un défaitiste masqué, que Robespierre a joliment bien fait d'envoyer à l'échafaud. M. de Bouhélier s'en est tenu, avec raison, à l'opinion commune, et il a traité Danton avec une prédilection manifeste, poussée même jusqu'à nous taire entièrement les massacres de septembre et la proscription des Girondins (à moins qu'il n'y ait eu quelque instant de défaillance dans mon attention). Du reste, bien que M. de Bouhélier, même à n'en conclure que de sa pièce, soit visiblement un « homme de gauche », je m'empresse de reconnaître qu'il a eu l'habileté et le tact d'éviter ce qui pourrait ouvertement choquer les spectateurs ne professant pas le culte de la Révolution *en bloc.* S'il grandit et justifie, outre la stricte mesure, les hommes de la Terreur, c'est par prétérition de leurs excès ou de leurs vices, plutôt que par exaltation. Indulgence qui ne surprend pas, quand on se remémore la confession philosophique, un peu primaire mais touchante, que faisait naguère M. de Bouhélier : « Plus je vais, plus l'humanité m'inspire une pitié profonde, plus les douleurs humaines trouvent d'écho en moi. Où allons-nous? Quel sens a la vie? Que savons-nous du monde? » (*Echo de Paris,* du 22 avril 1928). Toutefois, d'aucuns regretteront que cette généreuse commisération se soit ici exercée un peu trop exclusivement au profit des guillotineurs de toute catégorie.

Comme je l'ai indiqué, l'interprétation et la mise en scène jouent dans *Le sang de Danton* un rôle d'exceptionnelle importance. Léon Bernard (Danton) obtient régulièrement une ovation à la fin du premier acte. Il la mérite, ne serait-ce que par la mimique impressionnante et par la voix éclatante qu'il déploie dans le tableau du tribunal révolutionnaire. Et avec

sa carrure, sa rondeur, ses moments de jovialité, de vulgarité voulue, il me paraît donner une bonne représentation physique du personnage. Assurément, ce n'est pas tout à fait le « grand seigneur de la sans-culotterie », comme le qualifiait son ancien collègue Garat. C'est encore moins le Danton que Chateaubriand dépeint, d'imagination sans doute, plutôt que *de visu :* « Hun à la taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés, à face de gendarme mélangé de procureur lubrique et cruel. » Mais enfin, le Danton plus humain, plus bonhomme de M. Bernard est très plausible.

Le rôle de Robespierre est échu à Denis d'Inès, et nul ne pouvait le tenir mieux que lui. Rôle difficile, non seulement parce que le personnage est loin d'exciter la sympathie générale, mais parce qu'il est complexe et assez malaisé à pénétrer. Denis d'Inès s'est évidemment inspiré du portrait tracé par Vigny dans *Stello,* puisqu'à son entrée en scène il porte « un habit de soie jaune, rayée de blanc, une veste à fleurs, des bas de soie, des souliers à boucles », qui lui donnent un air « fort galant », malgré les traditionnelles lunettes vertes. Dans son expression mimique on retrouve aussi les traits indiqués par Vigny : ressemblance à un « homme de bureau »; aucun grand caractère dans le visage pâle comme du papier; chevelure « pimpante, pompeuse et prétentieuse »; l'air pincé, grimaçant, « d'un chat qui aurait bu du vinaigre », comme en a dit Mirabeau.

Tous les sociétaires ou pensionnaires chargés de rôles secondaires ou de bouts de rôle seraient à citer avec éloge. Mais ils sont trop. Je me borne à signaler : Dessonnes, un Carnot sobre et digne; Georges Leroy, un Saint-Just jeune, beau, illuminé, sorte d'apôtre Jean auprès de son Christ Robespierre; Dorival, qui caractérise excellemment le cabotin Collot d'Herbois; Guilhène, un Tallien brillant et fougueux. Quant à Granval, il s'était modestement relégué, presque dissimulé dans le rôle très sommaire d'un « citoyen »; mais, comme metteur en scène, il lui revient une part essentielle dans l'œuvre. Si l'on tient compte d'insurmontables difficultés matérielles, je ne crois pas qu'il fût possible de mieux régler, comme disposition et comme mouvements, les grands

tableaux du tribunal révolutionnaire, de la fête de l'Etre suprême (avec l'hymne de Gaveaux, chœur et orchestre), et de la célèbre séance du 9 thermidor. Le personnel féminin était nécessairement réduit à des pannes, dont il a tiré tout le parti qu'elles comportaient : Mmes Nizan (Lucile Desmoulins), Romée (Eléonore Duplay), Ducos (Louise Danton), — et Mary Marquet (Thérèse Cabarrus), dont le rôle a été étendu assez artificiellement, mais les spectateurs ne songent pas à s'en plaindre, surtout quand ils la voient arriver à l'armée de Sambre-et-Meuse — en compagnie de Tallien, après le 9 thermidor — dans un original et élégant costume d'amazone républicaine.

Pour en revenir à la question littéraire, la moralité à tirer du *Sang de Danton*, c'est qu'en choisissant une époque récente — Révolution ou Empire — et des personnages historiques très connus, on peut faire un spectacle attrayant (et coûteux), mais non une véritable création dramatique. Je le répète, l'auteur est alors obligé de suivre l'histoire pas à pas, sans y mêler d'invention personnelle, sinon à dose très faible. Il n'a pas même la liberté du texte : le langage de ses personnages ne saurait être que la reproduction, ou le pastiche de celui qu'ils ont réellement tenu et qui nous a été conservé dans des documents notoires. Aussi, quoique des auteurs de talent aient, maintes fois, voulu porter à la scène Danton et Robespierre, il n'en est résulté que des œuvres plus ou moins défectueuses. Je ne reviens pas sur *Charlotte Corday*, où ils ne figurent qu'au second plan. Le *Danton* de Romain Rolland (représenté au Cercle des Escholiers en décembre 1900) n'est qu'une suite de scènes historiques, parfois romancées, qui commencent à la rupture entre Danton et Robespierre pour se terminer à la mort du premier. Elles sont moins intéressantes que chez M. de Bouhélier, notamment au point de vue plastique, étant ramassées en un petit nombre de tableaux. La principale péripétie est tirée des hésitations, sincères ou feintes, de Robespierre à sacrifier Danton et Desmoulins. Il y aurait été poussé par Saint-Just, Vadier, Billaud-Varennes, ou il aurait fait semblant de l'être. Si je m'en souviens, Romain Rolland laisse la question indécise.

Mais ce sont surtout des dramaturges allemands qui ont été

attirés par nos grands conventionnels. Ce qui peut être attribué à différentes causes, telles que : vogue temporaire de la « tragédie de la fatalité », et moyen détourné de faire de la propagande révolutionnaire. D'ailleurs, l'auteur étranger, s'adressant à un public moins familier avec l'histoire de France, a l'avantage de pouvoir se permettre des libertés interdites à l'auteur français. Schiller en a fourni un exemple mémorable en faisant mourir Jeanne d'Arc sur le champ de bataille. Il existe, à ma connaissance, quatre drames allemands sur Danton et Robespierre, dont trois ont été traduits assez récemment par M. Auguste Diétrich : *La mort de Danton,* de George Büchner (1835); *Maximilien Robespierre,* de Griepenkerl (1851); *Danton et Robespierre,* de Robert Hamerling (1871). Le plus remarquable est celui de Büchner, fécond en éclairs de génie, surtout si l'on songe que l'auteur n'avait pas plus de vingt et un à vingt-deux ans. (Il mourut à vingt-trois). C'est désordonné, baroque, peu soucieux de l'histoire. Danton y devient parfois un rêveur mélancolique, à la façon d'Hamlet. Mais on y sent le souffle shakespearien et l'on y trouve aussi des scènes populaires, vivantes et pittoresques. — Griepenkerl fait de Danton un ivrogne à demi. Entre autres invraisemblances, notons une visite de Thérèse Cabarrus à Robespierre, et un pèlerinage de celui-ci aux tombeaux de Saint-Denis, où il converse avec le moine gardien. D'ailleurs, il y a chez Griepenkerl de bonnes scènes populaires. — Le poète autrichien Hamerling fait du drame shakespearien, avec plus de mesure et de méthode que Büchner. Lui aussi, il intercale des scènes populaires, assez attrayantes à la lecture, mais qui, au théâtre, pourraient faire longueur, et, dans tous les cas, exigeraient un trop gros renfort d'interprètes. C'est ce qui explique, sans doute, pourquoi M. de Bouhélier a renoncé à cet élément.

Remarquons, en passant, qu'Hamerling et M. de Bouhélier se sont inspirés tous deux du spectre de Banquo. Chez le premier, le fantôme de Danton apparaît à Robespierre dans la forêt de Montmorency. Chez notre auteur, c'est dans sa chambre que Robespierre a une hallucination semblable; effet un peu manqué, soit parce que cet incident fantastique surprend dans un ensemble vériste, soit parce que les remords

de Robespierre concordent peu avec son caractère de fanatique.

Quant au quatrième de ces drames allemands, *Danton*, « tragédie historique », par Robert Wagner (1924), il n'a pas été traduit, et n'offre pas un vif intérêt. L'histoire y est suffisamment respectée; mais cela se passe en discours et a trop l'allure didactique. Du reste, je crois que l'auteur ne destinait pas son œuvre au théâtre. Ce qui fut aussi le cas pour Büchner, Griepenkerl et Hamerling, vu les difficultés scéniques et surtout le veto probable de la censure.

CRITILE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Roland : *Les Musiciens de l'Eté* ou Essai sur les Insectes chanteurs; Avant-propos de Mario Roustan; collection de « la Grande Revue », éditions Rieder. — S. Metalnikov : *Rôle du système nerveux et des réflexes conditionnels dans l'immunité*, Annales de l'Institut Pasteur, 1931.

J'ai déjà parlé de Marcel Roland, auteur de quelques romans scientifiques dont en particulier : *Osmant le Rajeunisseur;* récemment son *Essai sur les Infusoires* a assuré l'attention des zoologistes; voici maintenant, un « Essai sur les Insectes chanteurs », **les Musiciens de l'Eté.** M. Mario Roustan, actuel ministre de l'Instruction publique, compatriote de l'auteur, lui consacre un *Avant-Propos;* il y évoque les bords de l'étang de Thau, où l'on n'entend plus guère le chant de la Cigale, depuis que de vastes entreprises industrielles ont conquis ses bords.

En vérité, la Cigale « moderne » ne chante pas; elle produit un son, une stridulation plus ou moins intense au moyen d'un appareil qu'elle porte sur le ventre, et d'ailleurs assez compliqué, avec plaques vibrantes et caisses de résonance.

La Grèce antique professait du talent musical de la Cigale une idée très haute. Homère, Hésiode, Anacréon l'ont célébrée comme virtuose du chant. Pour en jouir plus à l'aise, les Athéniens la mettaient en cage. Les femmes la plaçaient dans leur coiffure et la portaient sur elles sous la forme de bijoux d'or. Son effigie orne des monnaies, et l'un des emblèmes de la musique, en Grèce, c'est une lyre avec une Cigale posée dessus.

Quand on envisage cette notoriété et quand on entend une Cigale moderne, on ne comprend guère, dit l'auteur. Comment admettre que les hommes qui ont fait le Parthénon, les contemporains de Périclès, de Phidias, de Socrate, d'Eschyle, aient appelé « musique » un simple bruit de crécelle.

Déjà le poète entomologiste Fabre avait exprimé son étonnement.

C'est une importune voisine... Tous les étés, elle vient s'établir par centaines devant ma porte, attirée qu'elle est par la verdure de deux grands platanes; et là, du lever au coucher du soleil, elle me martèle le cerveau de sa rauque symphonie. Avec cet étourdissant concert, la pensée est impossible...

Ah! bête ensorcelée, plaie de ma demeure que je voudrais si paisible, on dit que les Athéniens t'élevaient en cage pour jouir à l'aise de ton chant...

Marcel Roland émet l'hypothèse suivante : Les Athéniens étaient de tels artistes qu'ils peuvent très bien avoir connu et pratiqué « un art charmant inouï, à rendre jaloux les dieux, apprendre à chanter aux Cigales! » Pourquoi le peuple athénien n'aurait-il pas eu des goûts analogues à ceux des Japonais modernes, amateurs passionnés d'insectes dits chanteurs?

Mais, se demande l'auteur, peut-on éduquer l'Insecte? Et le voilà qui se lance dans des considérations sur l'instinct, la théorie des *engrammes* de Semon, la mémoire. Un certain M. Filippe, à Sète, avait essayé d'apprendre la musique à une Cigale; les résultats ne furent pas convaincants.

Marcel Roland a repris ces « essais d'éducation » sur le Grillon. Les Extrêmes-Orientaux raffolent de ce petit artiste discret, qui nous a valu d'autre part un chef-d'œuvre du regretté Charles Derennes, *Vie de Grillon*. Au Japon, enfants et gens d'âge mûr viennent acheter au marché des Grillons dans des cages de toutes formes. Marcel Roland avait en cage un Grillon noir, tout noir; il le nourrissait de sucre imbibé d'un peu d'eau et de rhum, de pain d'épices, de fraises; l'Insecte sortait de sa cage pour chanter « de petits airs de mandoline ».

Je prends mon violon, et me retire à l'écart. Sur la plus haute

note possible de la chanterelle, je donne de courts coups d'archet. Aussitôt le grillon de se taire... je me tais à mon tour, et, au bout d'un instant, mon élève se décide à reprendre son chant. A moi de frotter la corde, et derechef il fait silence, comme s'il écoutait. Nous alternons ainsi durant cinq minutes. Tout d'un coup, colère du grillon!

Après plusieurs jours d'essais, l'unisson est presque obtenu. Le violoniste baisse alors d'un ton; l'insecte paraît dérouté, et maintient sa note. Mais, au bout de six leçons, il baisse aussi d'un ton.

Si ceci était confirmé, cela mériterait, je pense, une note à l'Académie des Sciences.

§

La « mémoire associative » est très développée chez les Mammifères, et en particulier chez les Chiens. Des excitations auditives, visuelles, mécaniques qui n'ont jamais provoqué aucune réaction de la part des glandes salivaires, deviennent capables de déterminer l'écoulement de la salive après avoir été combinées plusieurs fois avec des excitations gustatives immédiates. Ce sont les excitations de ce genre que le physiologiste russe Pavlov a appelées *excitations conditionnelles*, et les réflexes qu'elles provoquent *réflexes conditionnels*.

Or, S. Metalnikoff, dans une publication récente fort curieuse, montre l'importance **des réflexes conditionnels dans l'immunité.**

Plusieurs Lapins reçoivent dans les veines de l'oreille 1 cm³ de culture de vibrions cholériques chauffés; chaque injection est précédée d'une excitation externe (son d'une trompette et grattage de l'oreille pendant 2 à 3 minutes). On répète cette expérience chaque jour, pendant 15 à 30 jours. L'injection à un animal d'une petite dose de microbes provoque une augmentation très considérable du nombre des globules blancs du sang; or, au bout de 15 jours, l'excitant conditionnel (trompette+grattage) seul, suffit à produire le même effet. Le Dʳ Lobatch a obtenu des résultats analogues chez l'Homme.

Voici encore une autre expérience. Quand on injecte dans le péritoine d'un Cobaye une émulsion de microbes donnés, on provoque une réaction typique : une accumulation de glo-

bules blancs, *polynucléaires* d'abord, *monocytes* ensuite, *lymphocytes* enfin. Or, on peut arriver à obtenir la même « réaction de défense » au moyen d'un excitant conditionnel associé pendant un certain nombre de fois à l'injection, par exemple le bruit d'une sonnette électrique.

Du moment que toute excitation extérieure (chauffage, grattage, son, lumière, etc.) peut devenir un excitant conditionnel provoquant une réaction définie des glandes salivaires ou d'autres organes, la question se pose naturellement : le même résultat ne pourrait-il pas être atteint par la parole? Autrement dit, ne pourrait-on pas transformer un mot déterminé en excitant conditionnel?

Le premier travail dans cet ordre d'idées a été effectué en 1913 par la doctoresse Vassilieva, au laboratoire du professeur Bechterev. Mme Vassilieva a fait apparaître un réflexe moteur de la jambe en réponse à un excitant conditionnel double : le son d'une sonnette électrique et le mot « sonnette », qui étaient au début associés à une excitation par le courant électrique d'une durée d'une seconde. Après une série d'expériences répétées, un réflexe conditionnel a été créé pour les deux excitants : le son de la sonnette associé au mot « sonnette ». Mais, par la suite ce réflexe s'est produit en réponse à *chacun* des composants : à la sonnette *seule* et au mot « sonnette » *seul*. C'est-à-dire qu'il suffisait de prononcer le mot « sonnette », pour obtenir la contraction de la patte du chien. Il faut noter que la réaction motrice en réponse au mot seul s'est montrée extrêmement stable.

Le professeur Platonov, dans un livre récent, expose un grand nombre d'expériences de cet ordre de divers auteurs. Ceux-ci ont réussi à créer des réflexes conditionnels intéressant le sommeil, le pouls, la tension artérielle, les organes des sens, le centre du vomissement, etc., l'excitant conditionnel étant dans tous ces cas la parole. Le Dr Podiapolsky a obtenu, par suggestion verbale, de vraies brûlures du deuxième degré. Le Dr Soumbaieff, de Tomsk, a obtenu, par le même procédé, divers troubles vaso-moteurs, non seulement des brûlures, mais aussi des œdèmes aigus, des éruptions, des oscillations de température...

Mais est-ce bien nouveau, tout cela? Déjà Charcot avait réussi à provoquer par la parole l'œdème du bras; des troubles locaux profonds de la circulation produits par la parole avaient été signalés également par Weber, Krafft-Ebbins, Sorel et autres.

En tout cas, on ne peut nier l'importance que pourraient prendre, pour la thérapeutique, les excitations conditionnelles, verbales ou autres, et les réflexes conditionnels : « L'immunité présente, dit Metalnikov, un problème non seulement biologique et physico-chimique, mais aussi psychologique. »

GEORGES BOHN.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Raffaele Pettazzoni : *La Confessione dei Peccati*, t. I, *Primitivi; America antica, Giappone, Cina, Brahmanismo, Giainismo, Buddhismo;* in-18, Bologna, Zanichelli. — L. Aujas : *Les rites du sacrifice à Madagascar*, 4°, Mémoires de l'Académie Malgache, Tananarive. — Pierre Bogatyrev : *Actes magiques, rites et croyances en Russie subcarpatique*, 8°, Paris, Champion (Travaux de l'Institut d'études slaves, t. XI).

C'est une idée courante, non seulement dans le public, mais aussi chez les historiens des religions spécialisés, que la **Confession des péchés** est l'un des éléments caractéristiques des religions supérieures et principalement du christianisme, qui l'aurait emprunté au judaïsme en transmutant sa valeur psychique. Mais c'est aussi le mérite de Raffaele Pettazzoni, l'actif professeur d'Histoire comparée des religions à l'université de Rome, de démontrer par le présent volume que cette notion du péché, et la confession concomitante, soit à la divinité directement, soit à ses représentants accrédités, soit enfin à la communauté de clan ou de tribu ou seulement de village réunie, existent sous des formes nettes et semblables aux nôtres chez un assez grand nombre de peuples primitifs. M. Pettazzoni a retrouvé la confession presque d'un bout à l'autre de l'Afrique nègre, chez les tribus les plus primitives de Madagascar, de l'Indonésie, de la Polynésie. Sans doute ce qui diffère surtout, c'est ici la notion de péché; en fait, il s'identifie à un mal (épidémie, cataclysme naturel) ou à une maladie, ou même à un simple malaise, par exemple à un retard dans l'accou-

chement. Le point de vue moral existe, mais sous une forme différente du nôtre. La confession serait plutôt un acte, ou un rite, de propitiation qu'un allégement de la conscience. Caractéristique des civilisations primitives est aussi le fait que la plupart des confessions portent sur des faits sexuels, surtout sur l'abus, qui rend le guerrier et le chasseur plus faibles, qui trouble la vie normale chez la femme.

Autre point à signaler : la confession à la divinité ou en public ne concerne pas seulement le mal volontaire, mais aussi le mal involontaire. La remarque de M. Pettozoni est juste : la confession, sous sa forme primitive est essentiellement une libération, mais non pas une expiation. Dans les religions plus évoluées dont traite ce volume, surtout asiatiques, les caractères primitifs de la confession ont été peu à peu « moralisés », parfois même « sublimés », mais dans toutes, dans le christianisme aussi, subsistent certains éléments primitifs. Il semble toujours et partout que la confession des péchés comporte une valeur intrinsèque, que cette sorte de rite oral détourne automatiquement le mal passé et préservera du mal futur, autrement dit : que dans la confession à tous les stades supérieurs subsiste l'élément magique et coercitif primitif.

Autre observation : si l'on étudie sur quels points les crédos supérieurs, les catéchismes, les manuels exigent des confessions plénières, on constate partout dans le monde, dans toutes les religions, une prédominance très nette de la sexualité; confesser un vol est bien; confesser un adultère, des amours contre nature, des perversions diverses est mieux encore. Comme si l'humanité ne pouvait se débarrasser de la malédiction jetée sur l'acte sexuel!

Pour les détails, les textes, les références, on peut avoir toute confiance en M. Raffaele Pettazzoni; il donne ses textes complets, ne truque pas... ce qui, dans cette période de mauvaise vulgarisation, pire qu'avant la guerre, est à signaler. Il écrit très clairement et le lecteur français peut suivre aisément son argumentation.

A bien la considérer, la confession des péchés est une sorte de sacrifice, plutôt psychique que matériel. Qui désire se rendre compte du mécanisme et des formes du **Sacrifice**

Madagascar trouvera d'excellents matériaux et un bon lassement dans un mémoire de M. L. Aujas; l'auteur a suivi plan d'exposition et d'interprétation de Loisy dans son élèbre *Essai sur le Sacrifice* et a recherché les variations ans les diverses tribus. En somme, toutes les formes sont eprésentées à Madagascar : sacrifices de purification; d'ex-iation; de conjuration; de fraternisation; de consécration; 'initiation; sacrifice des prémices, des funérailles, des sai-ons, etc. C'est une monographie qui apporte aux historiens es religions des matériaux peu connus très intéressants.

La monographie de M. Bogatyrev sur les **Actes magiques,** tc., **en Russie subcarpatique** met, elle aussi, à la dispo-ition des savants et du public des matériaux d'un accès ifficile. Les Russes subcarpatiques parlent l'ukrainien; la ttérature qui les concerne est donc en russe, ukrainien, olonais, tchèque; il y a peu de chose en allemand; mais les Iongrois et les Roumains s'en sont occupés aussi. On trouve ans cette région des Carpates (l'*h* est inutile) des survi-ances religieuses et rituelles d'un caractère très primitif, ien que par endroits on discerne une influence chrétienne. ,es faits ont été classés normalement : calendrier populaire; ites de passage; apparitions; êtres surnaturels; divinités échues. J'ai préféré parler de ce livre dans cette chronique lutôt que dans la chronique de folklore, parce que l'auteur surtout insisté sur le caractère magico-religieux des faits bservés et parce que, dans son premier chapitre, il discute ne question de méthode qui intéresse l'histoire générale es religions. Seulement je ne comprends pas ce qu'il veut ire! A la méthode historique il oppose ce qu'il nomme « méthode statique »; et de plus, il ne veut rien savoir e la méthode comparative. Or, pour nous, *statique* s'oppose *dynamique;* il ne veut donc pas non plus de l'étude dyna-iique des faits religieux, laquelle évalue les forces (écono-iiques, politiques, psychiques) en présence et qui, selon ioi, donne les résultats les plus intéressants.

J'ai fortement l'impression que M. Bogatyrev n'a rien ompris aux problèmes méthodologiques; ou que, sous les ter-ies en usage, il insère un sens particulier, en dehors de otre manière de penser. Cela lui a joué de bons tours. Car

il s'en est tenu aux deux lois de similitude et de contact (celle-ci due non pas à Frazer, mais à Crawley) et avec ces deux clés « statiques », il croit tout expliquer, sans recours aucun aux documents historiques ni comparatifs. De sorte qu'il a même compris de travers les excellents travaux de Lévy-Bruhl, qui exigent de bonnes connaissances en psychologie générale.

Pour éviter le reproche d'exagération, voici un cas précis : la veille de Noël on observe un rite qui consiste à entourer la table de famille d'une chaîne en fer. Ce rite, dans les détails, varie avec les villages; et les explications varient aussi : 1° on met les pieds sur la chaîne « pour être aussi fort que le fer »; 2° on met la chaîne « pour que les bêtes féroces ne puissent attaquer le bétail »; 3° on la ferme même avec un cadenas, « pour que les langues soient enchaînées toute l'année »; 4° on la met en forme de croix « pour que le diable s'en aille »; 5° on met une chaîne de fer ou une chaîne de gerbes tressées « pour que la table ne puisse remuer et pour empêcher ainsi le vent de secouer les arbres fruitiers du verger »; 6° « pour empêcher les voleurs d'emporter quelque chose »; 7° « pour enchaîner le diable à Noël et l'empêcher de faire du mal ».

M. Bogatyrev déclare qu'on n'a pas le droit de préférer l'une de ces explications populaires aux autres; il explique ces diverses formes et interprétations : 1° par la loi magique du contact; 2° par l'autre loi « fondamentale » de similitude. Et insiste sur l'idée de fer; puis fait une étrange analyse en sériation des associations psychiques populaires possibles (je ne dis pas certaines) et conclut : « c'est à la fermeture avec un cadenas qu'il faut faire attention pour comprendre le rite. »

Vous, qui ignorez la méthode « statique », vous avez sûrement constaté que l'élément commun est, non pas le cadenas, mais la chaîne; or c'est précisément la chaîne, objet et idée, que l'auteur a oubliée! Et tout son raisonnement manœuvre dans l'absurde. Si on met un cadenas au lieu d'un nœud ou d'un fil de fer ou d'une corde, c'est pour renforcer encore l'idée de lien, d'enchaînement.

Et si M. Bogatyrev avait la moindre notion du folklore

et des religions de l'Europe et du monde (grâce à la méthode comparative), il aurait vu qu'il s'agit d'un simple rite d'encerclement du mal, d'une « ceinture magique », comme la ceinture de mariage, la ceinture de la ville avec un long cierge, un fil rouge, la ceinture de l'église par une circumambulation simple ou triple. Entourer quelque chose pour le mettre à l'abri est un rite universel. Dans le cas donné, la table symbolise, à la veille d'une fête, toute la famille réunie et grâce à l'encerclement de cette table, tous les maux restent « au dehors », donc maladies, diables, vents violents, cataclysmes de toute sorte.

Si c'est à des enfantillages pareils que conduit la méthode « statique », je ne félicite pas M. Bogatyrev de sa trouvaille; il peut la garder en Russie, même subcarpatique.

Mais comme monographie descriptive, comme classement des détails, comme bibliographie, comme présentation, l'ouvrage est bon, et même supérieur à la bonne moyenne. Il fait honneur à l'Institut d'Etudes slaves.

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE DES MŒURS

Comte Horace de Viel-Castel : *Commérages en marge du second Empire*, avec préface de Pierre Dufay. Les Œuvres représentatives. — Henri Drouin : *La Vénus des carrefours*, Nouvelle Revue Française. — Luc Valti : *Femmes de cinq heures, enquête sur les maisons de rendez-vous*, Editions de France.

Ah! quel joli temps que celui du Second Empire! Et comme on a plaisir à relire les chroniqueurs qui, tel Horace de Viel-Castel, nous en ont laissé de savoureux souvenirs! Les mémoires de ce malicieux témoin, imprimés à l'étranger et poursuivis en France, sont très difficiles à trouver, et c'est un peu par raccroc que j'avais pu les lire dans un trou de province. Aussi, comme il faut être reconnaissant à l'érudit Pierre Dufay, providence des chercheurs et des curieux (ne dressa-t-il pas les tables de leur *Intermédiaire*, comme il dresse d'ailleurs celles du *Mercure*?) d'avoir extrait des 8 tomes qu'ils tiennent un aimable et portatif volume qui, sous le titre **Commérages en marge du Second Empire**, donne l'essentiel du tableau des mœurs mondaines, galantes et cosmopolites de ce temps délicieux.

Combien, à distance, semblent grotesques les indignations de tous ces vertueux démocrates, futurs héros du Panama, qui en ce temps-là réclamaient la République pour purifier la Babylone moderne! Toutes ces fripouilles, les Baïhaut et les Barbe, les Lanessan et les Wilson gendre, qui devaient alors stigmatiser les orgies de Compiègne et de Saint-Cloud, on les a vus plus tard à l'œuvre! Et leurs ternes malhonnêtetés n'ont pas eu le chic suprême des brillantes galanteries, simplement galanteries, de la cour impériale.

La cour de Marie-Antoinette aussi laissait à désirer pour la pureté des mœurs, mais quel est le Français qui ne pardonnerait pas beaucoup à ces « folles journées » d'avant 1789 en pensant aux choses charmantes qui les rachetaient! Qu'on pense seulement que ce sont les prodigalités, en elles-mêmes blâmables, de Calonne qui nous permettent de jouir aujourd'hui des beaux ombrages de Saint-Cloud et de Rambouillet! Si Calonne n'avait pas acheté ces splendides domaines pour faire sa cour au jeune couple royal, ils auraient été dépecés par la bande noire, et à leur place s'étendraient d'odorants champs d'épandage et fumeraient de ravissantes cheminées d'usines.

Le Second Empire ressemble beaucoup à la fin de l'ancien régime; même griserie d'étourdissement à la veille des désastres, même légèreté de mœurs, mais si gaie, si élégante, si exquise! A ne rien celer, la cour de Napoléon III nous semble un peu plus rastaquouère que celle de Louis XVI, les aventuriers y accouraient des quatre coins du monde, et ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux en France qui s'y prélassait. Viel-Castel lui-même a parfois des nausées. Il n'y a guère que l'Empereur et un peu l'Impératrice qui trouvent grâce à ses yeux; même dans la famille impériale, le prince Napoléon (que nous appelons à tort parfois Jérôme, il n'était que fils du roi Jérôme, et que nous identifions mieux avec son surnom Plon-Plon) est la cible perpétuelle de ses sarcasmes, pour ne pas dire de ses injures; Pierre Dufay a cru bien faire en supprimant de son choix tout ce qui le concernait, et on le regrette un peu; Plon-plon maintenant appartient à l'histoire; tout comme sa sœur, la princesse Mathilde, personne très intelligente et sur laquelle on n'entend que des notes favorables,

et qui pourtant, je ne sais trop pourquoi, ne m'est pas sympathique; Viel-Castel lui-même, qui était un de ses fidèles, n'a pas eu, à la fin, à se louer d'elle, il est vrai à cause du surintendant. Alors, question personnelle!

Donc, Viel-Castel est sévère pour tout le grand monde d'alors, mais cela nous vaut de riches hottées de scandales et de cancans croustilleux. Que de gens qui couchaient les uns avec les autres! Mais rendons-leur justice, ils étaient de sexes différents, c'est déjà quelque chose, et nos contemporains, éduqués par André Gide et Marcel Proust, doivent les trouver bien *raplapla*. Cependant, le saphisme n'était pas inconnu, soit chez les actrices, soit chez les amatrices du monde, et ceci alors aurait plu à nos Catulle Mendès et à nos Pierre Louys; mais, quoi! le saphisme remonte à l'antiquité! Singularités à part, la galanterie normale coulait alors à pleins bords, comme la démocratie de feu Royer-Collard, et c'était un cours plus agréable à suivre. Viel-Castel a pagayé avec délices sur ce fleuve du tendre, et même du duriuscule, et nous n'avons qu'un regret pour lui, c'est que la Camarde, qui vint le chercher le 1er octobre 1864 (il avait 67 ans) ne lui ait pas permis d'assister à l'apogée du second Empire, à l'Exposition universelle de 1867. Voir cette apothéose, et s'en aller avant 1870, c'eût été le bonheur!

Un pareil livre ne peut être défleuri de ses guirlandes; il faudrait tout reproduire! Il en reste d'ailleurs sur le rosier originaire, et je crois bien qu'on pourrait faire un second choix aussi considérable que le premier dans les Mémoires; ce volume n'empêchera donc pas les érudits de se reporter au texte primitif, d'autant que celui-ci révèle en toutes lettres les noms propres dont M. Dufay, par une discrétion louable, ne donne que les initiales quand il s'agit de dames. Peut-être donc un jour réèditera-t-on in-extenso les huit volumes de souvenirs d'Horace de Viel-Castel (dont les anecdotes pourraient défrayer cent romans ou nouvelles), mais en attendant il faut savoir gré à notre auteur d'avoir rappelé l'attention sur eux, d'autant qu'ils intéressent non seulement le modeste chroniqueur des mœurs, mais les grands chroniqueurs d'histoire, d'art et de science sociale. Que de pages curieuses il y aurait à écrire sur Napoléon III, sur sa femme, sur ses maî-

tresses, sur ses bâtards, le comte de Labonne et le comte d'Orx, qui furent si peu sympathiques, sur ses parents, sur ses ministres, et sur ceux qui auraient pu l'être et qui, heureusement, ne l'ont pas été. Si Hugo avait été choisi par le Prince-Président comme ministre de l'Instruction Publique, ainsi qu'il faillit l'être, nous y aurions perdu les *Châtiments*, qui sont un chef-d'œuvre! Maintenant, un chef-d'œuvre de haine méchante et calomniatrice est-il bien à acclamer?

§

Au sortir de cette charmante et brillante société du second Empire, comme il est triste de tomber sur celle d'aujourd'hui, et comme on regrette la corruption impériale à connaître la nôtre! Je ne dis d'ailleurs pas la corruption républicaine, car la république n'est pas responsable de nos filles en carte ou en demi-carte.

Sur les premières, on n'aura qu'à lire le livre de M. Henri Drouin, **La Vénus des Carrefours.** Les personnes qui s'intéressent à ce beau monde pourront y apprendre comment vivent et meurent les dames pratiquant cette calme et inclyte profession, et comment se conduisent de leur côté leurs clients et leurs patrons. La prière d'insérer assure que le sujet n'avait jamais été abordé, celui, tout au moins, de la psychologie des clients, et cette affirmation vous laisse un peu rêveur. Du moins n'avait-il pas été élucidé ainsi : oui, paraît-il, celui qui va trouver une prostituée lui demande « sur le plan intellectuel cette inépuisable complaisance qu'on lui attribue seulement sur le plan physique ». Mais c'est vraiment tirer beaucoup de choses du cas Baudelaire que l'auteur appelle à l'appui de son dire. Baudelaire s'est peut-être conduit de façon chaste (chasteté sans doute alors forcée) avec la négresse Jeanne Duval comme avec la présidente Mme Sabatier, mais cela ne prouve pas que les gens qui « montent » ne veulent consommer que de l'intellectuel. Un autre problème d'intérêt plus pratique est étudié par l'auteur, celui de l'efficacité de la réglementation de la prostitution; sur quoi, il nous apprend que, dans les villes comme Strasbourg, où cette réglementation a été supprimée, l'immoralité s'est développée dans des

proportions très considérables; il semble, en effet, qu'une surveillance à la fois très attentive et très policée dans tous les sens du mot, de la prostitution devrait donner de bons résultats hygiéniques, mais il y a tant de parti pris chez ceux qui s'occupent de ces questions délicates!

Sur les secondes, les filles en demi-carte, Mme Luc Valti, qui porte un nom de divette jadis célèbre et un prénom au renversement suggestif, a écrit un livre également curieux : **Femmes de cinq heures,** *enquête sur les maisons de rendez-vous à Paris*. Ces maisons discrètes ont merveilleusement proliféré au fur et à mesure que se fermaient les anciennes indiscrètes, et il paraît qu'il y a aujourd'hui dix fois plus d'appartements à visites qu'il n'y avait autrefois de lupanars à lanternes rouges et à gros numéros. Les dames qui s'y rendent sont d'ailleurs, nous dit-on, exactement les mêmes, et il n'y a que le client à s'y tromper et à croire que ce sont des baronnes du vrai monde qu'on lui présente. Toutes ces aimables personnes qui se qualifient pour la circonstance actrices, étudiantes, femmes mariées, etc., sont de pures (ou impures) professionnelles que la police connaît parfaitement. Et ce voile de convenance est très louable. Ce qu'il y avait d'abject dans l'ancienne maison close, c'étaient la communauté et la servilité, la femme ne pouvant pas se refuser à l'entrant, fût-il ivre ou pouilleux, tandis que dans l'appartement à rendez-vous, la femme, paraît-il, examine avant d'entrer au salon, et peut, même entrée, en ressortir intacte, et du coup tombe le gros argument des adversaires de la bordellerie.

Ceci dit, Mme Luc Valti a écrit un livre amusant, un peu touffu, un peu confus, encore qu'elle ait classé toutes ses observations autour de quatre ou cinq grandes et honnestes dames personnificatrices de quartiers: Etoile, Opéra, Champs-Elysées, Bastille. Et y en a-t-il des observations! de femmes! et d'hommes! presque tout le calendrier y passe, les prénoms et les surnoms finissent par vous faire papilloter les yeux. Et que d'aventures! Il y aurait, ici aussi, de quoi écrire cent nouvelles ou romans. Et la vertu de la dame reporter (car Mme Luc Valti, pour pénétrer dans ces antres embroussaillés, *barbatum antrum*, s'est mise en règle avec la police, tout comme Mme Maryse Choisy) y a couru bien des dangers, mais

les a tous déjoués, toujours comme Mme Maryse Choisy. Et elle a pu sortir de toutes ces attirantes et retenantes cavernes « ayant beaucoup gagné mais n'ayant rien perdu ». Gagné, j'entends en documentation et en psycho-expérience. Mais une idée, à la fin du périple, vous vient. Si tout cela était imagination! Il y avait déjà la raison pure de Kant et la poésie pure de l'abbé Bremond. Pourquoi n'y aurait-il pas l'imagination pure de Mme Luc Valti? Ce ne serait pas si sot que ça! Avoir mis en scène tant de détraqués et tant de complaisantes, tant de troubades et tant de tribades, et qu'il n'y ait rien de vrai là dedans que l'onanien plaisir qu'a pris l'aimable actrice à se titiller les méninges! Mme Luc Valti me semble être une grande sage.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue de Paris : le prince de Bulow, Gambetta, les possibilités de paix dès 1915, le soldat inconnu glorifié partout, sauf en Allemagne. — *Le Crapouillot :* Les mystères de la guerre; les fusillés par erreur. — *La Nouvelle Revue Française :* « Chants », de M. Maurice Chevrier. — *Etudes:* Léon Bloy et l'opinion catholique. — Mémento.

Alors que nombre de Français attaquent la mémoire de Gambetta, le chancelier Bülow lui rend justice dans ses Mémoires. Les pages qu'en donne **La Revue de Paris**, — son numéro du 1er juin, — vont assez curieusement de 1870 à la guerre de 1914; d'un seul bond, au cours des lignes ci-après qui expriment deux regrets qu'il n'est pas sans intérêt de connaître :

C'est une habitude qu'ont en Allemagne les philistins de tout acabit de dénigrer de façon mesquine la résistance désespérée que nous opposèrent les Français après Sedan, sous la conduite de Gambetta. On empêche ainsi les Allemands d'acquérir un fier sens national et une vue politique réaliste.

. . . .

La France accomplit un acte de piété et de justice en transférant solennellement au Panthéon, après sa victoire de 1918, le cœur de ce Gambetta qui l'avait entraînée et avait proclamé la « guerre à outrance » Avec douleur et honte nous sommes obligés de constater combien fut différent chez nous après la catastrophe de 1918 d'état d'âme d'une grande partie de la population, abusée par des pacifistes chimériques et bavards. Des hommes d'Etat plus

adroits que Bethmann et Jagow, Michaelis et Kühlmann, auraient pu, en 1915, 1916, 1917 et même 1918, chercher et sans doute trouver une occasion de faire une paix convenable. Mais enfin on laissa l'armée combattre jusqu'au bout, et vraiment aucune louange n'est assez glorieuse, aucune couronne assez belle pour ces officiers et ces hommes de troupe, du dernier tambour jusqu'à Hindenburg, Mackensen, Eichhorn, Ludendorff, Below, Woyrsch, Mudra, Marwitz, Scholtz, Litzmann, Krafft de Dellmensingen, le prince héritier de Prusse et ses vaillants frères, pour Scheer et Spee, Weddigen et Dohna-Schlodien, pour tous les hommes dans les tranchées et dans les sous-marins. Pourtant, tandis qu'à Rome, Paris et Londres la nation, depuis le chef d'Etat jusqu'au paysan et jusqu'à l'ouvrier, se rend au monument de Miles Ignotus, y dépose des couronnes et prie, aucun monument national ne rappelle encore en Allemagne les milliers de héros allemands de la Grande Guerre, et là où des sociétés de vétérans ont élevé de modestes monuments pour les morts de divers régiments, des communistes allemands, ignobles coquins ou tristes brutes, ont cherché à troubler les plus humbles fêtes commémoratives.

§

Le Crapouillot (juin) est consacré aux « Mystères de la Guerre ». Une des plus étonnantes contributions à ce numéro est un copieux emprunt au « Journal Officiel de la République française » : compte rendu in-extenso des séances de la Chambre des Députés des 24 et 31 janvier 1919. Le texte publié par *le Crapouillot* justifie pleinement le titre que la revue donne à cette publication : POURQUOI LA GUERRE DURA CINQ ANS. Il s'agit là d'accusations portées à la tribune parlementaire et qui n'ont provoqué nulle sanction. On y voit à l'œuvre, avant la guerre, le tout-puissant Comité des Forges. On le voit, pendant la guerre, protéger le bassin de Briey, obtenir qu'il soit indemne de tout bombardement, en gratitude, sans doute, de ce qu'il avait auparavant fourni « à Krupp les stocks nécessaires à la guerre imminente ».

Quand on lit cela et que l'on confronte de telles accusations aux photographies de tranchées pleines de morts, comment ne pas être révolté? Tant d'assassinats pour « faire » de l'argent!

M. J. Lucas-Dubreton, au cours d'un excellent article sur

Raspoutine, cite cette apostrophe du « bouc hypnotiseur » au tsar de toutes les Russies : « Tes conseillers, pensent-ils que la guerre existe seulement pour qu'ils puissent s'emparer de fournitures et de décorations? » Voilà les véritables buts de guerre. On les cache sous des mots pompeux pour entraîner les masses qu'elle transforme en cadavres. C'est une abomination que l'on n'effacera pas du monde, aussi longtemps que régnera par-dessus les frontières l'Internationale de la Finance.

Un article de M. Robert Boucard évoque la fin mystérieuse de lord Kitchener et suggère l'hypothèse d'un crime accompli par *l'Intelligence Service.*

M. Bernard Zimmer, rappelant la figure de Bolo-Pacha, l'aventurier, termine son verveux portrait par ces lignes qui n'exagèrent pas :

> Pourquoi Bolo se tenait-il seul, les yeux bandés, ce matin du 17 février 1918, devant douze fusils, douze grivetons qui clignaient de l'œil pour viser, sous leur casque, en pensant : « Ça ne fait jamais qu'un salaud de moins ! »
>
> Il fallait bien qu'il en restât pour peupler le Parlement, la Presse, la Bourse, bref pour grossir décorativement l'élite des classes dirigeantes.

Et M. Lucien Farnoux-Reynaud, traitant des « Internationales de la guerre », pose cette question que l'histoire résoudra peut-être quelque jour : « Le pape Pie X fut-il assassiné? »

M. Paul Fuchs, à propos de l'espionne Mata-Hari, écrit : « Ne nous arrêtons pas aux apologistes, Gomez Carrillo, Ch.-Henry Hirsch. » Je réponds à M. Paul Fuchs : je n'ai nulle part fait l'apologie de cette femme. Je tiens à le déclarer à cette place où, depuis bientôt trente-cinq ans, j'ai donné les preuves d'une indépendance qui fut parfois courageuse, où je n'ai pas une reculade à me reprocher. J'ai écrit un roman et une pièce dont le personnage principal est une espionne qui est une création de mon esprit. Le livre et le drame plaident contre la guerre et contre la peine de mort. J'ai eu le bonheur d'y écrire ces deux phrases dont la portée dépasse toute anecdote : « La guerre tue jusque dans l'avenir. Ceux qui sont les auteurs responsables de la guerre n'en meurent jamais. »

Le Crapouillot montre, par des extraits de journaux, « les mystères insondables de la bêtise humaine. » Il y avait pourtant une censure, pendant la guerre! Elle a laissé publier les pires âneries, les plus dangereuses, car l'optimisme béat de l'arrière était ce qui pouvait exaspérer le plus les combattants, avec les traits d'héroïsme inventés et dont l'invraisemblance insultait à leur effroyable misère de pauvres hommes.

M. Jean Galtier-Boissière rappelle le triste destin des « Fusillés par erreur ». Il revient sur l'affaire lamentable des « caporaux de Suippes », en mars 1915. Les hommes *qui voient, eux,* l'inutilité d'une attaque commandée par un état-major qui, *lui, ne voit pas* le terrain, refusent de sortir. Et voici l'atroce histoire :

A l'heure H, cependant, le capitaine escalade le parapet, suivi des chefs de section, mais c'est en vain qu'il essaye d'entraîner sa troupe en criant : « En avant! » Les hommes ne sortent pas.

De l'arrière, l'Etat-Major fouille le terrain à la lorgnette et s'indigne. Outré, le général Réveilhac, commandant la 60e division, ordonne à l'artillerie de tirer sur la tranchée française, c'est-à-dire d'exterminer (1) *aussi bien les gradés qui sont sortis, conformément à l'ordre, que les hommes qui n'ont pas suivi* (2).

Mais le colonel Bérubé, commandant l'artillerie divisionnaire, refuse de tirer sur la tranchée française, sans un ordre *écrit, signé* du général.

Le général Réveilhac n'ose prendre la responsabilité de l'ordre, mais fait prévenir la 21e compagnie *que ses pertes n'étant pas suffisantes,* elle devra recommencer l'attaque. Il ordonne, de plus, qu'au préalable un caporal et quatre hommes par section (soit quatre caporaux et seize hommes) iront cisailler les fils de fer barbelés, *en plein jour,* sous le feu de l'ennemi.

Les caporaux Maupas, Giraud, Lefoulon, Lechat sont désignés. Lechat ayant été la veille volontaire pour une mission périlleuse, d'autres caporaux se proposent pour prendre sa place. Il refuse.

Les quatre caporaux et leurs hommes sortent donc de la tranchée et tentent d'exécuter l'ordre, mais dans l'impossibilité d'at-

(1) Ou de *tenter* d'exterminer. Car s'il était si aisé d'anéantir au canon les occupants d'une tranchée, l'artillerie aurait pu commencer par les tranchées ennemies. (Note de M. Galtier-Boissière).

(2) En portant en premières lignes l'ordre du général, le sous-lieutenant Bordy fut grièvement blessé (il dut être amputé). (Note de M. Galtier-Boissière).

teindre le réseau des fils de fer ennemi, distant de 150 mètres, ils se terrent dans des trous d'obus, et la nuit venue, regagnent en rampant la tranchée.

Le 10 mars, la compagnie est relevée et dirigée sur Suippes; là, à l'arrivée, les quatre caporaux et une trentaine de soldats sont conduits en prison et inculpés *de refus d'obéissance.*

Le 16 mars, le Conseil de Guerre se réunit, où seul le colonel président est un combattant.

Le capitaine Equilbey, commandant le bataillon du 236e, auquel appartient la 21e compagnie, tente en vain de présenter la défense des accusés. Le Conseil a formellement refusé d'entendre plusieurs officiers de réserve du 236e qui ont demandé à déposer. L'un de ceux-ci, avocat dans le civil — qui fut tué peu de temps après — a écrit ces lignes sur son carnet :

« Ces hommes, pris presque au hasard, furent simplement traduits en Conseil de Guerre. Trente-deux furent acquittés sur la déclaration d'un adjudant d'après laquelle il ne croyait pas qu'ils aient entendu l'ordre de « En avant ! » et quatre furent condamnés à mort (les quatre caporaux). L'adjudant a été pris en grippe par le général de division qui a interdit formellement qu'on maintienne une proposition faite précisément pour lui, paraît-il, pour le grade de sous-lieutenant. Les témoins furent pris parmi les chefs qui avaient passé trois jours dans les caves. Mais on s'est bien gardé de faire appeler les quatre seuls officiers dont j'étais, qui avaient passé les trois jours auprès des hommes et qui seuls auraient pu dire la vérité.

« L'affaire a été truquée d'un bout à l'autre. Je le dis en toute conscience : LES QUATRE CAPORAUX ONT ETE ASSASSINES. »

Après avoir prononcé quatre condamnations à mort, le Conseil de Guerre, peut-être pris de remords, signa un recours en grâce. Mais le général Réveilhac, qui tenait à avoir le dernier mot dans cette affaire, fit presser l'exécution. L'ordre de surseoir n'arriva *qu'après la mort des quatre caporaux.*

A cela, M. Galtier-Boissière ajoute la lettre suivante du caporal Maupas, écrivant à sa femme avant la séance du Conseil de guerre :

Me voilà réveillé encore une fois, ayant plutôt l'air d'un mort que d'un vivant. Mon cœur déborde, tu sais, je ne me sens pas la force de réagir, c'est inutile, c'est impossible.

J'ai pourtant reçu hier les deux boîtes que tu m'as envoyées, contenant sardines, beurre, réglisses, figues, pommes, et mon beau

petit sac, et les belles cartes, j'étais heureux, mais je me suis tourné vers la muraille et de grosses gouttes, grosses comme mon amour pour les miens, ont roulé abondamment et bien amères.

Dans ces moments où je songe à tout ce qui se passe d'horrible et d'injuste autour de moi, sans avoir une ombre d'espoir, eh bien! tu sais, je suis complètement déprimé. Je n'ai pas la force ni de vouloir ni d'espérer quoi que ce soit.

Je ne vais pas continuer, ma pauvre Blanche, je ne vais pas continuer, je te ferais de la peine, trop de peine, et je pleurerais encore.

Aujourd'hui je vais savoir le résultat de l'affaire.

Comme c'est triste! Comme c'est pénible! Mais je n'ai rien à me reprocher, je n'ai ni volé ni tué, je n'ai sali ni l'honneur ni la réputation de personne! Je puis marcher la tête haute.

Ne t'en tracasse pas, ma petite Blanchette. Il y a bien assez de moi à songer à ces tristes choses. C'est pénible, attendu qu'à mon âge, ni dans la vie civile, ni dans la vie militaire, je n'avais dérogé à mon devoir.

§

Nous avons eu la joie de signaler déjà la beauté des poèmes de M. Maurice Chevrier. Ses « Chants » que publie la **Nouvelle Revue Française** (1er juin), sont d'une pureté, d'une harmonie qui atteignent à la perfection. Nous admirons en M. Maurice Chevrier un poète de la grande race d'André Chénier :

Un lambeau de pourpre encor
Traîne à la cime des arbres
Mais la pelouse et les marbres
Sont sortis de leur bain d'or.
Au bout du parc où l'allée
Expire dans la feuillée
Un Faune sonne du cor.

Je te retrouve encor ce soir,
Solitude du marécage.
Mon cœur a préféré ce sombre promenoir
A l'allégresse du bocage.

Que je voudrais dans tes roseaux
Surprendre quelque triste fée!
Ses beaux cheveux seraient pressés dans un réseau
D'osier pliant et de nymphées.

Je m'arrête le cœur battant
Près des halliers à ta lisière.
La lumière s'altère à l'horizon. J'entends
Dans la brume crépusculaire

L'horrible clameur du butor
Dont la sarcelle s'épouvante,
Et le fruit de l'érable, insecte aux ailes d'or,
Vient se poser sur l'eau dormante.

§

Etudes (20 mai) examine le cas de Léon Bloy, par la plume de M. A. de Parvillez : enthousiasme, haine, Bloy inspire ces extrêmes ou bien il demeure inconnu. Pourquoi?

Problème complexe, car les éléments en sont multiples. Mais non difficile, car chez cet étonnant Léon Bloy, les qualités, qui expliquent ses réussites, et les défauts, qui expliquent en partie ses échecs, ont le même relief, et s'aperçoivent au premier coup d'œil.

M. de Parvillez, après d'abondantes citations, remarque :

Léon Bloy, qui s'est cru l'homme de l'Absolu, a donné asile aux plus étranges contradictions. C'est gênant pour qui veut résumer les grands morts en une petite formule, et les ranger côte à côte en de petits tiroirs, comme on fait des urnes cinéraires, au four crématoire du Père-Lachaise. Mais il faut prendre les gens comme ils sont.

Celui-ci n'a été ni le saint que nous prétendent quelques amis imprudents, ni le fou furieux auquel laisseraient croire certaines de ses paroles. Nous admettons volontiers sa parfaite sincérité, quand il défend l'Eglise en lui crachant à la figure, ou quand il prend le parti du Christ, en manquant outrageusement aux plus élémentaires, aux plus évidentes lois de la charité chrétienne. Ses haines, nous dit-il cent fois, ne sont que l'envers de son amour. Soit; mais que ses panégyristes se bornent à faire ressortir sa bonne foi, et ne prétendent pas qu'en se livrant à ce perpétuel et universel arrosage de boue, il avait pour lui le droit et la vérité.

« Un des grands stylistes de son siècle », juge M. de Parvillez et dont l'« insuccès relatif durant sa vie » provient de l'excès de sa force qui a choqué « le goût étroit et suranné » de ses contemporains. Le critique conclut en ces termes :

Artiste incontestable, Léon Bloy mérite une gloire littéraire que la postérité commence à lui décerner, et qui sans doute ira grandissant. Chrétien aux convictions fougueuses, il a des pages qui atteignent au sublime, et la générosité de ses élans vers Dieu est pour nous, pour nos médiocrités et nos hésitations, un reproche salutaire et un merveilleux stimulant. Mais cet intrépide clairon n'est pas un chef; le jugement, chez lui, ne vaut ni le cœur ni le talent. Et ses amis lui feraient tort, en prétendant nier ou légitimer ses erreurs. Ils le rendraient dangereux, à vouloir à tout prix nous le proposer comme un modèle imitable en tout. Nous avons plus que jamais besoin de nous entendre, et l'heure serait bien mal choisie, pour nous envoyer à l'école d'un homme qui a lancé toute sa vie, sans discernement, l'anathème à la tête du premier venu. Va-t-on nous présenter, comme la plus pure expression du zèle évangélique, les hurlements d'une fureur aveugle? Va-t-on, appliquer sur la face de l'Eglise ce masque grimaçant? De pareilles maladresses compromettraient l'intérêt des âmes.

MÉMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (1er juin) : à signaler le début à la revue saumon de M. Henri Duvernois par une nouvelle : « Péripétie », qui est de la meilleure veine de ce conteur, romancier, auteur dramatique, parvenu par le talent au plus heureux et au plus mérité succès.

La Grande Revue (mai) : « René Quinton », apologiste de la guerre, vu par M. le lieutenant-colonel Emile Mayer.

Revue de l'Amérique latine (juin) : « Evolution intellectuelle de l'Uruguay », par M. Manoël Gahisto.

La Revue Mondiale (1er juin) : M. A. de Falgairolle : « L'Espagne entre deux destins ». — « Sonnets » de M. Léon Huret. — M. Marc-Henry : « Hitler ».

La Nouvelle Revue (1er juin) : « La gloire des coloniaux », par un ancien chasseur à pied aveugle. — « L'art mimo-dramatique », par Mme Anne Minvielle.

Le Correspondant (25 mai) : « Catholicisme et élites intellectuelles dans la France et l'Allemagne d'après guerre », par M. Robert d'Harcourt.

La Revue des Vivants (juin) : MM. Jules Cambon, J. Giraudoux, Thomas Mann, F. F. von Unruh, G. Roux : « L'énigme allemande ».

La Revue de l'Ouest, née à Brest en juin, est présentée par une lettre-préface de M. Jehan Rictus. M. Le Goffic y donne le texte d'une savoureuse conférence, et M. L. de Gonzague Frick de délicats poèmes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon des Tuileries, rue Paul Cézanne. — La rétrospective Claude Monet, Musée de l'Orangerie. — Exposition Zak; galerie Druet. — Exposition Tzanck, galerie Druet.

Le **Salon des Tuileries** est arrivé bon dernier et cela lui a légèrement gâté sa presse. On lui a reproché non sans dureté ni injustice de ne point apporter, puisqu'il se présentait si tard dans la saison, la révélation d'un renouvellement général de l'art pictural. On a critiqué son dispositif, lequel est clair, large et spacieux. On lui a reproché de contenir nombre d'artistes qui exposent au Salon d'Automne et de jeunes Indépendants, tandis que c'est son caractère et sa valeur d'associer Durey ou Florot à Besnard, Aman Jean et Karbowsky et de faire tout son possible pour donner de l'art, à cette heure précise, la plus vivante image possible. On lui a reproché d'être touffu. A la vérité, nos estomacs se débilitent et habitués aux visites brèves à des expositions d'un seul artiste ou de groupes restreints, l'amateur d'art trouve le morceau trop gros et le menu trop varié. Parcourir un salon est long, le connaître est difficile! Le Salon des Tuileries n'est pas assez touffu et il n'est pas assez complet. Ce n'est pas la faute des organisateurs. Ils sont non seulement courtois et accueillants, mais doués d'un esprit de généralisation. Non seulement ils invitent avec plaisir les jeunes, mais ils les recherchent et c'est vrai pour le compartiment A comme pour le compartiment B, pour Aman-Jean comme pour Friesz et Flandrin. Sa composition par groupes est tout à fait le contraire de l'esprit de coterie. La commission de placement s'acquitte honnêtement et ingénieusement de son difficile travail. Si quelques peintres sont oubliés dans la bourrasque de l'improvisation fatale de ce Salon nomade, c'est qu'ils ont négligé de se rappeler au souvenir du comité. Quand je dis que ce Salon n'est pas complet, je précise que j'entends que des peintres célèbres ou très notoires se donnent des vacances et négligent de contribuer à la force et à la splendeur de cette sélection éclectique. Je ne voudrais mettre personne sur la sellette, mais pourquoi d'Espagnat ou Laprade ou Jean Marchand, par exemple, ne figurent-ils pas cette année parmi

leurs amis? Sans doute il n'est pas question de créer le Salon obligatoire, mais participer d'ordinaire à un Salon engage à une sorte de solidarité et puisque ce Salon est fait pour donner une image nette de solidarité esthétique, il serait bon que cette solidarité fut, chaque année, démontrée. Enfin tout cela n'a pas une importance capitale. Le Salon réalise un de ses buts, celui d'être très vivant. Qu'il y ait quelques défauts dans le bloc de l'organisation, c'est le fait de toute chose humaine et il n'y en a pas de gênant. Il y a une énorme salle de peinture divisée par des épines. Est-ce moins harmonieux qu'une succession de salles? Est-ce réellement plus monotone? Voilà qui n'est pas démontré.

Les gros efforts sont rares. On ne voit guère de ces grandes toiles décoratives où un jeune artiste, insoucieux momentanément de la vie pratique, fait ses preuves et tâche de donner sa pleine mesure. La plupart des artistes d'ici sont des intimistes, des portraitistes, des paysagistes. Beaucoup de ces artistes pensent que le grand format n'est pas un facteur essentiel de beauté. On a souvent reproché dans ces jeunes groupes, aux grandes compositions, ce qu'elles offrent parfois de creux ou d'emphatique. On se fait parfois des théories avec des nécessités et parce que les Impressionnistes ont été écartés des commandes et réduits à la vente de tableaux de dimensions modestes, on imite l'exemple qu'ils ont bien involontairement donné; on néglige l'exemple de Seurat, qui estimait qu'il devait à son art l'exécution d'une grande toile tous les deux ans. Et aussi combien peu d'amateurs pourraient loger une grande toile? Faut-il édifier une œuvre considérable pour la rouler dans un coin de l'atelier. On comprend que la plupart des artistes hésitent. Il en est deux pourtant parmi les jeunes qui se sont décidés et leur audace leur vaut le succès. Roland Oudot fait accueillir Aphrodite par les Henras, et ce moment mythologique est fort agréable, d'ordonnance harmonieuse et les corps féminins vivent dans une belle lumière. Il y a plusieurs années qu'on voyait se développer le talent pittoresque et vigoureux de Roland Oudot. Il s'affirme doué de ce généreux lyrisme et de cette imagination qui est nécessaire au bon peintre. M. Demicheri, un jeune, avec sa *Nuit distribue des pavots,* ordonne une compo-

sition très agréable, avec une intéressante recherche de diversité dans la flexion des corps, un souci de l'expression des figures, qui dotent son tableau d'intérêt. C'est une promesse de bel avenir.

Qu'on puisse faire tenir un grand spectacle dans une petite toile, Adrienne Jouclard le prouve avec sa *Moisson dans la Woëvre,* d'une si belle ardeur solaire et d'un si vigoureux mouvement. Adrienne Jouclard, sous son apparence véhémente, est une des plus classiques de nos artistes, en ce sens que tout ce bouquet d'apparences repose sur une incomparable habileté de dessin, vrai et fort; c'est une remarquable harmoniste.

Petite toile aussi celle de Céria, mais large horizon d'arbres, de lac en limpidité tranquille et dorée; c'est une maquette pour une grande décoration dont cette esquisse promet la réussite.

Petite toile, mais de haute expression, les *Pauvres Bougres* d'Emile Compard, avec tant de détresse inexorable, d'abattement et de mécanisme résigné de l'allure chez un couple de miséreux, vaguant au plus minable des quartiers.

§

Parmi les classiques du Salon des Tuileries, les sages qui unissent la hardiesse et le sens de la mesure et dont la surprise ne peut se trouver que dans le point d'achèvement de leur œuvre, Albert Besnard, avec des toiles récentes, dont la fraîcheur et l'éclat rappellent les meilleurs temps de sa jeune maturité, de beaux paysages égayés de baigneurs qui donnent l'accent humain à la contemplation du frais décor d'arbres et d'eau. Aman-Jean montre à l'humanité comme un miroir méditatif où elle se regarde pensive et résumée. Les modèles des portraits d'Aman-Jean possèdent en elles-mêmes une grâce et une pureté que le faire de l'artiste accentue et embellit. Il montre des Ophélies heureuses, des distraites apparaissant coquettement pensives. De leur beauté, il a soin d'exprimer toute la spiritualité. Sa *Baladine* dans sa grâce agile et son jeu aimable le rattache à la peinture du XVIIIe. Ses accords de tons font penser à Mozart et aussi à Fauré.

Les fleurs dont Karbowsky fait les héroïnes de ses toiles, sont presque toujours blanches et roses. Elles jaillissent de céramiques dont on ne voit la pureté de galbe et la belle couleur qu'après s'être réjoui de la forme des fleurs. Parfois tout le jardin libre, ses roses et ses branches vertes, vient se presser à la fenêtre en tapisserie frémissante pour voir les belles fleurs captives. René Prinet a un exquis petit nu, des fleurs et une belle marine. L'idéalisme de Maurice Chabas se plaît à transcrire, parmi les paysages, les plus calmes et les plus majestueux, montagnes au printemps, étendues de la mer en automne. C'est de la baie de Douarnenez qu'il nous donne cette année de sereines notations.

Parallèlement, dans leurs techniques plus simplifiées, parmi ceux qui viennent des Indépendants et du Salon d'Automne, qui acceptèrent quelques années d'être injustement traités de fauves, Jules Flandrin, avec son grand sens des paysages classiques, des vastes étendues alpestres, qu'il alterne de traiter avec des printemps d'Italie. En même temps que bel interprète de vastes plans verdoyants, c'est un puissant animalier.

Othon Friesz donne comme accord principal à une belle symphonie de paysage provençal deux femmes nues, si l'on veut des baigneuses. Nous voici tout près de ce que les peintres très modernes appellent la *composition*, ce qui ne va pas chez la plupart sans un souvenir des grands décorateurs italiens. Ce n'est point le cas pour Friesz, qui voit dans ses nus en plein air, une animation orchestrée de la nature. Dans une formule plus directe, son Port de Dieppe est étonnant de lumière tranquille sur un décor puissamment résumé.

Jacqueline Marval peint des minutes heureuses avec des somptuosités nuancées de lumière tendre et des éclats vifs, sur les voiles blancs de femme, leur visage teinté de rose et les fleurs roses ou neigeuses; on dirait paradoxalement de la neige au printemps, de la neige couleur de pétales blancs. Elle peint son jardin que son pinceau rend éblouissant et adopte souvent le thème de la fenêtre fleurie qui laisse toute la clarté du dehors foisonner sur ses bouquets.

Charles Guérin montre une belle, simple et solide nature-morte et un portrait où le bandeau de velours noir d'un cha-

peau fait admirablement ressortir un beau regard velouté et la pureté robuste de la carnation.

Louis Valtat a un prestigieux tableau de fleurs et une belle marine, dans le calme, vue à Ouistreham, avec un glissement nombreux de barques sur une eau à peine mouvementée. C'est une page d'une émouvante sérénité.

Van Dongen dont il faut toujours reconnaître le talent en discutant toutefois ses fantaisies, représente un simple décor de chambre d'hôtel dont il a capté le joli jeu de lumières sur les nickels et les surfaces ripolinées.

C'est la première fois que Kokoschka expose à un Salon parisien. Il ne faut pas lui faire mauvais accueil. Il est le premier en Allemagne; au moins sa célébrité l'autorise à le prétendre; cela ne lui assure pas chez nous une place exactement correspondante. Il connaît bien l'art français et le plus audacieux. Le paysage qu'il envoie est une de ses meilleures pages et il a étonnamment saisi ce coin de nature orageuse et qu'il dépeint passionnée.

André Chapuy, peintre très divers, nous donne en antithèse un intérieur populaire, de tonalité sombre, avec une silhouette d'ouvrier debout, fortement modelée, et, dans une salle très éclairée du casino de Deauville, des joueurs et joueuses de baccarat, aux figures synthétisées par l'éclat violent de la lumière artificielle.

Raoul Carré nous mène vers Sallanches, dans de grands espaces limpides dont il donne la sensation fraîche d'atmosphère salubre et de vaste horizon nuancé.

Eberl a peint un très beau nu de femme de la plus harmonieuse simplicité dans sa pose très naturelle et de sobres portraits où il étudie la magie immatérielle du regard. C'est un remarquable artiste en progrès constant.

Mme Béatrice Carebul fait jouer l'intensité de la lumière à travers une pergola à Juan-les-Pins et décrit une petite ville d'Italie dans son calme et joli pittoresque. Mme Arminia Babaian montre un portrait de jeune fille d'une pénétrante intimité et des natures-mortes d'une tenue profonde, comme modulées en une musique discrète et savante de tons; de belle musique sérieuse chantée à mi-voix. Mania Mavro a un tableau très coloré, sorte de nature-morte presque animée :

les *Icones*, un nu de belle allure et la plus jolie notation d'un coin de Venise vu d'une fenêtre. Roger-Schardner dépeint Toulouse un soir de 14 Juillet, avec l'orgie de luminosité sur la faconde pressée de la foule, et donne un bon tableau de fleurs. Georges Migot, musicien notoire, est un excellent harmoniste de la couleur et ses notations de Normandie, très résumées, sont pleines de fraîcheur. Les rochers de Bretagne de Pierret gardent toute la rudesse de leurs plans dans la douceur bleue de la lumière d'été. Marie Droppe peint de délicats jardins et les jolis ébats de fillettes sur les pelouses et de très agréables tableaux de fleurs. De Francisco montre un beau tableau de foule dans le soleil d'été méridional.

§

J'aimerais pouvoir m'arrêter un peu longuement sur Paulémile Pissarro, sur le rythme mélodieux de ses paysages, sur l'entente qu'il a de leur silence et de la diaprure frémissante et variée des feuillures qu'il y fait refléter par des eaux profondes dont rarement quelque bachot ride le miroir souple et comme velouté. Une exécution aussi précise et émouvante ne peut venir que d'une très profonde émotion devant tout ce qu'il y a d'intellectuel et de méditatif dans la lente mobilité des choses et leur permanente féerie.

C'est aussi un féeriste de la nature ce Le Wino, que de fortes études directes rendent capable de nous figurer expressivement tout le mouvement d'un port, mais qui se plaît aussi à placer aux coudes des rivières, sur de légers promontoires irisés de soleil attendri, des baigneuses aux belles statures et superbement sereines.

Roger Casse se prouve un des maîtres du portrait, expert à transposer sur sa toile dans un modelé exact la mentalité de son modèle qu'il traduit non seulement par la vérité du regard, mais celle des plans du visage. Il a aussi un paysage d'une avenue de Digne, avec une évocation détaillée des facettes lumineuses que le soleil prodigue sur les façades.

Sypiorski nous montre un portrait très expressif de jeune fille vêtue en bohémienne. Ses paysages de l'île d'Yeu baignent dans une atmosphère très délicate, qu'il a complètement

étudiée et où il note, avec l'exactitude la plus artiste, le jeu des heures.

Jehan Berjonneau peint le Poitou avec une allégresse souriante qui s'épanouit dans le clair du ciel et le vert mobile de la parure des coteaux.

Gernez est un excellent peintre du port de Honfleur.

Mme Tournès d'Escola expose les plus jolies natures-mortes. Elle excelle à harmoniser les rapports de tons rares et elle a le style. Berjole comprend et traduit avec beaucoup de relief le paysage corse, l'aspect montagneux de Corté, comme celui plus doux de Piana. C'est aussi un peintre très attentif à la vie moderne, passionné des aspects nouveaux que donne l'automobilisme, curieux du spectacle et des animations des foules parisiennes. Son *Vendeur*, noté, avec pour fond de décor l'agglomération d'un grand magasin, est peint avec infiniment d'adresse et dans un métier approprié à la nouveauté du sujet. Il n'est guère qu'Yves Alix, qui dans une note tout autre traite des foules attirées par la variété des parures dans les grands halls commerciaux. Yves Alix, cette année, nous montre une décoration très ingénieusement allégorisée de la Provence recevant la France. C'est fait pour un hôtel de Saint-Paul, village d'art des Alpes-Maritimes. C'est une page d'une vigoureuse simplicité.

Jean Peské est un de nos meilleurs peintres d'arbres. Ce n'est point qu'il n'ait souvent décrit et avec force le cours paisible des rivières ou l'arrivée plus tumultueuse des fleuves à la mer (son estuaire de la *Rance* est une très belle page), mais nul ne saisit mieux que lui la variété de plastique des grands arbres et ne la traduit mieux. André Lhote nous montre une Léda de belle ligne. Chenard-Huché, dans la chaude lumière de Sanary, peint des natures-mortes ensoleillées. Il excelle à décrire les montées d'oliviers à travers les pierrailles vers les flancs de coteaux et présente des images fidèles du beau paysage de Moustier. Ludovic Vallée, avec une rare puissance de modelé, nous montre des communiantes. Deltombe peint somptueusement les fleurs d'une façon à la fois vivante et ornementale. Magdeleine Dayot se plaît à traduire le charme silencieux des allées de pins et le frémissement blanc de l'éclat du soleil sur les mas provençaux. René Kar-

bowsky dit tout le charme des arbres en fleurs et fait comprendre toute la suavité discrète d'un beau paysage à l'heure matinale. Berthe Martinie est sculpteur et peintre. Le modelé de ses chevaux porte la trace de cette double habileté. Elle donne le rythme de l'allure des chevaux, avec une nuance de stylisation qui les ennoblit. Elle représente aussi les marchés, leur animation, les allures des maquignons avec une très pittoresque vérité. Gustave Florot est un très remarquable peintre hanté d'idéologie et qui décrit des symboles avec des éléments vivants. Son tact de peintre lui permet de ne jamais exagérer la part de pensée méditative qu'il mêle à ses harmonieuses évocations. C'est un modeste de grand talent et qui fait preuve de l'art le plus solide.

Un portrait d'Hélène Marre et surtout des fleurs prouvent la souplesse et les progrès de son talent. De Jacques Wolff un nu fort bien construit et une intéressante étude de mouvement : une femme se maquillant. Sarfati, coloriste très harmonieux, modèle une gitane nue; il atteint au caractère. Sabbagh montre des paysages de grand rythme et une belle étude féminine, d'une absolue pureté de lignes et d'un grand accent. René Guinand est un paysagiste de premier ordre, avec de hautes qualités de sensibilité et d'émotion qu'il sait rendre communicative. Esther Dumas a une charmante notation de Fontainebleau. Claro, une simple et solide nature-morte. Harboë deux belles études féminines. Paul Hannaux des paysages d'Espagne au fauve et riche éclat. Medgyès un port de Cannes très bien vu dans son mouvement et sa lumière. Mme Camax-Zoegger deux bons portraits. Chériane une étude de jeune femme bien modelée. Louis Bouquet une forte étude de négresse nue. Mme Castelot de jolis aspects de nature sous-marine, tentative originale dont la sûreté d'exécution assure l'intérêt. Menkès a une pittoresque figure de guitariste. Andrée Joubert un très joli portrait et des plages près de Nice.

§

Madeleine Vaury est une artiste de premier mérite. Elle a un grand sens de la vérité du paysage et peu de peintres savent comme elle en donner la marge de rêverie et la lar-

geur d'espace et la subtilité d'atmosphère. Elle a donné des impressions de pays très différents, de Corse ou de Quercy, avec une égale maîtrise et dans la vallée du Morin trouve des thèmes de la plus émouvante étendue.

Demeurisse imprègne de vraie détresse un paysage de neige dans les Vosges. Jacques Denier aime à donner l'intimité de la vie simple, suscite des intérieurs villageois blanchis à la chaux, avec quelque image au mur et un vase d'un bleu éclatant sur les cheminées. Il peint aussi, tout près de lui, des portraits efficacement étudiés, d'un dessin serré. Legueult, avec sa *Chambre* rose, donne une belle impression d'art très intelligent, sobre et contenu. Brianchon a une figure de femme parée, du meilleur effet. Le Molt une large étude statique. Lecaron deux remarquables natures-mortes. Kohl des fleurs. Lemercier un paysage provençal d'une rare ampleur. Hébuterne de bons paysages. Claudot, très bon peintre, est allé en Chine et note des impressions de voyage, fraîches et accentuées. L'art d'Ekegardh est toujours très subtil dans la sobriété de lignes qu'il s'impose. Les notations de fortifs, de jardins publics parisiens de Guy Lehmm s'éparpillent toujours avec esprit. Serge-Henri Moreau est un des meilleurs peintres du Paris qui s'en va. Il s'est passionné pour la zone, pour le tumulte de cahutes éphémères qu'il a pu voir assez longtemps, et que l'on nivelle actuellement devant l'invasion des buildings; il note de cette bande lépreuse, de cette ceinture de Paris, tous les ornements qui la bariolent, masures et habitants de ces masures, et il sait donner l'humour des gens de ces clans bohèmes. Andrée Clech étudie des marchés parisiens, celui de la Place des Fêtes cette année, et en fait vivre tout le mouvement divers. Signalons un nu, d'un modelé sculptural, de Mlle Juliette Drivier, l'allée des pins de Mme Myriam Dière et ses fleurs, les paysages aux jolies couleurs et aux lignes gracieuses de René Sautin, un grand et beau bouquet de Savreux, les notations de Fontarabie, très alertes, de Mondzain, l'île Saint-Louis de M. Blanc, l'étude de jeune fille de Solange Schaal; le beau paysage provençal de Seyssaud, à qui nous reviendrons à propos de sa belle exposition actuelle de dessins. René Durey, remarquable paysagiste, Conrad Kickert. Mme Méla Muter donne un expressif portrait de l'archi-

tecte Auguste Perret. Du Marboré représente le corps de Virginie échoué sur la plage; d'Epstein, un héron très bien peint. De Mlle Andrée Gabion des fleurs et des fruits. Mlle Florenta Prétorian donne de la grâce à sa nature-morte. Mlle Nedelkovitch montre une touffe de tulipes et un intérieur de bonne exécution. Léon Parent a des paysages de Gand très caractéristiques. Piramowicz des paysages clairs, Charles Pequin une notation de la rue Broca, d'un vérisme net. Léon Lang dessine avec un goût certain et une scrupuleuse exactitude des coins de Paris vers le quartier Mouffetard. Notons Bonfils et son beau paysage, Ghy Loë, La Patellière, un peu noirâtre, Fautrier, Guérin le Guay et sa Venise. Liane Miral, avec son harmonieuse composition; les peintres hongrois Lancelot Ney et Korda, réalistes curieux, Mme Lucy Karadek avec un portrait très vivant; la Loire de Claude Rameau, qui sait faire sentir l'intimité des vastes paysages et leur charme particulier, les paysages normands de Jane Charlet, construits avec certitude; les images d'une fantaisie si personnelle de Madeleine Luka, les fortes études de Mme Delgobe-Deniker, les paysages où Michel Colle donne une si nette image du pays lorrain, le *Printemps* traité en harmonieuse fantaisie décorative par Mme Gontcharowa. Quelvée, Guggenbuhl, Guindet, Planson, avec un nu d'un bel élan; Asselin et ses jolies études de fillettes. Lilian Fisk et son paysage d'Oléron; Chabaud, qui au lieu de ses fougueux paysages, présente dans un parti pris de sobriété des intérieurs provençaux. Allan Osterlind, aquarellise des portraits. Bernard Toublanc a une intéressante marine. Citons Eisenchitz pour ses paysages consciencieux; Fontené pour sa verve à traiter les scènes de cirque, les études de peintres en bâtiments de Gottlieb, l'intérieur de monastère de Dora Bianka, une église de l'impressionniste Chinois Liu-Hai-Sou, les thoniers de René Mallia, la jolie plage de Saint-Jean-de-Luz d'Yvonne Mareschal, les coins de rues de Paris, avec leur habillage d'affiches déchirées du Japonais Oguiss; les fleurs de Radda, le *Nil à Rosette* de Marcel Roche, page de grand effet.

Henri de Saint-Jean, peignant dans la vallée du Rhône, note un temps d'orage, dramatique, près d'un mas fleuri de

lumière. Notons Mme Van Parys, Sahut, Vivrel. Les gens de talent sont ici nombreux, on ne peut les énumérer tous.

Il n'y a qu'une rétrospective. Elle est consacrée à Mintchine, un jeune peintre, mort tout récemment. Elle consacre un talent hardi, plein de promesses, à qui le temps a manqué de s'assagir.

La Sculpture. — La sculpture est peu nombreuse, bien choisie. Il ne s'y trouve (et c'est qualité) ni contorsions de mouvement trop cherché et mal rendu, ni banalités de monumentiers, ni bloc mal dégrossi sous prétexte de taille directe, mais des recherches libres de grâce harmonieuse. La plupart de ces sculpteurs sont véristes, avec des échappées vers l'image lyrique, indiquées par le choix du sujet autant que par l'ingéniosité de ce choix et du rythme de la pause. L'animalier y est brillamment représenté. Pompon, avec sa magnifique et souple panthère, Hernandez avec une lionne et un chien de beau travail. En centre de hall, une femme accroupie, grandeur nature, de Drivier, harmonieuse; un bel et grand effort de Dejean, une femme à genoux traitée avec liberté et puissance; une statuette d'équilibre parfait et de savoureux métier de Jane Poupelet; une femme assise de grand style en son petit format, de Poisson, qui a dans sa sobre généralisation des habiletés d'orfèvre; des nus d'athlètes ou de femmes d'Apartis, un excellent buste de Pommier, un remarquable buste d'Arnold, de *Marcel Vallée.* Wlerick n'a que des bustes. Il y atteint à une belle pureté de caractère, à une noblesse sans hiératisme, à une intensité de vie particulière. Cytrynowicz a une bonne statue de jeune fille. Baennierye donne une vivante et trapue silhouette de Bourdelle. Anna Bass présente deux très belles œuvres : une statuette de jeune fille debout, en allure de marche, d'un naturel parfait, d'un modelé patiemment caressé qui aboutit à un grand aspect de spontanéité, et une statuette, la *Source*, un corps de jeune femme remplissant son amphore d'une grâce exquise, de la plus savante architecture de ligne. Cela appelle le grandissement et l'impression de cette statue serait très forte. Nous retrouvons Anna Bass à la gravure. Elle y transporte ses admirables qualités de dessinatrice du corps humain dans une belle image de femme en visite et par une fenêtre fleurie

nous fait voir un paysage de Roscoff, avec une ligne d'horizon de ville d'une savante légèreté.

La section de gravure est très belle, peu nombreuse, mais de choix. Des chefs-d'œuvre de Jacques Beltrand, dont une superbe *Orée de bois*, Perrichon, très artiste et de métier certain; Morin-Jean, Hecht, animalier tour à tour fantasque ou vigoureusement réaliste, Laboureur avec son elliptique et savoureux modernisme, le Japonais Hasegawa doué de vérité et de brio. Bécan montre de cursives impressions bien accentuées.

A l'art décoratif, Massoul, les beaux bijoux de Rivaud; Bastard et ses somptueux bibelots; Dunand et ses belles laques; Jean Besnard avec des poteries d'un goût sobre et fort, Sala et ses verres au puissant coloris.

§

La rétrospective de **Claude Monet** à l'Orangerie est bien faite pour servir sa gloire sans cesse croissante. Une rétrospective complète y serait encore plus efficace. Mais est-elle possible avec la dispersion des chefs-d'œuvre de l'impressionnisme à tous les coins du monde? Avant de louer comme il convient l'habileté des organisateurs et leur zèle à ménager, au moins temporairement, une sorte d'allée triomphale vers les salles des *Nymphéas*, œuvre dernière de Claude Monet et la plus puissante, donnant l'aboutissement des recherches de toute sa vie, présentons quelques objections de détail. Deux meules, deux ponts de Londres, même avec la tour de Londres, aperçue dans cet extraordinaire caprice rose de la brume, deux façades de cathédrales ne caractérisent qu'insuffisamment le but que poursuivait Monet les peignant en séries et les exposant dans leur ensemble. Passe qu'on détache de sa série de Venise la façade d'un Palais, noyé de lumière tremblante et passionnée; la série de Venise de Monet est une série de notations qui n'ont pas entre elles d'étroites concordances, mais les cathédrales et le Londres offraient dans leur juxtaposition la tentative d'une symphonie sur les heures de la lumière sur le même point, sur le même décor et c'était toute l'ambition de Claude Monet que de déterminer la vie diverse d'un motif selon l'expression que lui

donnait la lumière et cette diversité en était pour Monet la seule réalité. Il n'est certainement pas imputable aux récentes Directions des Beaux-Arts que ces belles suites aient été disloquées et que leurs parties de symphonies boitent de ci de là; mais sans le don magnifique par Monet de ses Nymphéas, notre musée ne posséderait pas une suite complète de Monet, telle qu'il les entendait créer en résumé de sa pensée sur l'art. L'impressionnisme ne se piquait pas tant de donner la vie à tel ou tel objet par le modelé que de le mettre en rapport avec la vie générale, et c'est pourquoi, dès sa série de *Meules*, Monet créait des œuvres à facettes nombreuses. Le pont de Waterloo, à peine distinct dans l'envahissement d'un brouillard où se diffusent sourdement les brumes d'éclairage, n'est complet que si l'on peut admirer à côté le même pont sous le soleil, rutilant d'omnibus où les passants colorés forment sur l'impériale comme des bouquets diaprés. Admettons que l'on prétende que la prétention de Monet était exagérément ambitieuse, qu'un tableau vaut par lui-même et non par sa place dans une suite d'accords, ce n'en était pas moins l'idée de Monet, et il est fâcheux qu'on n'ait pu toujours ménager sa volonté d'artiste et que ses belles tentatives, triomphalement abouties, aient été trahies et leurs magnifiques ensembles démembrés.

Parmi les tableaux de cohésion moins obligée, j'eusse aimé à voir produire davantage la belle série des Antibes et les étonnantes visions de la ville rose entre les herses des pins-parasols. La série de Varangeville, capitale dans l'œuvre de Monet, avec ses éperons de pinèdes sur le large, est presque absente.

Ce qui ne détruit point les mérites de cette sélection. Elle présente amplement les différents moments de l'évolution de Monet. En quelques instants l'on peut saisir chez lui les influences de Boudin et de Manet et le rapide aboutissement à l'individualité complète et à la maîtrise. Dès 70, avec des plages normandes étincelantes de clarté et cette falaise aux parois verdis qui surplombe une étendue marine si détaillée et cette étude des frémissements multiples de la houle au fond de l'horizon, Monet est grand peintre. On retrouve ici l'éblouissement de Vetheuil sous la neige ou apparaissant à

l'aube d'été, sous les voiles légers de la brume, et le *dégel* où tous les détails scintillent dans une impression générale fortement rendue. Et voici la découverte du Paris nouveau, du Paris-Haussmann avec les organes récents de la vie générale dont le type ici (on n'y voit pas l'admirable *chantier*) c'est le hall de la gare Saint-Lazare, avec cette saisissante observation des épaisses masses de fumée allant se clarifier de soleil à la toiture de verre du hall. Le faire prestigieux de l'artiste, sa prestesse de notation s'affirme dans cette rue de fête nationale avec son foisonnement de drapeaux au frisson dans le vent si nettement et diversement perçu. Les dons de composition de Monet (la critique de l'époque refusait aux Impressionnistes le don de la composition) s'expriment dans le *Déjeuner* aux captivantes silhouettes féminines, dans la belle pelouse où picorent les dindons blancs. Puis voici des témoignages des voyages de Monet, de ses conquêtes du paysage extérieur. Il y manque des notes de Norvège, un de ses paysages de maisons vermillon perdues dans les grands bouquets d'arbres, mais voici des coins de Hollande, des canaux sous la neige noirâtre et le cadre fuligineux des digues bordées de champs de jacinthes et de grands moulins à vent. Des notes d'Algérie éclatent de vie, telle cette petite mosquée dans une forêt de feuillures à l'entrelacement si particulier. On sait qu'à chaque voyage pictural qu'il accomplissait, Monet faisait école et que les peintres du pays qu'il avait visités tenaient compte de son labeur et revoyaient avec des yeux dessillés le paysage qu'ils se croyaient si familier.

Voici aussi un grand portrait de Monet, un portrait de femme. Est-il plus beau, aussi beau que la femme en robe japonaise, ou que la promeneuse sur la place Moncey? Il faudrait les voir juxtaposés pour en juger. Mais ce portrait, par la souple élégance des lignes, par la jolie légèreté des étoffes est admirable. Il fait regretter que Monet n'ait pas laissé davantage de figures. Mais à son époque, la critique avait décidé que les impressionnistes étaient incapables de dessiner une forme humaine et la commande de portraits n'affluait pas. Et qui sait si Monet ou Pissarro, malgré leur force de caractère, n'étaient point parfois intimidés par cet anathème? Le su-

perbe portrait de Clemenceau par Raffaelli avait soulevé d'acerbes critiques. Raffaelli ne triompha comme portraitiste qu'avec l'admirable portrait de sa fille. Si l'on exposait ensemble les beaux portraits et les belles études féminines dus aux impressionnistes, ce serait une salle d'un intérêt prestigieux. Les études de Claude Monet n'en seraient pas le moindre ornement,, si peu nombreuses soient-elles. Cette esquisse d'après lui-même, où il n'y a qu'une heure de travail sans doute, et où l'harmonie colorée, simplement amorcée, visage lie de vin et barbe verte, apparaît, en sa préparation, paradoxale, démontre une magnifique vigueur de dessin et elle évoque parfaitement le masque de Monet.

§

Galerie Druet, **Eugène Zak** apparaît avec ses belles qualités d'émotion et sa tendresse, sa couleur parfois un peu terne, mais émouvante d'être contenue, la fantaisie de son dessin dans ses mères soulevant leurs enfants à bout de bras, dans le charme de certains paysages édéniques où le ciel et la mer luttent de suavité.

§

André Tzanck nous montre de beaux portraits, des vues très étudiées, des paysages du Comtat très sobrement colorés et de belle ligne majestueuse. C'est un peintre ému et émouvant, d'une rare solidité de talent et d'une réelle puissance.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Fernand Darde : *La Rochelle au Visage marin*, Pijollet, La Rochelle. — Henri Guerlin : *Le château de Chambord*, Laurens.

La vieille ville de La Rochelle, cité fameuse dans nos annales et sur laquelle M. Fernand Darde apporte un volume qu'il a assez justement intitulé **La Rochelle au visage marin**, a dû surtout sa célébrité au siège qu'elle soutint au temps de Louis XIII, lorsque les huguenots l'eurent occupée comme une de leurs places fortes.

La Rochelle doit sa prospérité à son port sur l'Atlantique et ses faubourgs sont très étendus, mais dans la vieille ville

fortifiée aucune place n'est perdue et les maisons s'y tassent comme on peut le voir ailleurs, à Saint-Malo notamment, Après le siège de 1628, la ville occupée par les troupes royales, les fortifications avaient été abattues, sauf les tours du port; elles furent rétablies par Louis XIV et déclassées en 1902. On en peut voir encore une vieille porte édifiée en 1690, la porte Dauphine, la porte Royale et la petite porte Royale, etc. La rade la La Rochelle se trouve protégée par les îles de Ré et d'Oléron, sur lesquelles le volume apporte d'intéressants détails. L'arrivée par mer dans le port est un spectacle remarquable. La pêche, très importante, est un des principaux rendements de la ville. Les chalutiers y sont nombreux et jouèrent un rôle important au cours de la guerre 1914-18, où ils luttèrent durement contre les sous-marins ennemis.

Jusqu'au XIXe siècle, il n'y avait à La Rochelle que le port qui abrite aujourd'hui les voiliers; depuis, on a créé de nouveaux bassins et amélioré les accès. Le quartier avoisinant était le centre de la vieille ville maritime; une église y fut construite au XIIIe siècle, mais un incendie la consuma entièrement; une autre, fort belle, la remplaça en 1492, ruinée par les guerres de religion; il n'en subsiste, en gothique flamboyant, qu'un fragment du portail et une haute tour. Depuis, cette église eut encore de nombreuses vicissitudes. Près de là ont subsisté de curieuses maisons du XVe siècle aux pans de bois peints en noir. Sur l'emplacement de la douane s'élevait l'hôtel du Poids-du-Roi, où les marchands venaient pour leurs marchandises. Avec la tour de la Chaîne, un des plus vénérables monuments de la vieille Rochelle est la porte de la Grosse Horloge, restée miraculeusement debout, et qui dut faire partie de la première enceinte bâtie par Guillaume Tête d'Etoupe. La tour de la Chaîne, elle, est d'ailleurs en ruines et en passe de restauration depuis une dizaine d'années. La tour Saint-Nicolas date du XIVe siècle et, dit-on, fut construite par les Anglais qui occupèrent temporairement la ville; la tour de la Lanterne est ainsi nommée à cause de la niche où le maire allumait un flambeau pour indiquer la route aux navires : c'est là que furent enfermés les quatre sergents dits de La Rochelle, qui furent condamnés en 1822 pour conspiration contre l'Etat. Nous ne pouvons ici exa-

miner en détail toutes les curiosités que comporte encore la ville; nous nous bornerons simplement à énumérer les principales : ce sont les maisons à arcades des rues du Palais et Chandrier, la maison à pigeonnier de la rue du Temple, d'un si joli dessin, la cour du Temple, très bel immeuble du XVIIIe siècle, qui est maintenant la Bourse, la rue Dupaty et sa délicieuse maison Renaissance, par laquelle on accède à l'hôtel de ville, édifice fortifié du XVe siècle, et dont la cour fut aménagée si heureusement pendant le XVIe. Dans la pittoresque rue des Merciers, toutes les maisons pourraient être énumérées; la place du Marché, l'hôtel de Fleuriou, la tour Saint-Barthélemy, la cathédrale Saint-Louis, la place d'Armes, la rue Pernelle, la rue l'Escale, d'autres maisons curieuses dont une dite d'Henri II, une autre de Diane de Poitiers; celle de Nicolas Venette, etc. On peut ajouter que la vie moderne nous a valu la création d'un très beau parc et que la prospérité de La Rochelle s'est encore augmentée depuis la création du port de La Pallice. Le musée de peinture recèle nombre de toiles, mais peu d'œuvres locales; par contre, la Bibliothèque est très intéressante.

Nous ne pouvons que féliciter l'éditeur sur la présentation de ce volume qui s'apparente aux publications si connues de la librairie Rey, de Grenoble. Il comporte une illustration nombreuse et d'ailleurs très heureusement venue qui complète un texte fort agréable de M. Fernand Darde.

La collection des Monographies des Grands Edifices de la France s'est enrichie d'un nouveau volume de M. Henri Guerlin, relatif au **Château de Chambord**. Comme les précédentes, cette monographie comporte des plans et une illustration nombreuse qui ajoutent encore à l'intérêt de la publication. Chambord, en Sologne, parmi les bois et eaux de la région, est à quatorze kilomètres de Blois. Domaine de chasse depuis les vieilles époques (Xe siècle), il fut une résidence de Thibault le Tricheur, personnage quasi-fantastique dont la légende d'effroi subsiste encore. Pendant la guerre de Cent Ans, le château eut une certaine importance stratégique et servit également de prison; il devint propriété royale avec Louis XII (1498). Nous devons l'édifice actuel à François Ier, qui le fit rebâtir dès 1519. Le style de Chambord, très dis-

cuté, est cependant nettement français, mais on y trouve de nombreuses influences italiennes. En 1539, François Ier eut l'orgueil d'y recevoir Charles-Quint; le château était alors à peu près terminé; c'est là encore que commencèrent ses amours avec la belle duchesse d'Etampes. Sous Henri II, on en éleva la chapelle. Au temps de Charles IX, le parc comportait 5.500 hectares, enclos de murs où pullulait le gibier. Dès cette époque, le roi avait fort à faire pour se défendre contre le braconnage qui, on le sait, est encore une des habitudes de la région. Nous passons sur bien des détails pour arriver au personnage de Maurice de Saxe, auquel Louis XV, après Fontenoy, fit don du domaine avec quarante mille livres de revenu; de curieuses anecdotes sont restées sur lui. La Révolution fut un désastre pour le manoir royal, et ce fut Napoléon Ier qui le sauva en en faisant une maison de la Légion d'Honneur, puis le donna à Berthier, qui eut charge d'en entreprendre la restauration, mais n'y fit rien qui vaille. En 1821, une souscription permit de le racheter et de l'offrir au duc de Bordeaux. Les restaurations, trop importantes pour être détaillées ici, ont été entreprises en 1891-92 et furent l'œuvre des princes de Bourbon, héritiers du comte de Chambord. La description du château serait trop longue pour cette chronique; il comporte un donjon central, flanqué de tours rondes, des galeries sur piédestaux d'arcades, et une enceinte extérieure, également flanquée de tours. La partie la plus remarquable est le donjon, dont l'escalier central, à double révolution, est une pure merveille; la lanterne qui le surmonte est également un véritable joyau. Nous renvoyons au texte pour les détails de la décoration, les tours, la chapelle, le parc, etc.

Le volume sur Chambord de M. Henri Guerlin arrive à son heure pour rappeler l'intérêt d'un édifice qui fait partie de notre patrimoine national et dont on put craindre un moment la disparition totale.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Rondelle d'Insterbourg (Prusse Orientale) et caillou perforé de Leitmeritz (Bohême du Nord). — Mme Erika

Valters, qui s'occupe activement de la palethnologie des anciens peuples baltes (prussiens, lettons et lithuaniens qui furent détruits par les envahisseurs allemands au XIII[e] siècle) m'avait signalé, en 1929, une « fusaïole » du musée d'Insterbourg portant gravés des signes alphabétiformes, non sans analogie, assurait-elle, avec l'écriture de Glozel.

Près d'un an après, elle m'écrivait, le 28 septembre 1930 :

Je me trouve enfin dans la possibilité de vous envoyer les photographies des deux côtés de cette fusaïole. Notez bien que cet objet n'a encore jamais été examiné par un spécialiste. Il a été trouvé dans un champ près d'Insterbourg, petite ville de la Prusse Orientale, et se voit actuellement dans le musée de cette ville. C'est le seul objet portant des signes d'écriture qu'on ait rencontré dans le pays jusqu'à ce jour. Il est taillé dans de la pierre blanche. Les photographies le représentent en grandeur naturelle.

Le manque complet d'objets portant des signes d'écriture a permis aux savants allemands de nier l'existence d'une écriture quelconque chez les anciens Prussiens auxquels cette fusaïole a pu appartenir.

Et tant qu'elle restera pièce unique, il sera difficile d'en tirer des arguments en faveur d'une écriture chez les anciens Prussiens, car on pourra toujours objecter qu'il s'agit là d'une pièce importée d'un autre pays (1).

Cette année, Mme Erika Valters vient de publier dans la Revue *Atputa* (numéro d'avril) une notice sur la rondelle inscrite d'Insterbourg, dont voici la traduction des principaux passages :

(1) Dans la même lettre, Mme Erika Valters ajoutait au sujet de la visite d'études que M. Nerman avait faite au gisement et au musée de Glozel : « Il y a quelques semaines j'ai eu l'occasion de rencontrer en Lettonie M. Nerman, le célèbre archéologue suédois qui faisait des fouilles avec des archéologues lettons dans les environs de Liepaja, où on avait découvert des sépultures de vikings.

Il paraît que M. Nerman a visité Glozel, il y a deux ans, et qu'il connaît chaque pièce du Musée, y ayant passé, ainsi qu'au champ de fouilles, une journée entière. Je ne sais plus pour quelle raison M. Nerman n'a pas eu l'occasion de vous rencontrer à Vichy; ce qu'il regrette vivement. Je pense toutefois vous faire plaisir en vous disant que M. Nerman est resté émerveillé de tout ce qu'il a vu à Glozel et que d'après lui, il est tout à fait déplacé de douter de l'authenticité des trouvailles : « *Il n'y a, me dit-il, qu'une chose surprenante dans l'affaire de Glozel; c'est l'entêtement des savants français, adversaires du Docteur Morlet.* »

Cette opinion est très caractéristique. C'est celle de beaucoup de savants étrangers qui suivent le développement des querelles de chez vous. »

De temps en temps surgit chez nous la question d'une écriture chez les anciens peuples lettons et prussiens...

Au matériel déjà connu nous pouvons ajouter aujourd'hui une nouvelle pièce. C'est une petite rondelle taillée dans une pierre blanche dont les deux côtés portent quelques signes gravés. Les reproductions que nous donnons montrent l'objet dans ses dimensions réelles (fig. 1). Cette pièce est conservée dans le petit musée

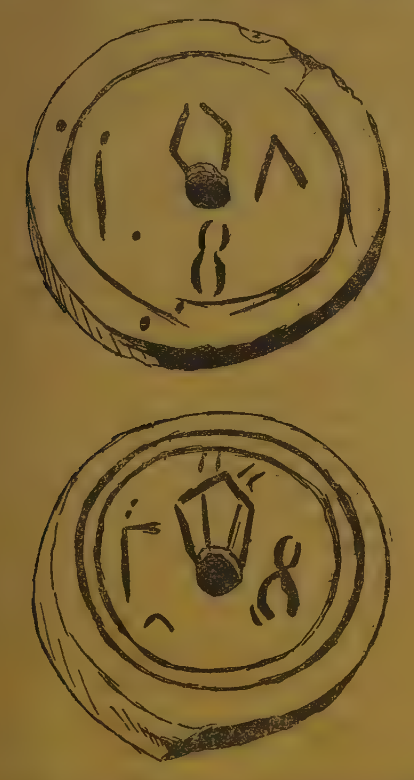


Fig. 1. — Rondelle en pierre blanche d'Insterbourg (Prusse Orientale).

d'Insterbourg, en Prusse Orientale; elle est cachée dans une armoire, parmi un tas de curiosités les plus diverses. Malheureusement la direction du Musée ne s'est jamais attachée à noter les

particularités importantes relatives à l'endroit où fut trouvée cette rondelle. Elle fut recueillie en 1910, près du village de Yudtschen, entre Insterbourg et Gumbinnen. C'est tout ce qu'on sait aujourd'hui de cette trouvaille. Personne ne se rappelle plus maintenant si cet objet fut recueilli par hasard ou au cours de fouilles, dans une tombe ou dans un ancien site habité, s'il était isolé ou avec d'autres objets qui auraient permis de juger de son âge, de sa provenance, etc. En tout cas, c'est la seule pièce, trouvée jusqu'à présent en Prusse Orientale, qui porte des signes pareils.

J'ai demandé à son sujet l'opinion du célèbre archéologue allemand, le Dr Wilke. L'éminent homme de science nous a fait savoir que ces signes ne représentent pas simplement une décoration, mais qu'ils ont pour but d'exprimer une pensée. Il ne les considère pas, non plus, comme des signes de propriété, car ils sont trop nombreux. Il veut plutôt leur attribuer une signification magique et hésite d'affirmer qu'il s'agit, dans ce cas, de véritables signes d'écriture.

Seuls, des signes disposés en ligne, comme à Glozel, Alvao et Seltsch, sont tenus, par M. Wilke, comme de véritables signes d'écriture. Quand, au contraire, il s'agit de signes peu nombreux et non alignés, il se contente de la définition de « signes alphabétiformes ». C'est dans cette dernière catégorie que le Dr Wilke classe les signes d'Insterbourg.

En ce qui concerne les signes eux-mêmes, M. Wilke pense que les graphismes composés de lignes droites sont de provenance locale et indépendants des autres systèmes alphabétiques, tandis que l'espèce de huit pourrait, d'après la théorie de M. Breuil, représenter une tête de bœuf.

Si l'on se rappelle les principes énoncés par sir Flinders Petrie, on pourrait porter un jugement plus favorable, dans le sens d'une écriture, sur les signes de la rondelle d'Insterbourg, car, selon lui, dans les écritures les plus anciennes, la forme des signes importe seule et non leur disposition. Le fait que des signes ne sont pas alignés prouverait seulement leur ancienneté.

Mme Erika Valters ne parle plus dans sa publication de l'emploi de cette rondelle perforée comme fusaïole.

Pour notre part, sans rejeter absolument cette attribution qui reste possible, nous croyons devoir en proposer une nouvelle.

Auparavant, nous donnerons, pour comparaison, à côté de la rondelle d'Insterbourg, les dessins du caillou perforé

de Leitmeritz (Bohème du Nord), qui nous ont été adressés par M. Rudolf Moschkau, l'éminent archéologue de Leipzig (fig. 2).

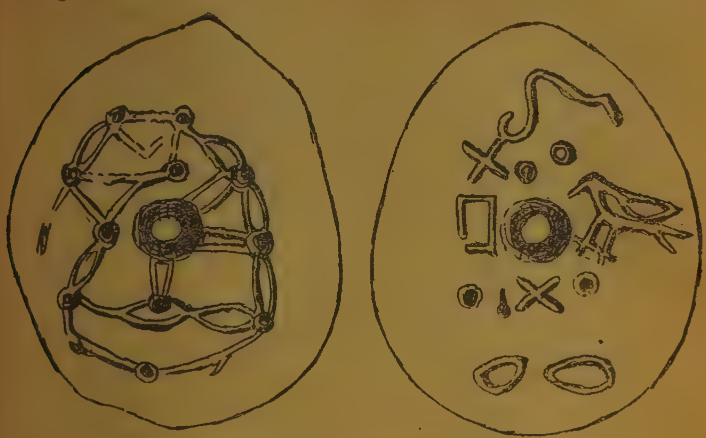


Fig. 2. — Caillou perforé de Leitmeritz (Bohême du Nord).
(Mons. Kern, Leimeritz.)

Il est bien certain, en effet, que ces deux objets portant une même perforation centrale et des signes alphabétiformes (2) paraissent avoir eu la même destination et appartenu à une même civilisation.

Or, nous croyons, depuis que nous en avons vu de semblables à l'Exposition Coloniale, que ces rondelles ou cailloux perforés devaient servir de *tirants* de tisserands, comme nous l'avons montré pour les galets troués de Glozel.

Placés sous le pied, entre le gros et le second orteil, ils permettaient, à l'aide d'une corde passée dans la perforation et retenue de l'autre côté par un gros nœud, d'abaisser alternativement les deux trames du tissu.

Ces *tirants* perforés étaient en somme le pédalier employé par les premiers tisserands avant l'utilisation des planchettes de bois.

D[r] A. MORLET.

(2) En outre des signes alphabétiformes, le caillou perforé de Leitmeritz porte gravés, comme on peut le voir, divers idéographismes : *serpent*, *oiseau*, trame de filet (?).

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La source d'un chapitre de « Madame Bovary ». L'opération du pied-bot. — Lorsque Charles Bovary, poussé par Homais, qui y voyait une gloire pour Yonville, se fut décidé à opérer Hippolyte, le garçon d'écurie du Lion d'Or, « il fit venir de Rouen le volume du docteur Duval (1), et, tous les soirs, se prenant la tête entre les mains, il s'enfonçait dans cette lecture ». (Ed. Conard, 1910, p. 242.)

Il nous a paru curieux d'aller voir dans l'ouvrage de ce docteur Duval s'il n'y avait pas quelque chose à glaner pour l'histoire de ce chapitre de *Madame Bovary* et notre curiosité n'a pas été vaine.

Gustave Flaubert n'avait pas été sans entendre parler par son père, le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, de ce médecin, inventeur d'une méthode nouvelle pour la cure des pieds-bots par résection du tendon d'Achille. Vincent Duval, en effet, était venu opérer des malades en Normandie : parmi les observations qui se trouvent à la fin de son volume, une dizaine ont trait à des opérations effectuées sur des malades normands, dont plusieurs à Rouen même. Quant à la 68e observation, son intérêt, pour la question qui nous occupe, est évident. Le cas est celui d'une demoiselle Martin, de Caudebec-en-Caux, qui souffrait d'un pied-bot.

> Une inflammation des conjonctives, dit le Dr Duval (p. 297) engagea les parens de la jeune malade à *envoyer leur fille à Rouen, pour la confier aux soins éclairés du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette ville.* Mlle Martin perdit un de ses yeux, malgré le traitement actif qu'on lui fit suivre. M. Flaubert voulut essayer ensuite de guérir le pied difforme; le moyen qu'il employa consistait à tenir la jeune fille au lit, la jambe enfermée dans des attelles de fer, etc... Tout cela dura neuf mois; mais enfin les parens de Mlle Martin, ne voyant pas d'amélioration dans sa position, se décidèrent à la faire revenir chez eux.

L'auteur raconte ensuite comment le traitement de M. Flau-

(1) *Traité pratique du Pied-Bot,* par Vincent Duval, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes, directeur des traitements orthopédiques des hôpitaux civils de Paris, etc..., avec un grand nombre de planches et de figures intercalées dans le texte. Paris, Baillière, et à la maison spéciale dirigée par l'auteur, 1839, in-8, de XIV et 336 pp. Huit planches lithographiées.

bert n'ayant rien donné, la malade (présentant la difformité qu'il appelle *stréphendopodie*) était restée dans le même état jusqu'à l'âge de 17 ans, qu'alors on vint le consulter (1838) et qu'il l'opéra avec succès. — « Cette cure, dit-il, est l'une des plus difficiles que nous ayons obtenues » (p. 301). — Il est évident que cette opération, d'une technique absolument nouvelle, avait fait quelque bruit dans les milieux médicaux rouennais, et que le chirurgien Achille Flaubert (qui lui aussi avait essayé de guérir la malade selon les méthodes classiques) n'avait pas été sans la discuter vivement. Le souvenir d'une de ces discussions fut sans doute pour le romancier le point de départ de ce chapitre de « la Bovary ». Il est hors de doute également que, comme Charles Bovary, Flaubert eut entre les mains le volume du docteur Duval. Les termes même : *stréphopodie*, *stréphocatopodie*, *stréphendopodie*, *stréphexopodie*, etc. (Ed. Conard, p. 242), dans lesquels Bovary s'embrouillait et qu'Homais, lui, prononçait avec volupté, ont été forgés par Duval.

Nous savons bien, dit-il (p. XII), que quelques personnes, fort empressées de critiquer les mots quand elles ne peuvent point critiquer les choses, se récrieront sur la barbarie de nos néologismes à racine grecque...

« Je n'ai pas mis le terme scientifique, disait Homais en lisant l'article qu'il destinait au *Fanal de Rouen*, parce que, vous savez, dans un journal... tout le monde peut-être ne comprendrait pas; il faut que les masses... » (p. 246).

Quant aux phases de l'opération qui aurait fait la célébrité de Bovary, la gloire d'Yonville et la fortune d'Homais, si la *fatalité* n'en avait décidé autrement, Flaubert les a scrupuleusement décrites d'après le *Traité pratique du Pied-Bot*. La comparaison de quelques passages du roman et du livre de Duval le montre avec évidence :

MADAME BOVARY (Ed. Conard, 1910).	TRAITÉ DU PIED-BOT, de Duval (1re éd. 1839).
P. 242. — A peine sentiras-tu peut-être une *légère douleur* ; c'est une simple piqûre comme une petite saignée, moins que	P. 119. — Chez la plupart des sujets *la douleur* est nulle; chez les plus irritables le sentiment d'une *piqûre* ou d'un pincement

l'extraction de certains cors.	se fait percevoir, mais pour disparaître à l'instant. P. 125. — Notre section du tendon... détermine chez la plupart des personnes une sensation tout au plus semblable à celle que fait éprouver la *simple saignée du bras.*
P. 245. — Charles piqua la peau; on entendit un *craquement sec. Le tendon était coupé,* l'opération était finie.	P. 118. — *Dès que le tendon est coupé, un craquement sensible se fait entendre.* Cette opération doit durer de trois à cinq secondes.
P. 245. — Puis Charles ayant bouclé son malade dans le moteur mécanique s'en retourna chez lui.	P. 123. — Nous plaçons le pied dans la machine immédiatement après la section.
P. 246. — L'opération, du reste, s'est pratiquée comme par enchantement, et *à peine si quelques gouttes de sang sont venues sur la peau.*	P. 118. — ...l'unique incision, faite par le ténotome, plus petite certainement qu'une piqûre de lancette, *laisse à peine échapper deux ou trois gouttes de sang.*

Quant à la *machine* que Charles, avec les conseils du pharmacien, fit construire par le menuisier aidé du serrurier, « une manière de boîte pesant huit livres environ, et où le fer, le bois, la tôle, le cuir, les vis et les écrous ne se trouvaient pas épargnés », elle est décrite minutieusement p. 135 et suivantes de l'ouvrage de Duval, et deux figures gravées sur bois permettent d'imaginer exactement le *moteur mécanique* dans lequel on boucla la jambe de *l'intéressant stréphopode.*

Tout cela, sans doute, n'ajoute pas grand'chose à ce que nous savons de la composition des romans de Flaubert; c'est cependant une preuve de plus de l'immense souci qu'il avait du document exact et de l'énorme quantité de lectures les plus variées auxquelles il s'astreignait avant d'écrire une ligne.

PIERRE-M. LAMBERT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Eugène Ysaye. — L'Exposition de *L'Art vivant* au Palais des Beaux-Arts. — Le peintre Edgard Tydgat. — *Le Journal des Poètes.* — *Poèmes de gosses* recueillis et commentés par Maurice Carême. — Mémento.

Avec **Eugène Ysaye** disparaît une des figures les plus représentatives de la Belgique d'avant-guerre. En des temps heureux, il incarna une sorte d'apostolat lyrique auquel ne pouvait manquer d'adhérer un pays pauvre en génies et qui se contentait d'un violon pour sacrer grand homme celui qui en maniait l'archet. Tout dans Eugène Ysaye contribuait du reste, à lui assurer l'auréole. Autant que la magie d'un instrument unique, sa majestueuse stature, son masque à la fois impérieux et doux, son regard inspiré et sa vaste chevelure concrétaient, dans l'esprit de ses admirateurs, le type même du grand musicien. Car, pour anachronique qu'il s'avère de nos jours, ce type fixé par les romantiques n'a guère évolué, et si certains virtuoses d'aujourd'hui y ont délibérément renoncé, il en est bon nombre qui lui sont demeurés fidèles. Qu'il brandît son Guarini ou sa baguette de chef d'orchestre, dès avant les premières mesures, Eugène Ysaye se sentait donc maître de son public. Aimé d'amour et le sachant, il arrivait d'ailleurs à ses concerts comme à de mystérieux rendez-vous, où chaque œuvre prenait aussitôt figure de maîtresse élue. Sous la caresse qui la domptait, elle ne tardait pas à exhaler ses plus intimes secrets et, docile à son amant d'une heure, rejoignait dans une voluptueuse extase les déesses de jadis violées par un mortel. Classiques, romantiques et modernes, tous les ouvrages ressuscités ou révélés par Eugène Ysaye participèrent ainsi à une orgie magnifique, à laquelle il suffit d'avoir assisté une fois, pour comprendre le prestige de cet incomparable interprète.

Sans doute, et c'était fatal tant il se savait adulé, s'abusa-t-il quelquefois sur la valeur de sa gloire. Pour faire chanter, comme pas un, tel ou tel instrument, l'interprète, fût-il merveilleux comme celui-ci, n'en demeure pas moins tributaire du compositeur qui l'inspire. La musique se sert de lui comme d'un utile truchement entre elle et ses vrais

élus, et c'est s'abuser sur son destin que de l'égaler, ainsi qu'il le fait trop souvent lui-même, aux créateurs dont il extériorise le génie ou le talent.

Ceux que servit Eugène Ysaye furent innombrables. De Bach à Debussy, tous les maîtres du violon et de l'orchestre trouvèrent en lui un zélateur aussi fervent que passionné. César Franck, qui lui dédia sa sublime sonate, fut révélé par ses soins, et sans lui Guillaume Lekeu, fauché au seuil d'une éclatante carrière, n'aurait pas de sitôt pris rang parmi les plus pures gloires de la musique. Dans son désir de servir ses compatriotes moins glorieux, il essaya même, avec un désintéressement dont on ne lui a pas assez tenu compte, d'imposer au public quantité d'œuvres belges auxquelles il insuffla son enthousiasme coutumier, mais qui manquant, hélas! d'originalité et de flamme, sombrèrent aussitôt dans l'oubli. En bon Liégeois qu'il était, il n'en garda point d'amertume, s'efforçant même de renouveler l'expérience chaque fois que l'occasion s'en présentait. Mais chaque fois, la victoire escomptée se mua en défaite, sans que le général malchanceux perdît foi dans son destin. Ces échecs n'étonnèrent personne. Car, quelque pénible qu'en soit l'aveu, à part le génial Franck, le pathétique Lekeu et deux ou trois noms secondaires, la Belgique contemporaine ne compte guère de grands compositeurs. Pour d'obscures raisons, parmi lesquelles l'amour de la couleur joue un indubitable rôle, nos musiciens semblent ignorer le détachement spirituel indispensable aux créateurs. La plupart de leurs œuvres, asservies au seul décor et transposées directement de la palette à la gamme, ne dépassent jamais l'esquisse ou le tableau, à moins que, dans un vain sursaut d'idéalité, elles ne s'épuisent en effusions interminables.

Eugène Ysaye lui-même, en dépit de son énorme érudition, échoua dans ses velléités créatrices qui, sans le respect attaché à son nom, n'auraient jamais suscité l'intérêt d'un public quelque peu averti. Pas plus que son récent opéra, ses œuvres violonistiques ne sont marquées du signe d'éternité. Tout au plus, prouve-t-il dans celles-ci les étonnantes ressources de son instrument favori, dans celui-là la ferveur de son amour pour sa terre natale.

Bien qu'il en fût intimement convaincu, ce n'est donc pas sous ce jour qu'il demeurera cher à nos mémoires. Et cependant, comment ne pas lui savoir gré de cette tentative qui prend l'aspect d'une émouvante évasion quand on sait qu'à l'heure où il s'y risqua, le violon auquel il avait voué sa vie ne répondait plus à l'appel de ses doigts désespérés. Si le virtuose avait terminé sa carrière et en souffrait comme d'une trahison, le musicien demeurait fidèle à la Déesse qui s'était penchée sur son berceau et n'avait cessé de lui prodiguer ses lauriers.

Drame poignant que celui d'une telle âme blessée à mort et qui malgré l'agonie proche cherche encore à se reconquérir... En reconnaissance des heures inoubliables qu'il leur avait fait vivre, les admirateurs d'Eugène Ysaye accueillirent ses suprêmes sursauts comme autant de nouvelles victoires. Il mourut dans une apothéose, laissant le souvenir d'un magicien des sons, d'un éveilleur inlassable et, ce qui l'ennoblit encore, d'un cœur aussi enthousiaste que généreux. C'est plus qu'il n'en faut pour laisser une trace ailleurs que dans le sable.

En sera-t-il de même des peintres de **L'Art Vivant** qui venus de tous les coins d'Europe se confrontèrent récemment dans les vastes locaux du Palais des Beaux-Arts? Sans doute sont-ils assurés de leur gloire puisqu'ils se tiennent pour les maîtres de l'heure et que l'étiquette dont les ont gratifiés de subtils esthéticiens les situe, dès à présent, en bonne place dans l'histoire de l'art.

Cette étiquette a été fort discutée. Qu'est-ce au juste, que ce fameux *Art vivant* autour duquel se sont livrées et se livrent encore des batailles acharnées?

On en a proposé vingt définitions plus subtiles les unes que les autres et qui, en fin de compte, n'ont satisfait personne. Car, si une telle épithète, qui présuppose un programme nettement déterminé, peut s'appliquer avec un semblant de raison à quelques excellents peintres, elle est revendiquée aussi par nombre de mauvais plaisants qui s'en prévalent non sans orgueil pour justifier leur ignorance et leur absence de talent. Pour résoudre la question,

le mieux que l'on puisse faire est de s'en référer aux œuvres qui se réclament d'elle. Quand celles-ci font masse comme ce fut le cas au Palais des Beaux-Arts, on n'a que l'embarras du choix. Tous les grands noms de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Hollande, de Tchécoslovaquie et de Belgique, resplendissaient aux cimaises et ce qui ne gâtait rien, de nombreux jeunes, encore ignorés du grand public, y corsaient de leurs impatiences la gloire déjà stabilisée de leurs aînés. Reconnaissons qu'en ce faisant, les organisateurs de *L'Art Vivant* justifièrent à leur insu peut-être, mais de belle façon, leur étiquette ambiguë et qu'en toute loyauté ils nous jetèrent au cœur même de la mêlée. Cubistes, fauves, expressionnistes, surréalistes, voire quelques néo-impressionnistes apaisant leurs disputes, se partagèrent équitablement le champ clos et pour qui, à tort ou à raison, déplore notre nivellement social, les différents cris de guerre de ces écoles rivales prirent aussitôt l'aspect d'une légitime révolte de l'esprit. Que de fois, en effet, ne nous avait-on pas affirmé l'existence d'un art international, et s'était-on plu, au nom d'une prétendue fraternité universelle, à nous démontrer la fraternité esthétique de peintres aussi éloignés les uns des autres que les latitudes sous lesquelles ils étaient nés!

Une seule visite à l'*Exposition de l'Art Vivant* prouvait l'inanité d'un tel sophisme, car jamais peut-être on ne put constater aussi bien que là l'indépendance absolue des différentes écoles européennes.

Sauf l'adoption de quelques traits communs et l'apparente similitude de certaines formules, les peintres représentés à ce salon, tout voisins qu'ils fussent par leurs frontières ou leurs sympathies, gardaient en effet avec leur sol, leur race et leurs origines, assez de liens pour se refuser à une tutelle inopportune.

Pourquoi dès lors, comme s'y plaît la critique d'arrière-garde, traiter en renégats ces continuateurs d'une impérieuse mais souple tradition, et leur imputer à crime l'ardeur qu'ils mettent à la défendre? Que l'on discute certaines de leurs tendances, rien de plus légitime quand ces tendances visent moins à la trouvaille qu'à une excentricité

de médiocre aloi. L'occasion s'en trouvait, certes, et fort belle, à *L'Art Vivant* où, comme dans n'importe quelle exposition d'ensemble, le bon côtoyait le pire, mais où l'on pouvait admirer aussi quelques œuvres maîtresses, déjà nimbées de clartés avant-courrières et qui, malgré leur audacieuse nouveauté, rejoignaient dès à présent les chefs-d'œuvre de nos musées.

Si l'on s'en tient à la section belge, l'une des plus riches et des plus variées de toutes, nombreux s'y comptaient les peintres directement issus des maîtres d'autrefois et dont les toiles, toutes palpitantes des vérités d'aujourd'hui, rappelaient néanmoins par leur rayonnement la grande leçon des ancêtres et le respect qui y demeurait attaché. Il serait superflu de reparler ici d'Ensor, de Rik Wouters, d'Henri Evenepoel, de Permeke et de Floris Jespers, depuis longtemps entrés dans une juste gloire. Mais comment ne pas s'attarder à l'œuvre d'un **Edgard Tydgat** qui pour avoir longuement préparé sa maîtrise, l'affirme aujourd'hui avec d'autant plus d'éclat? Une récente exposition d'ensemble révéla son nom au grand public. Jusqu'alors, il n'était connu que de quelques délicats, familiers des petits salons d'avant-garde. Il lui fallut la généreuse hospitalité du Palais des Beaux-Arts où son exposition précéda celle de *L'Art Vivant*, pour que l'on découvrît enfin sous le masque de ce modeste une des plus émouvantes figures de la peinture contemporaine. Car, si Edgard Tydgat ne dément en rien les traditions fondamentales de sa race, qui trouvent libre jeu dans les sujets dont il fait choix, le sentiment qui émane de son œuvre est d'ordre universel et brise les formes spécifiquement flamandes qui la délimitent. Eclos dans le trouble d'une âme que se disputent le mysticisme et la concupiscence, il n'est pas loin d'égaler en inquiétude et en ferveur celui qui nous rend si pathétiques certaines hagiographies. Ne brûle-t-il pas avec une frénésie inlassable, et n'est-il point revêtu d'une déconcertante innocence?

Déjà perceptible dans les premiers portraits de l'artiste qui l'insinue non sans malice au cœur même de ses modèles, il imprègne de plus en plus les figures et les paysages de l'âge mûr, pour triompher de ses dernières contraintes dans

les scènes allégoriques que Tydgat a prodiguées au cours de ces derniers temps.

Tantôt il s'y égrène en gammes amorties, voluptueuses comme une caresse interdite, tantôt il précise, sans avoir l'air d'y toucher, le geste ambigu d'un enfant ou d'une jeune fille, tantôt encore il allume une rose cruelle au fond d'une chambrette faubourienne. C'est lui qui asservit au désir la face placide des acrobates et des matelots, auxquels le peintre a consacré un grand nombre de ses toiles, lui qui fait resplendir, comme une image tombée du ciel, un paradis paradoxal où Tydgat s'assigne candidement le rôle du Créateur, lui encore et toujours qui relie les uns aux autres les innombrables épisodes d'une vie pittoresque entre toutes, où la fantaisie et la réalité se confondent dans un émerveillement nervalien.

Cette constante dualité du rêve et du réel est, en effet, chez Tydgat presque aussi littéraire que picturale. Pourquoi s'étonner dès lors si, devant une telle œuvre, on se sent harcelé d'appels doublement tentateurs? Pour n'en citer qu'un exemple, n'est-ce pas le fantôme d'Alain Fournier ou l'ombre de Jean Giraudoux qui rôde dans ce *Souvenir d'un dimanche,* dédié, dirait-on, aux songes conjugués d'Ulenspiegel et de la Reine Mab? En cela, d'ailleurs, Tydgat ne renie pas sa race qui, tant chez ses peintres et ses poètes que chez ses mendiants et ses bergers, a maintes fois trouvé dans le conte et la fable matière à chefs-d'œuvre. Quel moyen, pour les éternels enfants que nous sommes, de résister à l'attrait d'une belle « histoire », surtout quand cette « histoire » prend corps dans une suite d'images plus captivantes les unes que les autres, où l'œil et l'esprit trouvent une égale joie? Aussi, Tydgat qui, au plaisir de nous émerveiller, joint celui de demeurer émerveillé lui-même, ne faillit-il pas à sa mission. Chaque matin, il s'assied à sa fenêtre et y attend sa Muse. Depuis plus de vingt ans, elle est fidèle au rendez-vous. Par reconnaissance, il l'a souvent fait poser devant lui et nous en a transmis d'éloquents portraits. Pour être nue, elle n'a cependant rien de grec, comme se l'imaginaient les poètes parnassiens. C'est une robuste Flamande, telle qu'on en rencontre dans nos vi-

lages, experte, on le devine, en saines voluptés, mais qui, en souvenir du ciel d'où elle descend, arbore une paire de larges ailes. En cela, elle répond bien au vœu secret d'Edgard Tydgat, qui s'est toujours diverti au double jeu de la vie. De ce magnifique équilibre, il a tiré une œuvre incomparable où ses dons de peintre et de poète se confondent à celui, plus précieux encore, d'une enfance toujours en éveil. Et sans doute, sont-ce là les meilleurs garants de sa durée.

Ce don d'enfance que poursuivent vainement tant d'artistes frelatés, on le retrouve, mais cette foi, si l'on ose dire, à l'état chimiquement pur, dans les **Poèmes de gosses** recueillis par M. Maurice Carême et publiés dans le n° 7 du **Journal des Poètes.**

Qu'il nous soit permis, tout d'abord, de remercier les fondateurs de cet excellent hebdomadaire, l'un des plus audacieux, à coup sûr, dont on ait pu saluer l'apparition.

Servir comme ils le font, chaque samedi, à l'heure du premier déjeuner, un périodique où, en lieu et place des événements du jour, la poésie est exaltée de la première à la dernière page, constitue, certes, une entreprise devant laquelle auraient reculé les poètes les moins raisonnables d'autrefois.

Il faut croire cependant que *le Journal des Poètes* répondait à un besoin, puisque le public lui fait fête et que, lancé avec une certaine hésitation, il proclame aujourd'hui — et avec quel orgueil! — sa volonté de vivre et de bien vivre.

Ce n'est pas qu'il soit parfait en tous points et qu'on ne puisse trouver à redire sur certaines de ses tendances. Mais l'essentiel n'est-il pas, comme il le fait avec une juvénile véhémence, de réaffirmer la primauté de l'idéal et de restituer au lyrisme, trop souvent renié par ceux-là mêmes qui semblaient chargés de le défendre, le prestige dont se glorifiait jusqu'à hier une humanité encore fidèle aux préceptes de l'esprit? Aussi pour toucher au point vulnérable les âmes qu'il cherche à se reconquérir, ne pouvait-il choisir meilleurs intermédiaires que ces *Poèmes de gosses* où palpitent dans leur innocence plénière tous les rêves, toutes

les ardeurs et tous les espoirs auxquels l'homme fait vainement appel à l'heure où il en aurait le plus besoin.

Ces poèmes sont écrits par des écoliers âgés de 5 à 12 ans, et, à ce qu'affirme M. Carême, ils n'ont subi ni corrections ni retouches. Cueillis à fleur d'âme, au cours d'un jeu ou d'une précoce rêverie, ils trahissent, certes, parfois, l'ingénuité des petits doigts qui les ont noués en bouquets. Mais le plus souvent, ils exhalent de telles résonances et se concentrent en de si parfaits raccourcis, qu'à moins de suspecter la garantie de leur commentateur, ils semblent éclos comme les strophes d'un Verlaine ou d'un Van Lerberghe, dans les profondeurs mêmes de l'être.

Déjà, dans ces quelques lignes, Suzanne, qui a cinq ans, rejoint l'auteur des *Entrevisions.*

Je danse

Je danse, je danse, je danse,
Et j'appelle les petits anges qui dansent avec moi.

Dans le ciel

Dans le ciel j'ai vu
Des moutons qui couraient
Et tous ils portaient
Une petite fille blonde comme moi.

Jeanneke (six ans) signe ce délicieux poème :

LA POIRE

J'ai coupé une poire.
Et j'ai trouvé au milieu
Une belle étoile dorée
Et tout d'un coup
C'était une vraie étoile.

Raymond, qui, à sept ans, ignore évidemment Jules Renard, lui dédie néanmoins cet Haï Kaï :

LE CHIEN

Il court si vite,
Si vite, si vite,
Qu'il perd ses oreilles.

Chez cet anonyme de huit ans, le jeu s'enjolive d'un premier songe :

LE SOIR

Le soir est une grande plaine
où les Anges jouent aux billes
Avec les étoiles.

Cet autre, du même âge, réjouirait aussi l'auteur de *Poil de Carotte* :

LA RENONCULE

La renoncule sonne près des ruisseaux
Pour appeler les petits crapauds
Qui oublient d'aller en classe.

Voici l'œuvre d'une fillette de dix ans chez qui pointe déjà la coquetterie :

CE QUE C'EST...

Le ciel, ce sont mes yeux,
Le soleil, ce sont mes cheveux
Et moi, je suis encore mieux.

Celle-ci (dix ans) invente cette image adorable :

LES FLEURS

Les fleurs s'élancent vers la lumière
Comme si Dieu les appelait.

Et celle-là, comme le dit fort bien M. Carême, souligne dans trois strophes la valeur magique de la poésie :

POÈME

Le bon Dieu
a ses anges

Le ciel a
ses nuages

Et moi, mes agneaux,
Ce sont mes poèmes.

Il en est vingt autres tout aussi charmants, qui célèbrent, soit avec malice, soit avec tendresse, mais toujours avec un bonheur égal, les mille émois qui s'allument dans les jeunes âmes.

Certains d'entre eux feraient l'orgueil de maint poète arrivé. Si bien que l'on en arrive une fois de plus à s'interroger sur l'origine du miracle poétique et à chercher, non plus dans les secrets du rythme ou dans les subterfuges de la rime, le nœud de ce passionnant problème. Faut-il y voir une épuration inconsciente de l'instinct, sous l'empire de quelque ange gardien, un élan irrésistible de l'âme dont l'homme serait capable dès ses premiers pas, ou tout simplement une de ces forces obscures par quoi tout être humain s'égale un jour à Dieu, mais qui — ô châtiment de l'orgueil! — ne continuerait à agir que sur quelques êtres assez détachés d'eux-mêmes pour s'y abandonner en toute innocence. Seraient-ce ceux-là les grands poètes? Et les plus grands poètes de tous ne seraient-ce pas les tout petits enfants?

Mémento. — *La Nervie* consacre un numéro spécial à *Christian Beck,* où M. Albert Mockel, dans une magnifique étude, célèbre comme il le mérite cet écrivain trop oublié.

Le *Prix Verhaeren* est décerné à *M. Carlo Bronne.*

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Richard von Schaukal : *Gedanken* (Pensées), chez Georg Müller, München). — Matzke : *Jugend bekennt : So sind wir* (Jeunesse déclare : voilà comme nous sommes), chez Reclam jun., Leipzig. — Leopold Dingraeve : *Wo steht die junge Generation?* (*Où en est la nouvelle génération?*), chez Eugen Dietrichs, Iéna. — Hippolyte Loiseau : *Gœthe en France; ce qu'il en a connu, pensé et dit.* Editions Victor Attinger, Paris.

C'est comme poète lyrique que Schaukal a d'abord tracé son sillon dans la littérature. Il appartenait à ce groupe de jeunes poètes qui, il y a tantôt quarante ans, en réaction contre un certain naturalisme, ont fait triompher parmi une élite les principes de l'esthétisme et prôné le culte aristocratique de la forme. Comme son compatriote et émule, Hofmannsthal, il apportait dans l'évocation de ses décors d'art et de ses raffinements d'âme toutes les séductions de cette vieille âme autrichienne, si composite, si délicatement nuancée, dont le traditionalisme sans morgue se tempère d'une grâce infinie et accueille toutes les particularités humaines et ethniques. Nul ne s'entend comme Schaukal à ressusciter

l'âme d'une époque ou d'un mobilier, l'atmosphère d'un paysage, à percevoir les mystérieux enchaînements des êtres à travers les âges. Il est le poète par excellence de la sensibilité aristocratique et traditionaliste.

Mais le poète se double chez lui d'un penseur lucide. Curieux de tous les raffinements, il s'est donné, par la culture, un horizon européen. N'est-ce pas lui qui a fait quelques-unes des plus belles traductions allemandes de Mérimée, de Flaubert, de Verlaine, de Mallarmé? Et d'ailleurs le cosmopolitisme du goût et de l'esprit n'a-t-il pas toujours été dans les traditions de toute vraie aristocratie qui sait reconnaître et retrouver partout ses « pairs »? Lorsque naguère dans un pamphlet bruyamment discuté — **la Vie et les Opinions de Messire Andreas von Belthesser** — on lui vit tourner en ridicule les prétentions d'une certaine intellectualité littéraire et tracer le portrait du parfait dandy, tout le monde cria au snobisme. On ne vit pas que sous ce masque, quelque peu désuet, se cachaient les souffrances d'un raffiné et les désenchantements d'un romantique impénitent. Tel il nous apparaît aussi dans ce nouveau recueil d'aphorismes, **Gedanken** (*Pensées*), où il a recueilli les quintessences d'une longue méditation humaine. Ce qui importe, ce n'est pas tant la conscience que nous prenons de nous-mêmes que le « sens » inconscient qui s'exprime dans notre vie, toutes ces valeurs irrationnelles dont notre personnalité n'est que le miroir fugitif. Romantique, Schaukal l'est par toutes les fibres secrètes de son être, par ses prédilections les plus chères qui vont aux romantiques allemands, à Jean Paul, Eichendorff, Uhland, Kleist, et surtout à ce démoniaque Hoffmann à qui il a dédié un essai qui est un chef-d'œuvre de divination psychologique. Comme eux, il est, au fond, un solitaire, un rêveur, un musicien, et ce qu'il demande en somme à la culture, c'est uniquement d'amortir les conflits et les heurts où l'expose cette sensibilité de romantique avec une réalité de plus en plus hostile. De là le pessimisme latent qui imprègne ce recueil de Pensées. C'est le sentiment de l'appauvrissement de notre être à mesure que nous désapprenons de voir le monde avec nos yeux d'enfants, le sentiment aussi des irréparables disparitions et destructions, de la dégradation constante des

valeurs qui accompagne ce bouleversement continu que d'aucuns ont dénommé le « progrès » — bref tout ce drame douloureux qui jamais n'a été vécu avec plus de lucidité qu'en Autriche par la génération des Hofmannsthal et des Schaukal.

La jeunesse allemande d'aujourd'hui, elle, réagit différemment. Je n'en veux pour preuves que ce petit livre qui a fait sensation, tout au moins par son titre quelque peu provocant : **Jugend bekennt : so sind wir** (*Jeunesse déclare : voilà comme nous sommes!*) L'auteur, un tout jeune, M. Matzke, a découvert le secret de sa génération et il éprouve le besoin d'annoncer au monde cette découverte sensationnelle. Elle tient, en somme, dans cette formule dont depuis deux ou trois ans on commence à nous rebattre singulièrement les oreilles : « *die neue Sachlichkeit* ». L'Allemand d'autrefois se piquait d'être idéaliste et romantique; il faisait étalage de son « âme », de son *Gemüt*. Le jeune allemand d'aujourd'hui est *sachlich* ou, pour reprendre une expression chère au poète, il est « adéquat » (adéquat au réel). Les qualités qu'il prise, c'est l'impersonnalité, la froideur distante, la précision sèche et la discipline collective. L'éducation par la technique et le sport a modifié radicalement son attitude en face de la vie. Il a bien encore sa sensibilité, mais elle est un terrain réservé qu'il tient fermé à tous les regards. S'il aime la nature, du moins ne rêve-t-il plus devant un paysage. Ce qu'il cherche dans la nature, c'est précisément ce par quoi elle est différente de lui, le pur élément qui tonifie le corps, stimule l'effort physique — mer, montagne, soleil qui hâle, espaces immenses. *Sachlich* est donc son attitude en face de l'art, de la littérature, dont le XIXe siècle avait démesurément exagéré l'importance. Et pourtant déjà Schiller nous avait avertis : l'art est un jeu; il n'est pas le sérieux de la vie. L'erreur des naturalistes a été de vouloir nous donner par la littérature une image exacte du sérieux de la vie, d'avoir introduit au théâtre et dans le roman la discussion des problèmes psychologiques, moraux, sociaux. Mais la fonction de l'art est au contraire de nous sortir de tout cela, de nous faire de nouveau jouir comme des enfants, de nous octroyer des vacances morales.

Plus naturelle est aussi l'attitude des jeunes en amour. L'an-

cienne littérature était infestée d'un sexualisme envahissant, souvent hypocritement voilé ou sublimé! Pour la génération nouvelle, l'amour n'occupe plus cette place privilégiée, car, affranchie des entraves morales du passé, elle vit normalement sa vie sexuelle dans une camaraderie des sexes qui dure autant que le sentiment qui a rapproché les deux partenaires. Le « problème » sexuel est ainsi simplifié; l'amour est devenu la chose la plus naturelle du monde; tout au moins il n'exerce plus la fascination d'un mystère, ni l'attrait du fruit défendu. Et il en va un peu de même pour la religion. Elle non plus n'est plus ni un problème ni un mystère, pas même une inquiétude. On admire assurément les beaux monuments d'art qu'elle nous a légués, mais le problème religieux de la foi, comme tel, est en dehors de l'horizon visuel de la jeunesse d'aujourd'hui. Une défaveur toute spéciale, semble-t-il, s'attache au protestantisme précisément parce qu'il fait reposer la vie religieuse sur la foi individuelle, sur le problème de la « conscience» et de l'inquiétude religieuse, alors qu'on marque par contre une sympathie, d'ailleurs toute platonique, au catholicisme, à cause de sa belle architecture et parce qu'il représente essentiellement une hiérarchie et un ordre impersonnel.

Scepticisme? Pourtant ce scepticisme n'exclut pas l'héroïsme, et se concilie même avec un certain fanatisme. Mais ce nouveau fanatisme n'est plus le fanatisme de la vérité — c'est un fanatisme de l'action, qui se réclame de la lutte, des nécessités et des règles de la lutte. Et voilà donc la seule morale qu'on tolère encore : jouer la règle du jeu, faire ce qui est nécessaire, à son poste, à son rang, militairement, sportivement. De là cette concentration froide de la volonté tendue vers des buts précis, prête d'ailleurs à tout risquer sur une seule carte. Il faut reconnaître que cette jeunesse arrive avec une expérience singulièrement précoce de la vie. Elle a connu, dans son enfance, les misères de la guerre, les horreurs de la guerre civile, puis les angoisses de l'inflation, enfin les crises déprimantes du chômage; elle a dû s'adapter aux conditions de vie les plus précaires et les plus aventureuses, parfois aux métiers les plus inattendus, avouables ou inavouables; elle s'est affiliée aux groupements les plus dispa-

rates de droite ou de gauche, révolutionnaires ou putschistes. De là son scepticisme profond à l'endroit de tous les principes, de tous les sentiments, de toutes les « idéocraties ». L'éducation qu'elle a dû se donner elle-même — si l'on peut parler d'éducation — lui a été dictée par les nécessités vitales les plus dures, les plus pressantes, les plus brutales. Pour caractériser l'état d'esprit qui est sorti de là on a créé le mot de *Kulturbolschewismus*. Est-ce le prélude d'un bolchevisme intégral?

On trouverait dans le récent roman de Jakob Wassermann, **Etzel Audergast,** une étude très pénétrante de cette crise morale de la jeunesse allemande. Je voudrais aujourd'hui me borner à indiquer quelques-unes des causes tout extérieures qui ont amené l'orientation de cette jeunesse vers un radicalisme de plus en plus extrême. On en trouvera les symptômes, analysés année par année à la lumière d'une documentation très précise, dans la brochure de M. Dingraeve : **Wo steht die heutige Generation?** (*Où en est la génération actuelle?*) Parmi ces symptômes, l'un des plus graves sans contredit est l'apparition de ce « prolétariat académique » nouveau qui se recrute dans les Universités. Par une singulière anomalie, à mesure que se surpeuplent les carrières libérales et que s'accuse le déclassement de l'ancienne bourgeoisie moyenne, la population universitaire ne fait que s'accroître (137.000 postulants à une carrière libérale, d'après les derniers recensements, contre 80.000 en 1914). Il s'ensuit une dépréciation inouïe des anciens titres universitaires. Et ce prolétariat académique vit dans des conditions d'insécurité, dans une détresse et dans une misère bien plus déprimantes que le prolétariat ouvrier, qui est protégé par ses organisations et par une tradition où il n'a qu'à s'agréger. Le bourgeois déclassé ira-t-il au socialisme? Mais la Sozialdemokratie constitue aujourd'hui une organisation très rigide, très bureaucratisée. En Prusse, où elle occupe le pouvoir, elle peuple l'administration de créatures sorties de ses rangs et ce type nouveau du « socaliste arriviste » est on ne peut plus antipathique à l'intellectuel bourgeois à qui il fait une concurrence mortelle. Et puis le socialisme est impopulaire en Allemagne, parce qu'il a signé le traité de Versailles, parce

qu'il défend l'ordre contre les partis révolutionnaires et qu'il s'est mis à la remorque des gouvernements bourgeois. Il a perdu toute vertu de propagande aux yeux de la jeunesse poussée, de plus en plus, vers les solutions extrêmes.

D'ailleurs ces radicalismes extrêmes, nationalistes ou communistes, en dépit des batailles bruyantes qu'ils se livrent, sympathisent au fond; ils présentent entre eux d'indéniables affinités et il se produit de continuels passages d'un camp dans l'autre. On préconise des deux côtés les mêmes méthodes, on a la même mentalité révolutionnaire et fanatique, la même haine du libéralisme, du parlementarisme, du pacifisme, de l'ordre capitaliste. La jeunesse allemande veut rompre tous les ponts avec le passé. Elle considère que la guerre a mis un abime infranchissable entre les générations. Elle veut être, comme la jeunesse russe ou l'italienne, une génération complètement *neuve*, qui peut prétendre seule à la mission de trouver la solution de l'avenir — une solution qui serait aussi originale, aussi spécifiquement allemande que sont le bolchévisme pour la Russie, le fascisme pour l'Italie. Si toutefois elle est encore divisée, ballottée entre ces deux formules, c'est qu'elle n'a pas encore trouvé le joint, la synthèse. Mais c'est en ce sens, pour elle, qu'il faut chercher. Et l'on peut dire que la jeunesse allemande est, à l'heure présente, la grande inconnue de l'avenir.

Faute de place, je ne puis que signaler en terminant le livre de M. Hippolyte Loiseau, intitulé **Gœthe en France, ce qu'il a connu, pensé et dit** (Paris, éditions Victor Attinger). C'est une étude scrupuleusement documentée à laquelle seul un spécialiste en gœthéisme aussi compétent que M. Loiseau pouvait donner une pareille ampleur, une composition si solide et une si rigoureuse précision. On demeure confondu devant le nombre des lectures françaises que Gœthe a faites, devant l'étendue de son horizon et la diversité des intérêts qu'il portait à l'étude de notre pays. Il était certes extrêmement difficile de grouper, sans quelque inévitables redites, ces jugements disparates et éparpillés à travers toute une existence, de dégager une vue d'ensemble ou de marquer la courbe d'une évolution, et M. Loiseau était trop informé et trop consciencieux pour donner le « coup de pouce ». Il

n'a pas davantage voulu dissimuler les quelques ombres qu'on peut découvrir au tableau. Gœthe a beaucoup aimé la France, mais « il l'eût assurément plus aimée encore si elle avait eu une politique moins troublée et moins troublante ». Malgré son désir de justice et d'objectivité, malgré son souci d'échapper au fléau de la haine nationale, il a partagé sur les Français bon nombre de préjugés ou, si l'on préfère, la plupart des idées courantes de son temps. Mais s'il nous juge parfois avec sévérité, il ne l'a jamais fait avec la volonté de nous dénigrer, et surtout il a toujours ouvertement et courageusement exprimé sa reconnaissance sincère à la France pour tout ce qu'il lui devait. « Précisément parce qu'il nous devait beaucoup, conclut M. Loiseau, il aurait, humainement, pu nous haïr. Comme il était grand, il nous a aimés. »

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES RUSSES

L.-N. Tolstoï et N.-N. Gay : *Correspondance;* éd. Acadœmia. — A. Evlakhov : *Les particularités physiologiques et psychiques de Tolstoï*, préface de Lounatcharsky; éd. d'Etat, 1930.

L. N. Tolstoï est l'un des écrivains dont actuellement, en Russie, on n'encourage pas la lecture, la plupart de ses idées philosophiques et sociales étant, en effet, loin de l'idéologie que la Russie soviétique réclame de ses écrivains. Cependant, dans les revues, on continue à étudier l'œuvre de Tolstoï; le gouvernement édite ses œuvres complètes, qui paraissent assez régulièrement, bien que lentement. Cinq volumes sont déjà parus. Les deux derniers (vol. IX et X) contiennent le commencement de *Guerre et Paix*. La maison d'édition *Acadœmia* a édité à part la **Correspondance** de Tolstoï et du peintre N.-N. Gay. C'est en 1882 que Gay fit la connaissance du grand écrivain. Par hasard, il avait lu son article sur le recensement à Moscou. Une phrase de cet article l'avait frappé; celle-ci : « Notre manque d'amour envers les malheureux est la cause de leur état pitoyable. » Aussitôt, Gay partit pour Moscou afin « d'embrasser ce grand homme et de travailler pour lui ».

...Léon Nicolaïevitch, lui dis-je, je ferai ce que vous voudrez. Tenez, voici votre fille; voulez-vous que je fasse son portrait?

« Non, me dit-il; dans ce cas, faites plutôt le portrait de ma femme. » Je l'ai fait... Depuis ce moment, j'ai tout compris, j'ai aimé infiniment cet homme...

Le volume que publie *Acadœmia* ne comprend qu'une partie de la correspondance de Tolstoï et de Gay. Ce dernier était également en correspondance suivie avec presque tous les membres de la famille. L'art, la littérature, la religion sont les thèmes principaux de cette correspondance. Le 13 février 1888, Tolstoï écrit à Gay :

Ces derniers temps, je lis Herzen et souvent je pense à vous. Quel écrivain extraordinaire, et combien notre vie russe, de ces vingt dernières années, aurait été différente si on n'avait pas caché ses œuvres à la jeune génération! Chez nous, on a arraché de l'organisme de la société l'organe le plus important...

A l'occasion d'un cas de refus du service militaire, Tolstoï écrit à son ami le 28 novembre 1889 :

Avez-vous entendu parler de Khokhlov? Pas celui que vous avez rencontré chez nous, mais son frère, qui habitait chez Alekhine . Il devait être enrôlé, et il a refusé de partir. On l'a interné dans un asile d'aliénés et tous feignent de croire qu'il est vraiment fou. Il est enfermé depuis deux semaines et on ne laisse personne entrer chez lui.

Je lis dans les journaux la description des fêtes à l'occasion du cinq centième anniversaire de l'invention du canon : services religieux, discours, tirs, etc. On a l'air de trouver tout cela très important; on discute s'il faut ou non faire la guerre et contre qui. Mais voilà un petit bourgeois, qui, tremblant et bégayant, dit qu'il ne prêtera pas serment, qu'il ne servira pas, car c'est contraire à la loi du Christ. Et tous de s'écrier : C'est un fou! Au suivant... Puis on va dîner et jouer au bridge. Mais ceci tuera cela. C'est aussi sûr que dès que luit la lumière du matin le soleil monte et disperse les ténèbres.

Le peintre Gay aimait Tolstoï et le suivait en tout. Au printemps 1886, Tolstoï ayant renoncé à toute propriété, Gay prend la même résolution et le 15 juin de la même année, il écrit à son ami, M. Kaminsky :

J'ai confessé tous mes péchés; j'ai renoncé à tous mes biens; j'ai donné tout ce que je possédais à ma femme Anna Petrovna

et aux enfants. Je vis chez eux parce qu'ils le désirent. Tout ce que j'ai gagné et tout ce que Dieu m'enverra, je le donnerai à eux et à tous ceux qui me demanderont, car je ne fais pas de différence entre les miens et les étrangers.

Dans certaines de ses lettres, Tolstoï aborde des sujets plus intimes. Il lui parle de sa famille, de sa femme. Le 20 février 1889, il écrit à Gay :

Chez moi, ça va bien. Moi et ma femme, nous vivons amicalement, sans heurt. Il est vrai que parfois je souffre pour les enfants, en butte à toutes les tentations. Mais c'est ainsi; rien à faire. Il m'est aussi impossible de les arracher à ces tentations que de sauver des enfants chinois qui vivent dans des endroits que j'ignore. Alors cela ne me fait plus de peine... Ma vie est pleine et joyeuse... J'aurais beaucoup de choses à vous écrire, mais je ne sais par quoi commencer...

Le docteur A. Evlakhov, professeur de psychiatrie, a longuement étudié l'œuvre de Tolstoï et en particulier son Journal et sa correspondance, et la conclusion de cette étude, qu'il donne dans un livre intitulé : **Les particularités physiologiques et psychiques de Tolstoï,** c'est que le grand écrivain était un épileptique.

M. Lounatcharsky, qui a préfacé le livre, met en garde le lecteur contre l'antipathie non dissimulée de l'auteur pour Tolstoï, ce qui affaiblit jusqu'à un certain point la portée de ses observations. « Cependant, dit le préfacier, on a si souvent chanté les louanges de Tolstoï, qu'on peut bien entendre pour une fois la vérité, dite par un médecin, sur certaines particularités dont, jusqu'ici, on a évité de parler. »

Le docteur Evlakhov commence par donner un tableau assez impressionnant de l'hérédité de Tolstoï : un grand-père paternel déséquilibré, joueur passionné, d'intelligence plus que médiocre, et qui termine sa vie par le suicide. Sa grand'mère paternelle était aussi une déséquilibrée, à tendances sadiques, qui martyrisait ses serviteurs et ses proches. Elle était sujette à des hallucinations et souvent avait de longues conversations avec son fils défunt. Le frère cadet du père de Tolstoï était bossu. Le père de Tolstoï était un homme très borné. A l'âge de seize ans, il fut atteint de troubles nerveux;

pour l'en guérir, on lui imposa une liaison avec une serve de qui il eut un enfant idiot. La mère de Tolstoï, étant jeune fille, avait reçu accidentellement un coup violent sur la tête; elle ne cessa depuis lors de souffrir de maux de tête et mourut d'une inflammation du cerveau.

Le professeur Evlakhov fait remonter à 1867 la première manifestation de la maladie de Tolstoï. La sœur de la comtesse Tolstoï, Mme Kouzminskaia, a écrit :

Au début de 1867, Sophie m'a raconté qu'un jour qu'elle était assise par terre dans sa chambre, devant une commode où elle cherchait quelque chose, Tolstoï entra et lui dit : « Pourquoi es-tu par terre? lève-toi! » — « Tout à l'heure. Je range le tiroir. » — « Je te dis de te lever immédiatement! », cria-t-il, et il s'en alla dans son cabinet de travail. Sophie ne comprenait pas pourquoi il s'emportait de la sorte. Elle le suivit. Moi, j'entendais de ma chambre leurs voix irritées et me demandais ce qui se passait. Soudain j'ai entendu du bruit, comme si on brisait une glace, et le cri : Va-t'en! Va-t'en! Je suis accourue. Sophie n'était plus là. Le baromètre, accroché au mur, gisait par terre, en morceaux. Tolstoï était au milieu de la pièce, pâle, tremblant, ses regards fixés sur un point. Jamais je ne l'avais vu ainsi. J'étais saisie de pitié et de peur. Sans dire un mot, je courus chez Sophie. Comme une folle, elle répétait : « Pourquoi? Pourquoi? Qu'est-ce qu'il a? » Nous n'avons jamais compris pourquoi il avait fait cette scène.

Le docteur Evlakhov relève beaucoup de crises pareilles, surtout d'après les notes de la comtesse Tolstoï elle-même. En décembre 1885, elle écrit à sa sœur :

Léon est dans un état nerveux épouvantable. Je travaillais. Il entre. Je le regarde : son visage était affreux à voir. — « Je suis venu te dire que je veux divorcer. Je ne puis plus vivre ainsi, me dit-il. J'irai à Paris, ou en Amérique. » Tu comprends, Tania, que si la maison était tombée sur ma tête, je n'eusse pas été plus étonnée. — « Qu'est-ce qui est arrivé? » — « Rien. Mais si on charge le chariot de plus en plus, le cheval finit par s'arrêter; il ne peut plus avancer. » Soudain ce furent des cris, des reproches, des mots grossiers. Je ne répondais rien. Je voyais devant moi un homme fou. Mais quand il eut dit : « Là où tu es, l'air est empoisonné », j'ai ordonné qu'on m'apportât une malle, et j'ai commencé mes préparatifs de départ : je voulais aller chez vous,

au moins pour quelques jours. Les enfants sont accourus en pleurant. Il m'a suppliée de rester. J'ai consenti. Mais soudain il fut secoué de sanglots nerveux. C'était affreux. Tout son corps tremblait...

Goussiev, le secrétaire de Tolstoï, a écrit dans son journal, le 2 mars 1905 :

Après qu'il eut dicté sa traduction de la nouvelle de Victor Hugo, *L'Athée,* il se mit à pleurer et à sangloter. Puis il fit plusieurs fois le tour de la chambre. A un moment donné, n'entendant plus le bruit de ses pas, instinctivement je regardai de son côté, et je vis que lentement, lentement, il tombait sur le dos. Je me précipitai vers lui, mais n'eus pas la force d'arrêter la chute de son corps, et sur mes bras, doucement, il glissa jusqu'à terre. La comtesse, qui était dans la salle à manger, accourut à mon appel. Nous avons soulevé Léon Nicolaïevitch. Assis par terre et visiblement encore inconscient, il prononça des paroles sans suite.

Tous les familiers de Tolstoï : le docteur Makhovitzky, Tchertkov, Goldenweiser et d'autres ont noté dans leurs *Souvenirs* des crises plus ou moins analogues.

Dans le style même de Tolstoï, le docteur Evlakhov voit une preuve de la maladie qu'il dénonce, et il cite cette opinion d'un critique italien, le professeur Giuseppe Fraccaroli :

Dans ses romans, Tolstoï dit tout ce qui lui vient en tête : les choses nécessaires et inutiles, intéressantes et ennuyeuses, sans choix, sans art, sans critérium; et avec ses longueurs infinies de *Guerre et Paix,* il éprouve la patience des lecteurs les plus indulgents.

C'est bien là, dit Evlakhov, une des caractéristiques des maladies épileptiques. « L'épileptique n'est pas capable de penser autrement qu'en s'accrochant d'un anneau à l'autre, en notant les plus petits détails. » Tous les psychiatres ont observé que les épileptiques, très souvent, écrivent leur journal. Ils y consignent avec un pédantisme minutieux le moindre de leurs actes. Ils notent sur la même page ce qu'ils ont payé à une prostituée et des vers à leur bien-aimée; la plus vulgaire des pensées et la plus généreuse. L. Tolstoï serait, d'après

Evlakhov, un exemple frappant de cette observation clinique. Du reste, Tolstoï a dit lui-même :

> Dans mon journal je confesse chaque jour tout ce que j'ai fait. Toutes mes fautes : paresse, mensonge, gourmandise, volupté, lâcheté y sont notées et classées.

Cette manie de l'ordre serait une autre caractéristique de la maladie de Tolstoï. Birukov, son biographe, a écrit : « Voulant mener une vie régulière, il commença par établir l'emploi du temps de sa journée : bain ,journal, musique, dîner, sieste ,lecture, soins domestiques. »

Pour renforcer sa thèse, le docteur Evlakhov cite l'opinion de Lombroso. Le célèbre psychiatre avait demandé télégraphiquement à Tolstoï, l'autorisation de venir le voir. Le chef de la police, Koutouzov, lui ayant déclaré que cette visite n'avait pas l'agrément du gouvernement, Lombroso objecta que seul l'intérêt littéraire l'attirait chez Tolstoï. A quoi le général lui dit : « Mais ignorez-vous donc que sa tête est un peu dérangée? »

> Alors, raconta Lombroso, faisant mon profit de cette réflexion, j'ai dit que c'était précisément pour cela que je désirais le voir, car il m'intéressait, comme psychiatre. Le visage du général s'éclaircit. « Ça, dit-il, c'est une autre affaire. Dans ce cas, vous faites bien. » A mon retour, Koutouzov me demanda comment j'avais trouvé Tolstoï. « Il me semble, répondis-je, que c'est un malade psychique, mais beaucoup plus sensé que bien des gens qui sont au pouvoir. »

Etant arrivé à sa conclusion que Tolstoï était certainement épileptique, le professeur Evlakhov rapproche son cas de celui de plusieurs autres grands malades célèbres : Mahomet, Svedenborg, Rousseau et Dostoïevsky.

J. W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

L. Natkevicius : *Aspect politique et juridique du différend polono-lithuanien*, E. Duchemin. — Jean Mauclère : *Au Pays du chevalier blanc*, Spes. — Pierre Taittinger : *Le Rêve rouge*, Editions du National. — Heinrich von Staden : *Aufzeichnungen über den Moskauer Staat.* Herausgegeben von Fritz Epstein. Hamburgische Universität, Hamburg, Friederichsen, de Gruyter und Co, 1930. — Mémento.

Habitées par des peuples dont les langues sont aussi diffé-

rentes que le français et l'allemand, la Pologne et la Lithuanie furent d'abord ennemies, puis eurent les mêmes ennemis, les chevaliers Teutoniques d'un côté et les Mongols de l'autre. Le mariage du duc Jagellon de Lithuanie avec la princesse Hedwige de Pologne les unit en 1385; Jagellon embrassa alors le catholicisme; l'union des deux pays se compléta peu à peu; ils avaient la même constitution purement aristocratique; les prérogatives des gentilshommes polonais ayant été conférées aux nobles llithuaniens, petit à petit, ces derniers adoptèrent le polonais comme langue; les paysans, naturellement, continuèrent à parler le lithuanien.

La Lithuanie, lors des partages de la Pologne, fut attribuée à la Russie. Tous ses intellectuels étant Polonais, on ne parla pas du peuple lithuanien quand on plaignit le sort des Polonais. Vers 1880, un médecin, Jonas Basanavicius, chercha le premier, à réveiller le peuple lithuanien. La révolution de 1905 trouva donc les Lithuaniens depuis bien peu en situation de présenter leurs revendications et dès 1906, le gouvernement russe réprima leur mouvement, aidé par les nobles polonais exaspérés des demandes des paysans lithuaniens. Les Allemands ayant conquis la Lithuanie en 1915 s'empressèrent d'y créer un Etat qui promettait d'être hostile à la fois aux Russes et aux Polonais. L'évacuation allemande en octobre 1918 permit aux gouvernants de ce petit Etat, établis à Kovno, de chercher à en nettoyer le territoire et à l'étendre. Ils n'avaient pas l'ancienne capitale de la Lithuanie, Wilna, occupée par les Polonais; ils conclurent le 12 juillet 1920 avec les Bolcheviks un traité par lequel ceux-ci leur accordaient cette ville. Quand le 13 juillet 1920, il devint évident que les Polonais allaient être forcés d'évacuer Wilna, les Lithuaniens, *neutres* jusque-là, se présentèrent pour occuper la ville, mais furent repoussés par les Polonais. Le lendemain, les Russes occupèrent Wilna où ils laissèrent « l'armée lithuanienne » entrer le 15, mais sans en partir eux-mêmes.

Les Russes avaient laissé les Lithuaniens entrer dans Wilna en vertu de ce traité signé à Moscou le 12 juillet et par lequel les Soviets reconnaissaient l'indépendance de la Lithuanie et lui fixaient ses frontières. Après la victoire de Pilsudski, les Bolcheviks conclurent avec les Lithuaniens le 6 août un ac-

cord aux termes duquel ils évacuaient la Lithuanie; au commencement de septembre, ils partirent de Wilna. Au Sud, les Polonais avaient occupé le territoire évacué par les Russes. Sous les auspices des représentants des Grandes Puissances, des négociations furent entamées entre la Pologne et la Lithuanie dont les armées se faisaient maintenant face et étaient l'une contre l'autre en état de guerre; le 7 octobre, à Suwalki, un arrangement [et non des préliminaires de paix comme l'écrit M. Natkevicius] fut signé; une « ligne de démarcation, qui ne décidait pas d'avance en quoi que ce soit des droits territoriaux » fut fixée; « les deux côtés contractants s'engageaient à cesser les hostilités sur toute son étendue »; la ligne devait être prolongée à l'Est « lorsque les troupes soviétiques s'éloigneraient ».

La ligne de démarcation s'arrêtait à Bastouny, sur le chemin de fer de Lyda à Wilna; elle admettait donc que Wilna resterait à la Lithuanie, mais dès le 1er octobre Pilsudski avait exposé à ses généraux son plan pour s'en emparer. Il avait dans son armée des divisions dites lithuano-blanc-russiennes à cause de l'origine de leurs soldats. Le commandement en fut donné au général Zeligowski, originaire de Wilna. Le 6 octobre, il commença son offensive qui aboutit à l'occupation de la ville. Polonais et Lithuaniens se tinrent mutuellement en échec à l'Ouest de Wilna; une nouvelle ligne de démarcation fut ainsi établie entre eux. Le 7 nov. 1928, un progrès fut réalisé, elle fut baptisée « ligne administrative » et un accord fut conclu pour permettre « aux habitants dont les biens sont coupés par elle » de la franchir.

La région de Wilna est-elle lithuanienne? Il serait plus exact de dire que sa population est mélangée. D'après la statistique la plus digne de foi, elle comprend 46,1 de Lithuaniens, 29,4 de Blancs-Russiens, 12,3 de Polonais, 8 de Juifs, 2,3 de Russes et 0,3 de Tartares; les Slaves y sont donc en nombre égal aux Lithuaniens et l'on sait que les diverses langues slaves ne sont que des patois d'un même idiome. La question de l'adhésion à la Lithuanie ou à la Pologne a d'ailleurs profondément divisé les habitants et même les familles du territoire de Wilna. Tandis que J. Pilsudski (le

maréchal) et Gabriel Narutowiez (premier président de la Pologne) ont opté pour la Pologne, leurs frères, Br. Pilsudskis (membre du Comité lithuanien en Suisse pendant la guerre) et S. Narutavicius (membre de la Taryba et signataire de la proclamation de l'indépendance de la Lithuanie à « Vilnius » le 16 février 1918) « ont conservé la tradition nationale lithuanienne ».

L'affaire de Wilna fut une démonstration éclatante de l'impuissance de la Société des Nations. Les Lithuaniens lui avaient déjà montré le peu de cas qu'ils faisaient de ses décisions en refusant de reconnaître *clairement* que le Niémen était un fleuve international, ce refus retarda même la reconnaissance *de jure* de la Lithuanie; depuis, ils y ont interdit le flottage et la navigation aux Polonais, sous le prétexte que « l'état actuel des relations entre la Lithuanie et la Pologne ne saurait être considéré comme l'état de paix ». Ils ne s'en tinrent pas là : le traité de Versailles avait décidé que le territoire de Memel serait détaché de l'Allemagne. Les Allemands et les Polonais demandaient qu'on en fasse un Etat libre comme Dantzig. Au commencement de 1923, les Lithuaniens s'en emparèrent après avoir tué un (ou plusieurs?) soldats de la garnison française. Les Allemands auraient eu le droit de se plaindre, mais ils ont de la bienveillance pour la Lithuanie. Leur pensée est que quand ils s'entendront avec la Russie pour le rétablissement des anciennes frontières, Memel sera dans leur part comme Kovno dans celle de Moscou. L'existence de la Lithuanie est une conséquence de celle de la Pologne.

Les Lithuaniens de Kovno et de Wilna constituaient le rameau central de leur race; le rameau occidental était les Prussiens; on n'a conservé d'eux qu'un catéchisme; les Allemands qui les ont exterminés leur ont pris jusqu'à leur nom. Le rameau septentrional est constitué par les Latviens (ou Lettons); malgré leur parenté avec les Lithuaniens, quand Zeligowski s'empara de Wilna, « les Lettons délogèrent par force les Lithuaniens du district d'Aluksta ». Néanmoins, le social-démocrate Cielens, ministre des affaires étrangères de Lettonie en 1927, « mit en avant le projet d'un Locarno oriental *excluant la Pologne* et garanti par les Grandes Puis-

sances ». C'était une naïveté : nulle grande puissance aujourd'hui n'a l'intention de défendre les petits Etats avec lesquels elle n'a pas d'alliance, et surtout ceux des provinces baltiques.

L'excellent ouvrage de M. Ladus Natkevicius expose en détail **l'Aspect politique et juridique du différend Polono-Lithuanien.** Moins considérable, celui de M. Jean Mauclère, **Au Pays du Chevalier Blanc**, expose d'une façon captivante l'histoire du peuple lithuanien et de sa littérature. Ceux que le sujet intéresse n'auront qu'à s'en féliciter s'ils ont recours à ces deux excellents livres.

§

Le livre de M. Pierre Taittinger sur **Le Rêve rouge** comprend deux parties; dans la première, il nous menace d'un nouvel Attila; c'est une possibilité, mais la Russie, la Pologne et l'Allemagne nous servent de boucliers contre un tel danger; celui-ci est donc autrement distant que celui que nous fait courir en Indochine (et même dans nos autres colonies) la propagande communiste. Posséder des colonies suppose qu'on y dirige le gouvernement et qu'on sait y maintenir l'ordre sans pousser la soumission des indigènes jusqu'à un degré d'exploitation insupportable pour eux. Comme les Anglais et les Hollandais, nous nous en sommes dans ces derniers temps trouvés incapables à raison de nos institutions libérales qui répugnent avec le principe d'autorité et aussi à raison de ce que nos institutions parlementaires sont peu favorables à la continuité d'une même politique. De là, la tolérance pour l'indiscipline, l'anarchie et la révolte en Indochine. Les communistes moscovites, qui avaient commencé par la Chine leur dangereuse propagande, ont trouvé ensuite un terrain préparé et d'accès commode en Indochine. On ne peut que louer le cri d'alarme poussé par M. Taittinger, mais rien n'est à espérer quand dans la Chambre peut à tout moment se former une majorité de gauche dont le gros est composé non seulement de communistes, mais aussi de socialistes qui proclament qu'il ne faut pas donner un homme pour les colonies et qu'il est indifférent de les perdre. Le remède, ce

serait d'avoir un régime comme celui de l'Italie, où il est puni d'être communiste : ça nous est impossible.

ÉMILE LALOY.

§

Parmi les nombreux étrangers qui, dans la seconde moitié du XVIe siècle, vinrent chercher fortune en Moscovie se trouvait le Westphalien **Heinrich von Staden.** C'était l'époque où le trône de Russie était occupé par le Tsar Ivan IV, dit le Terrible. Ce monarque avait un faible pour les gens d'autres pays que le sien, soit qu'il les estimât pour l'aide qu'ils apportaient à la réorganisation de son armée, à l'assainissement des finances ou au relèvement du commerce extérieur de la Russie, soit qu'il s'imaginât, comme nous le fait supposer Giles Fletcher dans son célèbre ouvrage sur la Russie de son temps, que des affinités de sang le liaient à eux (1). Quoi qu'il en soit, Ivan IV, comme du reste son grand-père, Ivan III, aimait à s'entourer d'étrangers. Mais tandis que du temps d'Ivan III, c'étaient surtout les Grecs et les Italiens qui étaient nombreux en Moscovie, durant le règne de son petit-fils la première place appartint aux Allemands, Anglais et Hollandais.

Ainsi donc quand Staden vint à Moscou (1565), il ne fut pas trop dépaysé, car déjà alors il existait quelques rues habitées presque exclusivement par des étrangers (2). Il y rencontra entre autres les nommés Johan Taube et Eilert

(1) Voici ce que raconte Fletcher (*Of the Russe Commonwealth*) : « Un jour, le tsar Ivan s'adressa à l'orfèvre de la cour qui était un Anglais et lui dit de bien garder son or parce que tous les Russes sont des voleurs. L'orfèvre lui répliqua que le Tsar lui-même était un Russe. « Non, non, tu te trompes, mes ancêtres étaient d'origine allemande », répondit le tsar. » Cette prétendue conviction que ses ancêtres n'étaient pas de vrais Russes, Ivan devait la puiser dans la généalogie fantaisiste des souverains moscovites qui venait justement d être dressée en ce temps-là pour étayer la fameuse théorie de « Moscou, troisième Rome ». D'après cette légende, le César romain Auguste aurait divisé le monde entre ses plus proches parents et attribué à son frère Prousse le bassin de la Vistule et du Niémen; Rurik, fondateur de la dynastie moscovite, n'aurait été ni plus ni moins qu'un descendant direct de Prousse. (Cf. entre autres : Hildegard Schaeder : *Moskau dar Dritte Rom.* Hamburg, Friederichsen, de Gruyter und Co, 1929.)

(2) Ces rues furent l'embryon de la fameuse future *Németzkaïa sloboda* faubourg allemand ou plus exactement faubourg des étrangers), d'où Pierre le Grand tira ses premières notions sur les pays étrangers.

Kruse, deux aventuriers d'origine livonienne qui l'engagèrent vivement à prendre du service dans l'une de ces sortes de formations semi-militaires, semi-policières dénommée *Opritchnina*, que la méfiance et la susceptibilité toujours croissantes d'Ivan venaient de créer en vue de protéger ses prérogatives de tsar et le défendre contre la trahison. En somme l'*Opritchnina* était un Etat dans l'Etat, car non seulement elle représentait une force armée qui ne dépendait que du Tsar, mais encore certains districts dans différentes provinces et certaines rues de Moscou lui appartenaient en propre et étaient habitées et administrées par ses gens à elle. L'*Opritchnina*, cette communauté militaire dont le chef et le maître unique était le tsar, se dressait donc en face du reste du pays qu'on appelait alors la *Zemchtchina* (le régime du pays) et qui était gouvernée par le conseil des boyars. Cependant même sur la *Zemchtchina* le tsar se réservait une large liste civile, plus le droit de « punir la trahison » avec l'aide de l'*Opritchnina*. Mais c'est justement ce droit de pouvoir punir qui fit que bien vite les « opritchnikis » (c'est-à-dire les gens de l'*Opritchnina*) devinrent la terreur et le fléau de tout le pays. Primitivement cette troupe était composée de mille hommes; elle fut portée bientôt à six mille, et c'est alors qu'en firent partie beaucoup d'aventuriers étrangers, sans feu ni lieu, mais qui, pourtant, ne furent ni les plus féroces, ni les plus sanguinaires.

Les mémoires de Heinrich von Staden, que vient de publier Fritz Epstein en les faisant précéder d'une biographie de Staden et des motifs qui le poussèrent à aller en Moscovie et en les accompagnant de commentaires historiques de grande valeur et d'une très riche bibliographie, nous dépeignent d'une façon saisissante tous les crimes odieux qui furent commis, en vertu du droit qu'ils possédaient de « punir la trahison », par ces « tchékistes » avant la lettre qu'étaient en somme les gens de l'*Opritchnina*, un ramassis de tout ce que la terre russe et aussi, en partie, certains pays étrangers recélaient de plus aventureux, de plus rapace et de plus fourbe.

Les mémoires de Staden sont d'autant plus précieux pour éclairer crûment une des périodes les plus sombres de la

sombre histoire russe, que l'auteur ne se contente pas de décrire les orgies, les rapts, les exécutions en masse et les raids sanglants auxquels il avoue cyniquement avoir pris part, mais brosse encore à larges traits un tableau d'ensemble des mœurs de la Moscovie d'alors, de l'administration tsariste et de la situation et des visées politiques de la Russie de son temps. La précision avec laquelle Staden raconte tous les excès des opritchnikis, en nous communiquant des faits concrets, et parle de la vénalité et du laisser-aller extraordinaire de l'administration tsariste, prouve que rien n'est exagéré dans les récits des annales de l'époque ou dans les relations du « djak » Timoféef (3), par exemple, que maints historiens russes de nos jours considèrent par trop poussés au noir et, par conséquent, sujets à caution.

Etant rentré en Allemagne après dix ans passés au service du tsar Ivan, sans grand profit pour sa bourse, mais riche d'une foule de renseignements des plus curieux et intéressants, Staden présenta à l'empereur Rudolph II un projet de conquête de la Moscovie en y ajoutant une description très détaillée de cet Etat et sa propre biographie. Cette proposition fut écartée comme de juste, mais alors Staden s'aboucha avec le comte palatin Georg Hans von Verdenz-Lützelstein, à qui il communiqua ses papiers et qui à son tour composa un projet d'envahissement de la Moscovie par les forces de l'ordre teutonique (Deutscher Orden), de la Suède et de la Pologne. M. Fritz Epstein, dans ses commentaires aux mémoires de Staden, publie en entier (pp. 211-216) ce projet fantaisiste qui évidemment n'entra jamais en voie d'exécution, mais dont l'élaboration permit à Staden de séjourner quelque temps, d'une façon confortable, dans la demeure du comte palatin.

Les papiers de Staden furent transmis après sa mort aux archives de Hanovre, dont ils sont encore aujourd'hui la propriété. Ils ont été plusieurs fois envoyés en Russie à la demande de la « Société historique russe » et de la « Société d'histoire et des antiquités russes » auprès de l'Université de Moscou, qui pourtant n'en firent jamais aucun usage et

(3) *Vreménnik djaka I. Timofieva* (Rousskaïa Istoritcheskaïa bibliotèka. 1909).

les renvoyèrent à Hanovre sans les faire traduire. Ce n'est qu'en 1925 que les éditeurs Sabachnikof de Moscou ont publié « in extenso » la traduction en russe des papiers de Staden. Cette publication eut un tel succès qu'il est impossible actuellement d'en trouver un seul exemplaire en vente. Aussi la nouvelle édition de M. Fritz Epstein et de l'Université de Hambourg vient-elle à son heure et ne manquera pas de susciter un grand intérêt parmi les slavisants de tous les pays.

N. BRIAN-CHANINOV.

§

MÉMENTO. — R. Jouve : *La Conquête d'une banlieue*, « Croix-Luizet », Bloud et Gay (Histoire ingénieusement contée de la fondation d'une église et des œuvres annexes dans la banlieue de Lyon).— Kikou Yamata : *La vie du général Nogi*, Gallimard (vie du héros qui se suicida par harakiri pour suivre son empereur dans la tombe; l'auteur, qui a beaucoup de talent et a écrit son livre spécialement pour le public français, affirme que c'est une « biographie non romancée d'un homme devenu l'un des dieux de la religion Shinto »; j'ai quelque peine à croire qu'il n'ait pas un peu romancé, mais il est certain que son œuvre est fort captivante et d'une couleur locale très réussie.) — E.-J. Gumbel : *Les Crimes politiques en Allemagne* (*1919-1929*), Gallimard (Précis historique des nombreuses affaires; l'auteur conclut : « La Reichswehr Noire est dissoute. La Vehme a disparu. Les crimes politiques ont-ils cessé?... Non, les grands criminels courent librement. La Reichswehr Noire et la Vehme continuent, mais avec d'autres moyens : la bombe a succédé à la Vehme. Une douzaine d'attentats à la bombe, dont un contre le Reichstag, ont montré que la Vehme savait conserver sa tradition. La classe ouvrière est maintenant réduite au silence. L'Allemagne reprend sa place parmi les grandes puissances impérialistes »). — Paul Louis : *Tableau politique du monde*, Valois (Esquisse de l'histoire du monde depuis 1918 et de la situation internationale actuelle; l'auteur, qui possède bien son sujet, a accommodé son exposition aux théories socialistes sur « la fatalité de la guerre par le choc des impérialismes capitalistes »; il y ajoute des calomnies, reprochant, par exemple, à la Pologne et à la Roumanie « d'être, dans une large mesure, les soldats de la bourgeoisie française contre l'Etat prolétarien »; il fait semblant de croire que « le conflit franco-soviétique menace en perma-

nence »; il pense comme un bolchévik russe et non comme un Français; « ce monde, conclut-il, doit opter coûte que coûte, entre la guerre et la révolution »; le monde a opté, mais pour la paix, et on peut espérer la maintenir si les bolchéviks ne commencent pas la guerre).

Revues. — *Affaires étrangères, revue mensuelle de documentation internationale et diplomatique,* 286, boulevard Saint-Germain (n° 1, mars 1931); comble une lacune; à des articles de fond sur les questions du jour, joint une chronique, des éphémérides et les nominations dans le personnel diplomatique; les deux premiers articles [sur « L'acte général d'arbitrage » et sur « La Crise agraire de l'Europe orientale »] sont fort bien faits. — *Europaeische Gespraeche, Hamburger Monatshefte für auswaertige Politik* [Conversations européennes, bulletin hambourgeois pour les affaires étrangères], Berlin-Grunewald, W. Rothschild (A. Mendelssohn-Bartholdy y poursuit une campagne pour « le droit égal pour tous »; il s'agit naturellement de démolir le traité de Versailles; dans l'Afrique Centrale, « une vingtaine de contrées gouvernées par six (?) Etats européens », il réclame la réunion des mandats en un seul qui constituerait le « mandat commun européen », de façon à ce que l'Allemagne (!), la Pologne (!!), etc., puissent y prendre part). — *Cahiers bleus pour la République syndicale,* Valois (n° du 11 avril 1931 : La paix de demain, par Georges Mer; elle sera assurée « par la constitution d'une souveraineté internationale destinée, non point à brimer despotiquement les souverainetés particulières, mais au contraire à faire régner parmi elles la paix, l'ordre et la justice). — *Berliner Monatshefte für internationale Aufklaerung* [Bulletin berlinois mensuel pour l'étude des causes de la guerre de 1914], Berlin, Quader-Verlag (dans son n° de mai 1931, ce périodique, toujours aussi intéressant et aussi tendancieux, publie des notes du banquier Paul von Schwabach sur ses entretiens avec Caillaux. Le 16 septembre 1911, celui-ci, après avoir affirmé qu'il n'était pour rien dans la « panique » des banques berlinoises, fit observer à son interlocuteur que la fondation d'une banque franco-allemande nécessiterait « une autre atmosphère »; il proposa ensuite d'élargir la base des négociations et d'y comprendre « les questions d'Orient »; on pourrait y trouver des compensations aux conditions exigées par l'Allemagne au sujet des adjudications et des chemins de fer du Maroc et que Caillaux, ayant fait toutes les concessions possibles, ne pouvait accepter. Schwabach eut l'impression que Caillaux commençait à être fatigué de l'amitié

anglaise. Ce sentiment fut augmenté lors de son entrevue du 23 novembre où Caillaux lui exposa combien il lui serait utile que le « Panther » soit rappelé d'Agadir; Caillaux y parla imprudemment d'une pression amicale à exercer à Rome pour que les Italiens acceptent le maintien de la suzeraineté turque en Tripolitaine [il prétendait que Tittoni était du même avis]; Schwabach apprit par ailleurs que « les relations avec l'Angleterre n'étaient plus ce qu'elles avaient été » et que Bertie avait exigé énergiquement que l'Angleterre participe aux négociations franco-espagnoles).

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

N. N. Golovine : *Iz istorii kampanii 1914 goda na rousskom frontê: Galitsiïskaïa Bitva, do 1. sentiabrïa*, Rodnik, 106, rue de la Tour, 1 vol. de texte et 1 atlas de cartes. — *Œsterreich-Ungarns letzter Krieg 1914-1918*, herausgegeben vom öst. Bundesministerium für Heereswesen.

Deux ouvrages viennent de paraître qui jettent une lumière, on peut dire complète, sur la campagne de 1914 en Galicie; l'un est le volume du général russe Golovine sur *La Bataille de Galicie jusqu'au 1er septembre*, tome II de son **Histoire de la campagne de 1914 sur le front russe**; l'autre est : **La dernière guerre de l'Autriche-Hongrie,** relation rédigée par le ministère de la Guerre autrichien. L'ouvrage du général Golovine, œuvre d'un particulier et publiée sans autre appui qu'une subvention tchécoslovaque, a des proportions vastes; son tome II, consacré uniquement à la campagne du mois d'août en Galicie, a 558 pages et est accompagné d'un atlas de 16 feuilles; l'ouvrage autrichien, plus sommaire, n'a eu besoin quel de 835 pages pour raconter toutes les opérations de 1914; lui aussi, d'ailleurs, est accompagné de nombreuses cartes. C'est que Golovine, indépendamment de nombreux passages où il explique avec sagacité les événements, s'est cru le devoir de publier sur les divers combats de longs extraits de relations russes (en général inédites et conservées dans ses archives privées). Son travail n'en est que plus intéressant, mais aura par suite des dimensions qui lui rendront impossible de le pousser loin.

L'armée autrichienne était presque aussi forte que l'armée russe; jusqu'au 11 septembre, la Russie n'envoya contre elle que 824 bataillons, 694 escadrons et 2.888 canons. L'Autriche

mettait sur pied en cas de guerre 1.100 bataillons d'infanterie, appuyés par 2.154 canons légers, 318 moyens, 72 de forteresse et 296 de montagne, au total 1.500.000 combattants. La Russie, obligée de détacher des troupes contre l'Allemagne et la Roumanie, ne possédait plus de supériorité numérique bien marquée sur l'Autriche. Aussi, l'état-major russe était-il fort tenté de l'affranchir de l'obligation contractée envers la France d'employer 800.000 hommes contre l'Allemagne. Etant donné la facilité de couper le « *sac* polonais » en partant de la Prusse orientale, il était cependant indispensable à la Russie d'avoir contre cette province des forces au moins aussi importantes que celles qui la défendraient. L'état-major russe admettait que celles-ci seraient faibles, mais il n'en avait aucune certitude; il n'en avait pas davantage au sujet de l'attitude de la Roumanie. Deux plans furent par suite préconisés; le premier le fut par Milioutine vers 1880 : il concentrait toute l'armée russe dans le « sac polonais », la couvrait au nord par la fortification de la Narew, de la Bobr et du Niémen, dirigeait les forces mobiles contre l'Autriche, la droite formant masse de manœuvre sur la rive gauche de la Vistule et marchant sur Cracovie pour y couper les principales lignes de communication de l'armée autrichienne; celles-ci pouvaient transporter 108 paires de trains par jour, tandis que les trois lignes qui traversaient les 325 kilomètres de Carpathes, à l'est du San, ne pouvaient en transporter au total que 45. Vers 1910, Soukhomlinov, jugeant trop dangereux de se concentrer « dans le sac », recula la concentration jusque vers Brest-Lithowsk, abandonnant la Pologne. En 1912, la conférence des chefs d'état-major revint à peu près au plan de Milioutine. Alexeiev, qui fut le principal avocat de cette résolution, préconisait de ne laisser dans ce cas que 6 corps d'armée contre la Prusse si l'Allemagne la dégarnissait beaucoup. En 1914, on en laissa 8, et de plus, à cause des cris de détresse de l'état-major français, on décida vers le 20 août de réunir à Varsovie une 9e armée qui devait compter trois corps et marcher sur Berlin. Par suite, d'après Golovine, la Russie n'employait contre l'Autriche que 60 % de ses forces, tandis que Conrad, malgré la diversion serbe, y employait *plus* des trois quarts des siennes. Il avait 798 bataillons et demi, 577 es-

cadrons et 2.076 canons en Galicie, et 239 bataillons et demi, 37 escadrons et 516 canons contre la Serbie.

Au total, les Autrichiens devaient avoir 40 divisions et demie d'infanterie de premier rang, 7 de deuxième rang et 11 de cavalerie, tandis que les Russes ne devaient en avoir que 33 1/2 de premier rang, 13 du deuxième et 18 1/2 de cavalerie.

Golovine en conclut que les armées russes du front sud-ouest (c'est-à-dire de Galicie) étaient inférieures en nombre à l'armée autrichienne; il n'arrive à cette conclusion fausse que parce qu'il prétend qu'une division russe (16 bataillons de 1.000 hommes) ne faisait pas plus de travail qu'une division autrichienne (12 bataillons de 1.000 hommes). C'est évidemment inadmissible. L'infériorité de l'armée russe était d'ailleurs augmentée par sa mauvaise répartition; la crainte de l'intervention roumaine et la configuration du réseau ferré avaient conduit l'état-major russe à attribuer 24 divisions d'infanterie à l'aile gauche du groupe d'armées du nord-ouest (général Ivanov), dont 14 divisions d'infanterie à la 3e armée (Dubno, Rovno, Luck) et 10 à la 8e (Proskurov, angle des frontières russo-austro-roumaine); les armées de l'aile droite, elles, ne comptaient que 9 divisions et demie (4e armée, Ivangorod, Lublin) et 13 divisions (5e armée, Cholm, Kowel, Brest). Dans le plan d'avant guerre, ce dispositif devait être complété par la 9e armée, qui se réunissait à Varsovie et devait s'avancer sur la rive gauche de la Vistule, menaçant de couper les communications entre Przemysl et Cracovie. L'armée autrichienne, que l'on supposait devoir se grouper entre Lemberg et Przemysl, eût donc été débordée sur ses deux ailes; on aurait eu par suite le dispositif de « Cannes » à la place de celui de « Leuctres » conseillé par Milioutine. Etant donné que la partie des Carpathes située au sud de Przemysl ressemble à notre Jura, la réussite de ce plan, qui est considéré comme certain par Golovine, mais n'est pas indiqué dans les documents, était fort invraisemblable.

Emu des appels reçus de Serbie et de France, le grand-duc Nicolas, généralissime russe, le 16 août prescrivit à Ivanov « une attaque rapide, irrésistible, en ouragan »; or, l'armée

russe mobilisant lentement, le 20e jour de la mobilisation (19 août), rien des 4e et 5e armées ne devait être prêt. Le 23 août, elles devaient avoir : la 5e, 6 divisions et demie, la 4e 10 divisions; il leur manquait encore alors 8 divisions, de deuxième rang, il est vrai. Le chef réel de l'armée autrichienne, Conrad de Hötzendorf, se rendait compte de ce retard. Quoique lui-même, par suite de l'envoi de la 2e armée contre la Serbie (quand on croyait que la Russie resterait neutre, au moins quelque temps) fût à ce moment-là privé des 80 bataillons, 27 escadrons et 228 pièces qui la composaient et qui étaient transportés de Serbie en Galicie, il résolut d'attaquer en direction du nord avant la complète concentration des Russes. Il comptait que les 30 divisions et demie d'infanterie amenées sur le San seraient prêtes, l'aile gauche le 20, la droite le 23. S'il arrivait à les faire avancer jusqu'à Lublin, pendant que les Allemands s'avanceraient jusqu'à Siedlce, une grosse partie de l'armée russe serait prise « dans le sac ». Il résolut donc de se hâter, d'autant qu'entre les deux armées, s'étendait au nord du San et de la Tanew, d'abord une longue forêt marécageuse, puis des hauteurs qui eussent fourni aux Russes de bons observatoires s'ils s'y étaient postés. Sa 1re armée (g. Dankl, 10 divisions et demie), s'empara le 23 de la forêt, et déboucha sur les hauteurs; à ce moment-là, la 4e armée russe (6 divisions et demie) s'avançait aussi pour accomplir l'ordre qu'on lui avait donné trop tard d'occuper ces hauteurs et cette forêt; elle fut vaincue le 23 et le 24 dans des combats de rencontre auxquels, indépendamment de son infériorité numérique, elle était mal préparée par les règlements russes et par la faiblesse de sa cavalerie, composée uniquement d'un escadron de Cosaques des 2e et 3e bans par division. C'est ce qu'on a appelé la bataille de Krasnik; les Austro-Hongrois y avaient eu 144 bataillons, 71 escadrons et 354 canons contre 104—100—350.

Cette défaite surprit Ivanov. Il crut pouvoir en conclure que les Autrichiens n'avaient pas grand'chose contre sa 5e armée et ordonna à celle-ci d'attaquer en flanc l'armée de Dankl. Or, la 4e armée autrichienne (G. Auffenberg) s'avançait à ce moment contre la 5e armée russe. Elle allait donc l'attaquer

en partie en flanc. Les combats qui en résultèrent furent malheureux pour les Russes; Auffenberg parvint à déborder la 5e armée russe sur ses deux ailes (26-30 août) et chercha à l'encercler à Komarow. Ce résultat avait été possible parce que le général Rouzski (3e armée russe), au lieu de marcher dans la direction de Mosty Welkie (d'où il pouvait prendre en queue l'aile droite d'Auffenberg) avait marché sur Lwow. Conrad croyait que Rouzski n'avait que 2 corps d'armée (quand il en avait 4, soit 8 divisions, et 4 de réserve). Dans cette conviction, il donna l'ordre à sa 3e armée (g. Brudermann) d'attaquer Rouzski; elle fut complètement battue à Zloczow les 26 et 27 août, mais Rouzski, au lieu d'exécuter l'ordre qui lui fut donné quatre fois de marcher sur Mosty, persista à exécuter les ordres antérieurs et à marcher sur Lwow. Au sud de Rouzski s'avançait la 8e armée russe (g. Broussilov, 8 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie); comme Conrad ignorait son existence, elle n'avait devant elle que 3 divisions de cavalerie et quelques détachements; le 25 et le 26, elle les culbuta et le 28 se trouva à la hauteur du flanc gauche de la 3e, derrière la Gnila Lipa. Ce soir-là fut le jour de crise; si Conrad avait renforcé Auffenberg, celui-ci aurait pu écraser la 5e armée (Plehwe); mais, pour cela il fallait évacuer Lwow. Conrad ne s'y résigna pas. Le grand-duc para le danger qui restait. Rouzski avait résolu de faire reposer ses troupes ce jour-là; le grand-duc fit donner l'ordre « catégorique » de pousser l'offensive des 3e et 8e armées de la façon la plus énergique, « sans répit », puis le lendemain décida que la 9e armée (qui devait aller de Varsovie sur Berlin pour secourir la France) viendrait se placer sur le flanc droit de la 4e, resté découvert depuis la défaite de Krasnik. « Cette concentration en une seule masse, dit un ouvrage imprimé par les bolcheviks, se fit sur l'initiative du généralissime. »

Le 29 et le 30, Rouzski et Broussilow battirent de nouveau Brudermann et le rejetèrent loin de la Gnila Lipa. Mais Rouzski ayant persisté à marcher sur Lwow et à ne rien envoyer sur Mosty, Ivanov, pour sauver Plehwe, dut lui ordonner le 30 de retraiter. Auffenberg ne s'en rendit pas compte et le 31 supplia Conrad pour obtenir la permission d'achever sa vic-

toire le 1er septembre; il l'obtint, mais n'en tira que la satisfaction de constater que l'adversaire s'était, en hâte, retiré au loin. En revanche, Rouzski occupa le 3 septembre Lwow, qu'il croyait fortifiée et qui ne l'était pas!

Le 31 août au matin, le grand-duc avait appris la capitulation de l'armée de Samsonov à Tannenberg; craignant que les Allemands ne prissent l'offensive sur Siedlce, il ordonna à Ewert, nommé au commandement de la 4e armée, de gagner avant le 5 la bataille qui se poursuivait au sud de Lublin. Plehwe devait reprendre l'offensive contre le flanc droit de Dankl. Pour que cet ordre fût exécutable, il fallait qu'Auffenberg fasse un changement de front de 180 degrés; c'est ce qu'il commença précisément à faire le 2 septembre, Conrad lui ayant ordonné de tomber sur la droite de Rouzski à Rawa Ruska. Il en résulta que par l'attaque simultanée des 9e, 4e et 5e armées russes (22 divisions), Dankl (13 divisions) fut rejeté en arrière (3-9 septembre). Un vide se creusa entre la 1re et la 4e armée austro-hongroises. Le grand-duc ordonna alors à Plehwe d'en profiter pour attaquer la 4e armée autrichienne de dos, par Cieszanow et Brusno. Mais la maladresse avec laquelle les Russes transmettaient leurs ordres par sans-fil trahit cette belle manœuvre. Conrad, ainsi averti du danger, ordonna le 11 septembre à ses 4e, 3e et 2e armées (environ 490 bataillons), de retraiter sur la ligne fortifiée du San. Elles venaient cependant de remporter des avantages contre les 3e et 8e armées russes (352 bataillons) dans la bataille de Rawa Ruska.

Plus de la moitié de la Galicie tombait ainsi au pouvoir des Russes qui, dit la relation autrichienne, « n'exagérèrent pas beaucoup en annonçant que l'armée austro-hongroise avait perdu 250.000 tués et 100.000 prisonniers environ. » Le vainqueur avait perdu presque autant, 250.000 hommes.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

F. Eygun : *Architecture romane*. Avec 10 pl. dessinées par l'auteur; Bloud et Gay. 12 »

Art

Paul Brulat et G. Janneau : *La peinture à travers les âges;* Figuière. 12 »

Jean Miccoa : *Perspectives sur l'art. I : Notions 1930;* Piton. 10 »

Aviation

Lieut.-Col. Pierre Weiss : *Le poitrail bleu du sagittaire;* Querelle. 12 »

Education

Mabel Barker : *Utilisation du milieu géographique;* Flammarion. 12 »

Dr W. Boven : *La science du caractère, essai de caractérologie générale;* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris. 40 »

Maurice Wolff : *Les maîtres de la pensée éducatrice.* Tome II : *Tolstoï,* sélection de ses œuvres pédagogiques. (Coll. *Encyclopédie de l'éducation*) ; Edit. du Loup. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Matila C. Ghyka : *Le nombre d'or, rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale.* Tome II : *Les rites.* Avec des figures; Nouv. Revue franç. » »

Ethnographie, Folklore

Emile Barbillat et Laurian Touraine: *Chansons populaires dans le Bas-Berri,* paroles et musique, recueillies par les auteurs, 3e volume, illust. d'artistes berrichons; Edit. du Gargaillou, Châteauroux et Rey, Paris. 20 »

Emile Barbillat : *Chansons populaires dans le Bas-Berri,* paroles et musiques, recueillies par les auteurs, 4e volume, illust. d'artistes berrichons; Edit. du Gargailloux, Châteauroux, et Rey, Paris. 20 »

Commandant Victor Müller : *En Syrie avec les Bédouins. Les tribus du désert;* Ernest Leroux. » »

Histoire

Paul Blanchart : *Ce qu'il faut connaître de la Belgique;* Boivin. 8 »

J.-H. Rosny aîné : *Napoléon le Grand;* Edit. des Portiques. » »

Littérature

Maurice Barrès : *Mes Cahiers.* Tome III : *1902-1904;* Plon. 15 »

Henry Bordeaux : *Les amours de Xavier de Maistre à Aoste.* Avec 5 illust. h.-t. en phototypie; Dardel, Chambéry. 15 »

Gérard de Catalogne : *Dialogue entre deux mondes,* enquête; Revue française. 15 »

Gustave Cohen : *Le théâtre en France au moyen âge.* II : *Le théâtre profane.* Avec 60 pl. en héliogravure; Rieder. 20 »

A. Constantin : *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres,* 2e édition revue et annotée par Stendhal. Etablissement du texte et avant-propos par Danielle Plan. Préface de Henri Martineau; Le Divan. » »

A. Jolivet : *Le théâtre de Strindberg;* Boivin. 20 »

Marguerite Jouve : *Vie hérétique de Bernard Délicieux;* Rieder. 15 »

Mario de Lima-Barbosa : *Lamartine secrétaire d'ambassade;* Alb.

Blanchard. 6 »
René Lote : *Explication de la littérature allemande;* Boivin. 15 »
Platon : *Œuvres complètes.* Tome V. 1re partie : *Ion-Ménexène. Euthydeme.* Texte établi et traduit par Louis Méridier; Belles-Lettres. 30 »
Platon : *Œuvres complètes.* Tome V. 2e partie : *Cratyle,* texte établi et traduit par Louis Méridier; Belles-Lettres. 22 »
Marcel Proust : *Lettres à la Comtesse de Noailles, 1901-1919,* présentées par la Comtesse de Noailles. (*Correspondance générale de Marcel Proust,* II); Plon. 25 »
Jean Rêveur d'Azur : *Le Paradis du raffiné;* Savaète. 15 »
Romain Rolland : *Empédocle d'Agrigente* suivi de *L'Eclair de Spinoza.* Avec 16 pl. h.-t. en héliogravure; Le Sablier. 25 »
Emile et Georges Romieu : *La vie de Henri de Kleist.* Avec un portrait. (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. » »
William Shakespeare : *La tragédie du Roi Lear,* texte anglais et traduction de Jules Derocquigny. (*Collection Shakespeare*); Belles-Lettres. » »
Armand Sonies : *Monsieur Homais;* Figuière. 12 »
Lucien Tesnière : *Oton Joupantchitch, poète slovène. L'homme et l'œuvre.* Avec un portrait; Belles-Lettres. 30 »
Albert Thibaudet : *Stendhal.* (Coll. *Les Romantiques*); Hachette. 15 »
Vlaminck : *Poliment;* Stock. 15 »

Mœurs

Jean Marèze : *Nice la belle, ses beaux et ses belles;* Edit. de France. 15 »
Henri Rochette : *Henri Rochette écrit par lui-même;* Libr. Le Bon Plaisir. » »

Musique

P. Hémardinquer et R. Dumesnil : *Le livre du disque et du phonographe.* Comment choisir, classer, entretenir et jouer les disques de phonographes, suivi d'une Histoire de la musique par les disques; Chiron. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Dr Frantz Adam : *Sentinelles, prenez garde à vous.* Souvenirs et enseignements de quatre ans de guerre avec le 28e R. I.; Legrand. 10 »
Raymond Offner : *Mourir;* Figuière. 12 »
Jean de Pierrefeu : *Nouveaux mensonges de Plutarque;* Rieder. 15 »

Philosophie

Emile Meyerson : *Du cheminement de la pensée;* Alcan, 3 vol. 130 »

Poésie

J.-L. Aubrun : *Visions d'Italie;* Doudet. 10 »
Louis-Charles Baudouin : *Versets.* Avec 7 bois gravés d'Alexandre Mairet; La Jeune Parque. » »
Franc-Nohain : *Fables;* Grasset. 15 »
Yves-Gérard Le Dantec : *Ouranos,* poèmes 1923-1930. Préface de Théo Varlet; Edit. du Feu, Aix-en-Provence. » »
Raphaëlle Martinon : *Entre deux mondes.* Préface d'Alcanter de Brahm; Messein. 15 »
René Silvy : *Le jazz et la rose;* Le Divan. » »
Edouard Violet : *Chansons du jour. Chansons de tous les temps;* Imp. Générale de Rennes. » »

Politique

R. Aron et A. Dandieu : *Décadence de la Nation française;* Rieder. 15 »
Michael Farbmann : *Piatiletka. Le plan russe,* traduit de l'anglais par Jeanne Guehenno. Préface de Jean Guehenno; Rieder. 15 »
Mme B.-G. Gaulis : *La question turque;* Berger-Levrault. 25 »
Karl Kautsky : *Le bolchevisme dans l'impasse,* traduit par Bracke, édité par la « Russie opprimée »; Alcan. 15 »
Lénine : *La Commune de Paris;* Bureau d'éditions. 2 »
Ali Akbar Siassi : *La Perse au contact de l'Occident,* étude historique et sociale; Ernest Leroux. 50 »
André Tardieu : *L'épreuve du pouvoir;* Flammarion. 12 »
Georges Valois : *Guerre ou révolution;* Valois. 15 »

Questions coloniales

Pierre Lyautey : *L'empire colonial français.* (Coll. *La Troisième République, 1870 à nos jours*); Edit. de France. 30 »
A. Sarraut : *Grandeur et servitude coloniales;* Edit. du Sagittaire. 15 »

Questions militaires et maritimes

Paul Brière : *Le vice-amiral E. Fournier, marin, diplomate, savant;* Imp. Floch, Mayenne. Dépôt : Paris, 20, rue Lalande. » »
Maurice R. Davie : *La guerre dans les sociétés primitives, son rôle et son évolution,* traduit de l'anglais par Maurice Guérin; Payot. 40 »
L. Haffner : *Cent ans de marine de guerre.* Préface du vice-amiral Amet. Avec 325 dessins de l'auteur; Payot. 25 »

Questions religieuses

Henriette Charasson : *Une âme élue : Sœur Claire de Jésus, religieuse bénédictine, octobre 1894-mars 1923;* Edit. de l'Apostolat de la prière, Toulouse. 4,50

Roman

Pierre Aguétant : *Sous le joug du désir;* Edit. Crès. 12 »
Marcel Allain : *Miss Téria. Je vous en prie...;* Ferenczi. 2 »
Marcel Aymé : *Le Vaurien;* Nouv. Revue franç. 15 »
Binet-Valmer : *Aujourd'hui, un homme;* Flammarion. 12 »
Pierre Bost : *Le scandale;* Nouv. Revue franç. 21 »
Helen Grace Carlisle : *Chair de ma chair,* traduit de l'américain avec une introduction par Magdeleine Paz; Rieder. 18 »
Magdeleine Chaumont : *Les autres martyrs;* Albin Michel. 15 »
Léopold Chauveau : *Ramponnot;* Sans Pareil. 12 »
G. K. Chesterton : *Divorce,* traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Edit. Saint-Michel. » »
Marie-Anne Comnène : *Violette Marinier;* Nouv. Revue franç. 18 »
Lucie Delarue-Mardrus : *L'amour à la mer;* Lemerre. 12 »
Enéas Ferraz : *Adolescence tropicale,* roman brésilien, traduit par Manoël Gahisto. Préface d'Abel Bonnard; Albin Michel. 15 »
Jean Feuga : *Les hommes du navire perdu;* Lemerre. 15 »
Augustin Fransque : *Michel;* Edit. Saint-Michel. 15 »
Maurice Genevoix : *Rroû;* Flammarion. 12 »
Paul Haurigot : *Adultère;* Emile-Paul. 15 »
Lars Hansen : *Un fils de la mer,* traduction de M. Chevaley et I. Ozanne; Edit. Crès. 12 »
Pierre Herbert : *Le rôdeur;* Nouv. Revue franç. 15 »

Willy Koninckx : *La mort d'Isabelle;* Edit. Marne, Anvers. » »
André Lassalle : *J'aimais une morte;* Soc. nouv. des Imp. parisiennes réunies. 10 »
Albert Touchard : *Le quart d'heure japonais;* Edit. de France. 15 »
Pierre Varillon : *Jérémie;* Emile-Paul. 12 »
Herbert Wild : *L'ambassade oubliée;* Albin Michel. 15 »
Philippe de Zara : *Le péché contre l'esprit;* Le Rouge et le Noir. 12 »
Michel Zochtchenko : *La vie joyeuse,* traduit du russe par Siderski; Nouv. Revue franç. » »

Sciences

Emile Picard : *Eloges et discours académiques;* Gauthier-Villars. 50 »

Sociologie

Jean Baby : *Le rôle social de l'Eglise;* Bureau d'éditions. 2 »
Max Beer : *Histoire générale du socialisme et des luttes sociales.* V : *L'époque contemporaine.* Traduit de l'allemand par Marcel Ollivier; les Revues. 12 »

Théâtre

Eugène Berteaux : *Yan fils de la mer,* pièce en 4 actes. Avec une préface de l'auteur; Messein. 12 »
Wilned : *Une aventure de Roquelaure,* dialogue, illust. de l'auteur; Pierre Bossuet. 15 »

Varia

Annuaire de la Presse française et étrangère et du monde politique, 1931. Guide de la publicité; Paris, 7, rue Portalis. » »
Pierre Bellanger : *Physiologie du bridge;* Plon. 45 »
Jacques Brion : *La crise des finances australiennes et ses origines;* Presses modernes. » »
Mme Odelin : *Le Cardinal Dubois, 1856-1929,* souvenirs; J. de Gigord. » »

Voyages

Pierre Frédérix : *Irlande, Extrême-Occident;* Nouv. Revue franç. » »
Léon Riotor : *Lyon. Guignol et les canuts lyonnais.* Avec des illust. Edit. Pierre Roger. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Santiago Russinyol. — Prix littéraires. — Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — Le Monument de Paul Adam. — Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — Sur la tombe de Léon Deubel. — Une lettre de M. Jules Romains. — A propos de canulars. — Paris-Bagdad-Paris en dix jours. Autour du Lac Sacré de Délos. — A propos du « procès » d'Etampes. — A propos de l'abbé Grégoire. — Pierrot assassin. — La détresse de Verlaine. — Un buste de Théophile Gautier au Grand-Montrouge. — Un prédécesseur de Wells. — Projets oubliés. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Mort de Santiago Russinyol. — Santiago Russinyol, le grand écrivain, auteur dramatique, peintre et essayiste espagnol, est mort à Aranjuez, à l'âge de 65 ans. Il était né à Majorque. Des fêtes nationales avaient célébré en 1926, à Sitges, son soixantième

anniversaire. On représenta trois de ses œuvres les plus importantes : *Le Mystique*, *L'Allegria que passa* et *L'Anca del senor Esteve*; pendant plusieurs jours, Santiago Russinyol reçut alors l'hommage de délégations envoyées par toutes les Universités et les centres intellectuels d'Espagne.

Parlant de cet écrivain, qu'il fut l'un des premiers à faire connaître en France, M. Léon Daudet a écrit :

Les personnages de Santiago Russinyol émeuvent et font rire d'un seul mouvement, ainsi que dans les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès (voir *Rinconete* et *Cortadillo*) et dans certaines pièces de Calderon. Ils font rire par le contraste de leurs aspirations, ou de l'idée que leur entourage se fait d'eux, et de la réalité humaine qu'ils typifient.

§

Prix littéraires. — Le prix de la Renaissance (6.000 francs) a été attribué à M. Joseph Peyre pour son ouvrage *L'Escadron blanc* et le prix du Roman d'aventures (10.000 francs) à M. Stanislas André Steeman pour son roman *Six hommes morts*.

§

Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — L'inauguration du monument d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud est fixée au samedi 4 juillet. La cérémonie aura lieu à 15 heures, devant la maison qu'habitait le poète, au n° 5 de la rue qui porte son nom.

A 17 heures, dans le Parc de Saint-Cloud, Bosquet du Centaure, représentation solennelle du *Cloître*, par des artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon.

Troisième liste de la souscription :

M. Georges Leygues	300 fr.
M. Louis Dumur	20 fr.
M. A.-Ferdinand Herold	50 fr.
M. S. Lorsignol	200 fr.
M. Albert Cox	100 fr.
	670 fr.
Listes précédentes	5.780 fr.
Total	6.450 fr.

§

Le monument de Paul Adam. — Un monument dû au sculpteur Landowski sera inauguré, le 2 juillet, à dix heures trente, au Tro-

cadéro, avenue du Président-Wilson, angle de l'avenue Albert de Mun.

Ce monument sera remis à la Ville de Paris par le Comité Paul Adam. Des discours seront prononcés par M. le ministre de l'Instruction Publique, M. le Président du Conseil Municipal, M. Camille Mauclair au nom des amis personnels de l'écrivain, M. Gaston Rageot au nom de la Société des Gens de Lettres, M. Georges Lecomte, de l'Académie Française, au nom des romanciers, et M. le général Weygand à propos de l'œuvre militaire et coloniale de Paul Adam.

§

Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — La cinquième Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans a eu lieu au Restaurant de la Gare de l'Est, à l'issue d'un dîner qui réunissait autour du président, M. Lucien Descaves, trente-quatre membres fondateurs et adhérents : MM. Albert de Bersaucourt, P.-A. Bouroux, Mme Le Cointe, MM. Francisco Contreras, Léon Deffoux, Pierre Descaves, Pierre Dufay, René Dumesnil et Mme René Dumesnil, Pierre Galichet, Maurice Garçon, Marc Girault, Mme Myriam Harry, MM. Charles Jouas, Jouvin, Pierre Lambert, Gabriel-Ursin Langé, Pierre Lièvre et Mme Pierre Lièvre, Jean Marcadet, Albert Marois, René Millaud, L. Monchoux, le chanoine Mugnier, Oulmann, Jacques Patin, Sheridan et Mme Sheridan, André Thérive, Mme Marcelle Tinayre, M. Alfred Vallette, Mme Wirtz-Daviau.

M. Lucien Descaves a prononcé une allocution où il a tout d'abord évoqué le souvenir de deux amis d'Huysmans disparus dans l'année : M. André Taponnier, à qui l'on doit les photographies de l'écrivain le plus souvent reproduites, et Mme Léon Leclaire qui, avec son mari, facilita l'installation de Huysmans à Ligugé, en 1899. Il a ensuite fait adopter par l'Assemblée un vœu formulé par M. René Dumesnil et tendant à obtenir l'apposition au cloître Saint-Séverin d'une plaque gravée en beaux caractères du XIIe siècle rappelant que Huysmans, baptisé là, vint s'y recueillir :

> Huysmans s'éleva jusqu'à la Cathédrale... Mais qui sait si sa dévotion n'était pas déjà comblée par les vieilles pierres du cloître autour duquel il rôdait, à l'approche de sa conversion En vérité, ce lieu est plein de prémices et il appartient à la Société Huysmans, d'accord avec la Commission des Monuments Historiques, d'exaucer le vœu de René Dumesnil — et le nôtre.

M. Lucien Descaves a parlé en terminant des derniers ouvrages parus sur Huysmans (*La publication d'En Route,* par Dumesnil;

Au pays d'En Rade, par G.-U. Langé) et ceux qui sont annoncés (*Entretiens sur Huysmans*, par Frédéric Lefèvre et *A la recherche d'Huysmans*, par Karl Bosch).

Après un court exposé de M. Pierre Lièvre sur la situation financière de la Société, l'Assemblée a réélu, à l'unanimité, les membres de son bureau.

§

Sur la tombe de Léon Deubel. — Pour la quatrième fois, les amis et les admirateurs de Léon Deubel se sont réunis sur la tombe de l'infortuné poète, au cimetière de Bagneux, le dimanche 14 juin.

M. Félix Gaiffe, professeur à la Sorbonne, et le poète Marc-Georges Mallet ont loué l'œuvre du disparu qui, en dépit du mouvement qui s'est fait sur son nom, n'occupe pas encore, à déclaré M. Mallet, « parmi ses frères morts, la place qui lui revient et qu'il mérite ». M. Jean Réande a exposé dans quelles conditions s'est fondée la Société des Amis de Léon Deubel. Un hommage en vers de M. A. M. Gossez a été lu par l'auteur. Des vers de Léon Deubel ont été enfin récités par des artistes de la Comédie-Française et par le poète Yves-Gérard Le Dantec.

§

Une lettre de M. Jules Romains.

Grandcour, le 11 juin 1931.

Mon cher Directeur,

Je n'attache aucune importance aux opinions de M. André Rouveyre, qui insulte la plupart des gens que j'estime, et dont la responsabilité me paraît atténuée. Je crois que vos lecteurs sont de mon avis sur ce point. Il peut donc, après m'avoir témoigné jadis une admiration que je ne lui demandais pas, continuer à m'injurier sans inconvénient.

Quant à M. Boll, j'ignore les origines de son animosité. Elles sont probablement futiles; et, tout en déplorant qu'il me connaisse si mal, il faut bien que je m'y résigne. Mais puisqu'il fait profession de vulgariser la science, je le prie de ne rien dire qui soit de nature à tromper le public.

C'est le tromper que de lui laisser croire que mes travaux sur la vision extra-rétinienne ont été condamnés par la science officielle. L'événement aurait pu se produire, la science officielle ayant commis d'autres erreurs. Mais en fait, sur la cinquantaine de savants qui ont été à même de contrôler mes expériences (les autres, ceux qui en parlent par ouï-dire, n'ont évidemment qu'à se taire), la

grande majorité s'est déclarée convaincue de la réalité des phénomènes — la théorie explicative restant soumise à la discussion — et l'a manifesté en signant les procès-verbaux précis et formels des séances de contrôle. Ces procès-verbaux existent, revêtus des noms les plus éminents. J'en ai publié certains dans l'édition anglaise de mon traité. Je les publierai peut-être tous quelque jour. Quant à la minorité de savants qui s'est prononcée contre moi, elle n'a pu le faire qu'en s'appuyant sur deux séances de contrôle parmi la vingtaine de séances qui furent instituées. De ces deux séances, l'une fut simplement sans résultat : le sujet, surmené par des contrôles antérieurs, ne parvint pas ce jour-là à faire les exercices de perception et de lecture qu'il avait réussis maintes fois, mais qui, en tout état de cause, demandent une grande tension d'esprit. MM. Babinsky et Janet, seuls savants témoins de cette séance, déclarèrent qu'il n'y avait rien à en conclure, ni pour ni contre, et me donnèrent spontanément leur parole qu'ils n'en feraient état ni dans un sens ni dans l'autre. Il est en effet bien évident que d'avoir vu certain jour qu'un avion ne s'envolait pas, le moteur n'ayant pu être mis en marche, ne donne le droit de conclure ni que l'appareil est en toutes circonstances incapable de voler, ni que l'aviation est un mythe. Je ne sache pas que MM. Babinsky et Janet aient depuis manqué à leur parole, qui se confondait sur ce point avec les règles de la probité scientifique.

Pour l'autre séance, qui eut lieu à la Sorbonne, elle fut en réalité positive, et donna, dans toute la première partie, nombre de résultats satisfaisants. Mais elle avait été très mal organisée, non de mon fait, mais du fait des gens de la Sorbonne, que j'avais, pour leur offrir toutes garanties, laissés maîtres de régler les choses à leur gré. Sans parler des curieux incompétents qu'on avait eu le tort d'admettre, et dont la présence créait une atmosphère dépourvue de sérénité, personne parmi les organisateurs ne se chargea de noter les expériences et leurs résultats au fur et à mesure de leur production. Quand, après deux heures d'épreuves fatigantes, aggravées par le chaos des conversations, mon sujet fut hors d'état de continuer, et ne put venir à bout des difficultés nouvelles qu'on lui proposait, ceux mêmes qui, une heure plus tôt, s'étaient déclarés convaincus par les premières expériences (et me prenaient à part pour me dire que leurs propres travaux n'étaient pas si éloignés de la voie où je poursuivais les miens) firent soudain grand bruit de l'échec relatif des dernières expériences, et en profitèrent pour remettre en question les résultats précédemment obtenus et constatés. Cette manœuvre aurait été impossible, s'il avait été dressé, minute par minute, comme il se doit, un procès-verbal des

premières expériences et de leurs conditions précises. Mais, faute de procès-verbal, elle devenait facile, et même infaillible. J'étais seul contre dix, et je ne pouvais que faire appel à la probité de mémoire des assistants. Mais ces assistants étaient des gens passionnés, que la découverte avait mille raisons de heurter, et qui étaient venus en souhaitant du fond du cœur — inconsciemment peut-être — l'échec de la séance. Seul un procès-verbal minutieusement établi, comme nous l'avions toujours fait ailleurs, les aurait défendus contre un revirement trop humain et contre les jeux secrets de la mauvaise foi. Par la suite, ces messieurs eurent le grave tort de rédiger, après mon départ et entre eux, un procès-verbal tardif, où les choses prirent la couleur que l'on pense, et dont ils se servirent pour alimenter une violente campagne. C'était moralement un faux. Voilà pourquoi je les ai jugés avec sévérité.

C'est également tromper le public que de lui laisser croire que la vision extra-rétinienne est « enterrée ». Depuis l'époque que je viens de rappeler, des vérifications nouvelles des faits antérieurement acquis ont été opérées à satiété, et surtout, de nouvelles séries d'expériences entreprises. (En particulier celles que relate l'ouvrage si important de Leïla Holterhoff Heyn et René Maublanc: *Une éducation paroptique*).

Sans doute l'on parlerait davantage de la question, et mes adversaires seraient devenus beaucoup plus réservés, si j'avais pu depuis dix ans consacrer à la poursuite de ces recherches, ainsi qu'au labeur de discussion et de polémique qu'exigeait une découverte aussi révolutionnaire, un temps que me réclamait la continuation de mon œuvre d'écrivain. Je n'ai que des forces limitées, insuffisantes même pour ce que je voudrais réaliser en littérature. Il me fallait choisir. D'autant que je n'ai jamais su faire de la science en amateur, à mes moments perdus. Et cette matière passionnante s'y prêtait moins que toute autre. Quand j'y travaillais, c'était de dix à quinze heures par jour et gardant à peine le temps de dormir. (En particulier lors de mes premières expériences sur les aveugles). Je fus près d'un an à me remettre de ce surmenage. Si M. Boll m'avait connu et vu travailler à ce moment-là, je ne sais s'il aurait donné son adhésion à ma théorie, mais je crois — fût-il le plus sec de cœur et le plus cynique des hommes — qu'il aurait maintenant scrupule à parler de mystification.

A ce propos, qu'on me laisse dire combien cette façon de m'attaquer et de vouloir me diminuer est mesquine. Oui, j'ai eu vingt ans et j'ai été normalien. Je ne rougis ni de l'un ni de l'autre. Il m'est arrivé en ce temps-là, et même quatre ou cinq années après, de

prendre un vif plaisir à ces constructions d'événements, à la fois ingénieuses et pleines de sens, que les normaliens appellent canulars, mais qui ont fleuri en tout pays et en tout temps, et qui sont en effet la terreur des imbéciles. Elles ne sont pas commodes à bien mener, et là comme ailleurs les réussites parfaites se comptent. J'accorde aussi qu'un des éléments de mon œuvre comique se rattache à l'idée du mythe créateur, idée qu'on retrouve dans quelques-unes des plus grandes œuvres de l'humanité, et le plus souvent en effet dans l'ordre comique. Je veux bien que mes amis Thibaudet et Lalou parlent à cet égard de « mystification créatrice » (Thibaudet a lancé le mot, il y a plus de dix ans, dans une étude qu'il me consacrait) à condition qu'ils reconnaissent que Rabelais, Cervantès, Shakespeare, Voltaire, Swift, Gogol et même Molière, ont élevé à la « mystification créatrice » des monuments dont je serais bien fier que *Les Copains*, *Knock* et *Donogoo* connussent la durée.

Mais le dessein de mes ennemis n'est évidemment pas de me faire apparatre comme l'héritier de ces grands hommes. Ce qu'ils voudraient, c'est persuader au public que mes œuvres non comiques, même les plus graves ou les plus émues, ne sont que des mystifications; qu'il a tort, lui public, de prendre au sérieux *Mort de quelqu'un*, *Cromedeyre*, *le Dictateur*, *Psyché*, ou les *Chants des Dix Années*, d'y chercher une réponse à quelques-unes des questions les plus pathétiques que pose la vie; de même qu'il a tort d'avoir assuré à mes comédies quelques milliers de représentations. On lui crie : « Brave public ! Attention ! Tu es dupe ! » Je sais bien que le public se moque de ces avis charitables dont il n'a pas de peine à deviner les mobiles. Mais tout est bon pour amoindrir les hommes qu'on redoute. Est-ce que Baudelaire, Baudelaire le douloureux et le déchiré, ne s'est pas entendu traiter toute sa vie de mystificateur? Oui, quand on parlait des *Fleurs du mal* aux ratés de l'époque, ils répondaient qu'il ne fallait pas être dupe, que c'était une « mystification laborieuse », une « longue et froide plaisanterie ». La sottise aussi a ses traditions.

Bien amicalement à vous. JULES ROMAINS.

§

A propos de canulars.

Saint-Etienne, 7 juin 1931.

Monsieur le Directeur,

En lisant, dans un des derniers numéros du *Mercure de France*, l'article de M. Rouveyre concernant l'œuvre de J. Romains, j'avais

été surpris de retrouver une idée que j'attribuais depuis longtemps à M. B. Crémieux, à savoir la proche parenté du « canulard » et du comique de cet auteur. Aussi, devant l'attitude de M. Rouveyre et à la suite de la lettre de M. Marcel Boll, j'ai fait quelques recherches qui ont confirmé ma première impression.

Dans le numéro du 1er avril 1922 de la *Nouvelle revue française*, page 346, M. B. Crémieux écrit, à propos des *Copains* :

> Dans les *Copains*, comme dans *Donogoo Tonka* et dans *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche*, Jules Romains acclimate définitivement dans notre littérature le canulard jusqu'ici réservé aux élèves de l'Ecole Normale Supérieure, et, à un degré moindre, à ceux de l'Ecole des Beaux-Arts et aux carabins des salles de garde. On peut d'ailleurs ranger, dans les précurseurs de Romains, Jarry, dont l'*Ubu Roi* apparaît de plus en plus comme une énorme farce de collégien.

C'est donc au moins six ans avant M. Rouveyre que M. Crémieux a signalé de façon très nette et formelle ce caractère du comique de J. Romains.

Cependant, il faut, je crois, noter que si M. Rouveyre n'a pas d'indulgence pour ce genre de plaisanterie, il n'en est pas de même de M. Crémieux qui, dans la suite de l'article cité, écrivait :

> Le canulard mystificateur et parfois tortionnaire déclenche un rire féroce et impitoyable qui exclut de la vie les faibles, les vieux et les imbéciles, et qui est avant tout un rire de puissance.

Veuillez, etc... CH. GAUCHER.

§

Paris-Bagdad-Paris en dix jours. Autour du Lac Sacré de Délos.

Paris, le 15 juin 1931.

Mon cher Vallette,

En réponse à la lettre de M. Roussel, directeur de l'Ecole Française d'Athènes, parue dans le *Mercure de France* du 15 juin 1931, je maintiens intégralement mon article du 15 mai 1931 où j'ai parlé de l'île de Délos et du *Lac Sacré*.

Or, M. Roussel nous apprend que le *Lac Sacré* fut comblé entre les années 1925-1927.

Je ne veux pas contester cette assertion de M. Roussel, bien qu'elle soit en contradiction avec celle de son collègue M. Fougères, ancien directeur de l'Ecole Française d'Athènes et auteur du guide : *La Grèce*.

Mais, pour ce qui me concerne, je confirme que, soit à cause d'un curage insuffisant, soit à cause d'infiltrations qui ressortent parfois après quelques années, soit à cause de la persistance des eaux à la surface pendant la période des pluies, nous avons, le

pilote et moi, le 10 février dernier, repéré, du haut de notre hydravion, un miroitement d'eau dans Délos, déjà verdoyante par comparaison avec les autres Cyclades.

Mon assertion, à moi, étant bien précisée, on peut, maintenant, se demander si la phrase de M. Roussel : « *les moyens de transport se modifient, les relations de voyage n'en deviennent pas plus exactes* », n'atteint pas M. Fougères, ancien directeur de l'Ecole Française d'Athènes, encore plus que moi-même.

Ceci m'amène, à mon tour, à dénoncer l'embarras dans lequel se trouve le voyageur français en Grèce, en cette année 1931 : il n'a d'autre Guide, en langue française, que *La Grèce* de M. Gustave Fougères, ancien directeur de l'Ecole Française d'Athènes, et professeur à la Sorbonne.

Dans cet ouvrage qui fait autorité, le *Lac Sacré* est abondamment signalé et sur les cartes et dans le texte. Sur les cartes en couleurs (pages 486 et 490), il forme un disque bleu dont l'échelle permet d'évaluer le diamètre : cent mètres! Le *Lac Sacré* est à peine plus grand que le Lac Daumesnil de notre Exposition Coloniale! Quant au texte, il est fort explicite et toute la description de l'île gravite autour de lui : « En face, au Nord, s'étend le *Lac Sacré* ou *Trochoïde* (*c'est-à-dire en forme de disque*)... *Alimenté par les eaux d'une nappe souterraine, il est souvent à sec, en été; sa profondeur moyenne est de 1 m. 20.* » (page 495) (*La Grèce*, par Gustave Fougères, ancien directeur de l'Ecole Française d'Athènes, professeur à la Sorbonne. Collection des Guides Bleus).

De deux choses l'une, ou le voyageur se trouvera dans la saison des pluies et il risquera de voir le miroitement d'eau que j'ai vu, ou il se trouvera en période de sécheresse et il ne verra qu'un lac asséché.

Mais si M. Roussel a raison, comment se fait-il que le texte de son collègue n'ait pas été modifié depuis six ans et que *La Grèce* de M. Gustave Fougères, ancien directeur de l'Ecole Française d'Athènes, vendu *en 1931* et figurant au catalogue des Guides Bleus de *1931*, contienne pages 495, 486 et 490, la description et les cartes inexactes que j'ai signalées?

Pour conclure, je propose à M. Roussel de prendre l'hydravion le 10 février prochain — car ainsi que le dit M. Fougères, le *Lac Sacré* est souvent à sec, en été —. Je demande, par surcroît, à M. Roussel de vouloir bien m'agréer pour compagne de bord. Si le *Lac Sacré*, ce jour-là, ne présente qu'un miroir terne, nous ferons quand même un beau voyage.

Cordialement à vous, cher Vallette. LOUISE FAURE-FAVIER.

§

A propos du « procès » d'Etampes. — Le *Gaulois* du 22 février 1880 publiait cette note :

Le Parquet de la cour d'appel de Paris, ému peut-être de la lettre de M. Flaubert que le *Gaulois* a publiée hier sur le procès intenté à M. de Maupassant, adresse aux journaux la communication suivante :

« Plusieurs journaux se sont occupés récemment d'une poursuite dirigée par le Parquet d'Etamps contre une revue qui s'imprime dans cette ville. Une instruction a en effet été ouverte par le tribunal d'Etampes, par ordre du procureur-général près la cour de Paris, contre le gérant de la *Revue Moderne*, sous inculpation de publication d'écrits obscènes. Cette instruction n'est pas encore terminée et on ne peut en présumer le résultat. »

Espérons que l'instruction aura assez d'esprit pour ne pas aboutir.

Elle n'aboutit pas en effet (1). — AURIANT.

§

A propos de l'abbé Grégoire. — Le centenaire de la mort de l'abbé Grégoire, qu'on vient de célébrer, incite à évoquer le souvenir du prêtre qui lui donna les derniers sacrements. Né à Paris en 1760, Marie-Nicolas-Sylvestre Guillon avait eu à Louis-le-Grand Robespierre pour condisciple. La princesse de Lamballe se l'attacha comme lecteur, aumônier et bibliothécaire. Il prétendit plus tard lui avoir donné l'absolution, à la Force. Pendant la Révolution, il se tint caché à Sceaux, sous le nom de Postel, qui était celui de sa mère. Il y exerça la médecine avec succès. Un *Mémoire sur les maladies nerveuses* témoigne de ses connaissances médicales. Il poursuivait d'ailleurs ses travaux sur la politique et la religion.

Lorsque l'exercice du culte fut rétabli, il fut nommé chanoine honoraire et bibliothécaire de l'archevêché. Puis il suivit le cardinal Fesch dans son ambassade à Rome. C'est là qu'il connut Chateaubriand, qui ne l'aimait pas. Prédicateur, professeur au lycée Bonaparte, puis à la Faculté de Théologie, l'abbé Guillon fit preuve, envers le pouvoir, d'une adulation qu'il n'hésita pas à transporter de celui qu'il appelait *l'homme des destinées* à *nos rois légitimes*, et enfin à la monarchie de Juillet.

Mais il était pour la modération et la tolérance. Aussi, et bien qu'il se fût prononcé contre la constitution civile du clergé, n'hésita-t-il pas à se rendre au chevet de l'abbé Grégoire et à lui

(1) Voyez : *17 rue Clauzel. Un ami de Maupassant : Harry Alis*, *Mercure de France*, 1-V-1931, p. 609.

accorder les derniers sacrements, ce qui lui valut d'être publiquement censuré par l'archevêque de Paris. Louis-Philippe l'avait nommé évêque de Beauvais. Le pape lui ayant refusé la bulle qui le consacrait, il dut donner sa démission et se contenter de l'évêché *in partibus* du Maroc. Il se retira dans une maison qu'il possédait à Montfermeil, où il mourut en 1847. — A. BARTHÉLEMY.

§

Pierrot Assassin. — M. Charles-Henry Hirsch, dans sa chronique *Les Revues* (*Mercure*, 1er juin 1931), cite le récit que fait M. Albert Thibaudet du meurtre involontaire commis par le grand mime Deburau, le célèbre créateur du personnage de Pierrot, et pour lequel il passa en Cour d'Assises et fut aisément acquitté. Ce récit diffère par quelques détails du récit, dans *Mes souvenirs*, de Théodore de Banville. Ce n'est pas là l'important. M. Thibaudet insinue que, après avoir pu éviter la Cour d'Assises — ce qui paraît inexact — « timide et doux de son naturel, le pauvre mouton enragé mourut de chagrin ».

Selon Théodore de Banville, « on sait que *dans sa première jeunesse*, Deburau, si doux, si honnête, si essentiellement pacifique, avait eu le malheur de tuer un homme » — et il raconte ensuite le même incident, à quelques détails près, que M. Thibaudet.

Outre qu'on se sent plus porté à accorder confiance au récit d'un contemporain de *Pierrot assassin*, empli d'admiration non moins pour l'homme que pour son art, M. Thibaudet n'a-t-il donc pas entendu dire, comme tout le monde, que Deburau est mort des suites d'une chute qu'il fit un soir ,sur la scène des Funambules? Il existe sur Deburau un livre de Jules Janin; le peut-on consulter sans contrôle? Jules Janin était si enclin à des distractions et à des erreurs qu'on n'oserait affirmer qu'il contribue à rétablir la vérité des faits. Mais, cependant, qu'en dit-il? — A. F.

§

La détresse de Verlaine. — Parmi quelques livres de Verlaine, qui ont été dispersés ces jours-ci à l'hôtel Drouot, se trouvent quelques lettres et quelques reçus du poète, assez intéressants et qui posent quelques points d'interrogation.

Les voici dans leur ordre chronologique :

Reçu de M. Albert Savine, contre la remise d'une partie du manuscrit, la somme de cent francs, compte sur mes droits d'auteur pour le vo-

lume *Bonheur* dont je lui cède la propriété aux conditions qui seront stipulées par le traité à intervenir.

Paris, le 18 mai 1888.

PAUL VERLAINE.

Le second reçu est assez curieux, car il est de la mani de Huysmans en son entier, seule la signature est de Verlaine :

14, rue Royer-Collard.

Reçu de M. Savine, éditeur, par l'intermédiaire de M. Huysmans, une somme de cent francs (100 fr.) à valoir sur mon prochain livre.

Cette somme se décompose ainsi qu'il suit :

cinquante-cinq francs — dix francs (en mai 1888).

trente-cinq francs le 25 juillet 1888.

ci : cent francs.

Paris le 25 juillet 1888.

PAUL VERLAINE.

Suivent deux reçus de 50 francs chacun, des 5 août 1888 et 21 juillet 1890, sans mention spéciale et n'offrant rien de particulier.

Puis vient celui-ci :

Le soussigné, Paul Verlaine, autorise M. Savine, libraire-éditeur, demeurant rue des Pyramides, 12, à donner à Mme Agrech pour frais d'hôtel et de pensions la somme de deux cents francs dont quittance à valoir.

Paris, le 6 août 1890.

PAUL VERLAINE.

Le 29 avril 1891, il écrit à Savine :

Je vous prie de me rendre des comptes, et je vous offre, moyennant finances, mes manuscrits.

P. VERLAINE.

Et le 29 juin 1891 il écrit à Savine :

M. Lacan, mon propriétaire, veut bien se charger de vous porter ce mot. Je vous serais reconnaissant de lui remettre le manuscrit d'*Histoires comme ça*, contre reçu ci-contre, qui vous sera rendu dans deux jours.

J'irai vous voir bientôt et vous parler d'un volume d'*Essais*.

Et à quand *Dédicaces?*

Vôtre,

PAUL VERLAINE.

18, rue Descartes.

Et, enfin, ce dernier mot :

M. Paul Verlaine prie M. Savine de bien vouloir lui envoyer le plus tôt possible des comptes et de confier à M. Luguet pour être recopiées et rendues immédiatement les nouvelles intitulées *l'Abbé Anne*, *Deux mots d'une fille* et la partie du livre intitulée *Aventures d'un homme simple.*

P. VERLAINE.

Les deux nouvelles citées ci-dessus font partie d'*Histoires comme ça*, incorporé dans le tome I des « Œuvres complètes » de Verlaine.

Mais qu'est devenu le manuscrit *Aventures d'un homme simple* dont il est question dans cette dernière lettre?

Et les *Essais* dont parle Verlaine dans la lettre précédente sont-ils restés à l'état de projet?

Et pourquoi Savine ayant détenu *Bonheur*, *Dédicaces*, etc., et ayant fait des avances à Verlaine, n'a-t-il rien publié de lui pendant les trois ou quatre années qu'ont duré leurs relations?

§

Un buste de Théophile Gautier au Grand-Montrouge. — Judith Gautier, dans *Le Collier des Jours*, raconte qu'une partie de son enfance se passa chez son grand-père paternel, qui vivait, avec ses deux filles, sœurs de son père, au Grand-Montrouge.

> Route de Châtillon! C'était là que mon grand-père vivait ,dans une petite maison, alignée au trottoir, qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et un étage.

Elle parle des « splendeurs champêtres » du Grand-Montrouge, elle décrit le jardin, la pièce principale du logis, la vie qu'on y menait, elle évoque la solitude des longues étendues que traversait la route de Châtillon, le désert.

Plus tard, après la mort du grand-père, « les tantes » avaient quitté la maison de la route de Châtillon; elles étaient installées dans un appartement, rue du Grand-Montrouge...

> L'appartement, aux pièces vastes, aux larges fenêtres, se trouvait dans l'hôtel même des La Vallière, et le parc, commun à tous les locataires, était superbe.

« Les tantes » possédèrent-elles un « portrait en plâtre, peint en terre cuite » de leur frère, celui qui a été découvert par M. Pierre Lièvre sur l'immeuble du patronage Sainte-Geneviève? Les présentes indications seront peut-être utiles aux chercheurs. — A. F.

§

Un prédécesseur de Wells.

Paris, 18 avril 1931.

Monsieur le Directeur,

Je découvre dans ma bibliothèque un curieux petit livre que je me permets de vous signaler.

Cet opuscule, d'une centaine de pages de petit format, contient tous les éléments du roman hallucinant de Wells : *l'Ile du docteur Moreau*.

L'ouvrage, écrit par le comte Dalbis (?), est édité en 1838 à la

librairie médicale Labé, 10, rue de l'Ecole de Médecine. Il porte le titre barbare de *Solenopédie ou révélation d'un nouveau système d'éducation phrénologique pour l'homme et les animaux.*

Au moyen de tubes métalliques introduits dans la boîte cranienne de certains animaux, un extraordinaire savant, caché en pleines Pyrénées, près de Barèges, modifie à son gré la mentalité de ses opérés (ours, chiens, loups, vautours, etc.). Il parvient à donner l'intelligence humaine aux bêtes les plus stupides ou les plus sauvages. Dans le castel délabré qui lui sert de refuge, castel perdu dans la montagne comme une île au milieu de l'océan, toutes les fonctions dont les domestiques s'acquittent ordinairement sont remplies par des animaux d'espèces différentes, animaux dont la matière cérébrale a été travaillée par le fantastique chirurgien. Ses expériences ne se bornent pas d'ailleurs à des cervelles animales; il opère aussi sur des cervelles humaines. Quelques enfants, soumis à ses travaux, vont acquérir des dons supérieurs, prévus et bien déterminés à l'avance.

Wells a-t-il eu connaissance de l'ouvrage du comte Dalbis lorsqu'il écrivait *l'Ile du docteur Moreau*, ou n'y a-t-il ,dans l'analogie vraiment frappante de ces deux ouvrages, qu'une simple coïncidence, qu'un effet du hasard?

Wells seul pourrait nous fixer là-dessus. Ne serait-il pas intéressant de connaître sa réponse?

Veuillez agréer, etc. E. JOUGLA.

§

Projets oubliés. — On lisait dans les journaux du 22 janvier 1902 :

> Le Président du Conseil déclare que la brigade des Agents des Mœurs va être supprimée et qu'une commission spéciale présidée par le professeur Fournier sera chargée d'élaborer le projet d'une nouvelle réglementation de la prostitution. Cette suppression des agents des mœurs constituera une réforme importante.

§

Erratum. — Dans le *Mercure* du 1er juin, page 460, les lignes 10 à 15 doivent être rectifiées ainsi :

2574	Ambroise Bertout	lui-même	100	12-0-0
2575	Gobbe.	les filles Prévôt	80	9-11-6
2576	*Félix DESBORDES*	le *Sr. DUHEN*	130	15-12-0
2577	Thomas Momant	Héritiers de la Pierre	230	27-12-0
2578	P. J. Delbare	le Sr. Martinage	200	24-0-0
2579	la veuve *SCALFORT*	elle-même	300	36-0-0

§

Le Sottisier universel

Tolstoï est au zénith. Ses bustes sont partout à l'Exposition; son traducteur, le comte Prozor, est une personnalité bien parisienne. — PAUL MORAND, *1900*, page 168.

Il est bon pour notre réputation dans le monde, sinon dans le demi-monde, que nous ayons refusé, comme l'ont fait les Anglais, l'accès du sol national à miss Texas *and his band.* — CLÉMENT VAUTEL, *Le Journal*, 4 juin.

Je me suis rendu ce matin au palais Saint-Jean de Latran. C'est là, on s'en souvient, que le descendant de cette lignée de pontifes à triple couronne, que l'on croyait murés pour l'éternité, accepta, lui qui avait le monde pour empire spirituel, un minuscule royaume temporel. — JACQUES MARSILLAC, *Le Journal*, 5 juin 1931.

Mais le député de Nancy s'était de nouveau dressé à son banc et brandissait une feuille blanche : c'était la traditionnelle demande de scrutin public revêtue des cinquante signatures exigées... — DOMINIQUE CARRAVAGGIO, *Le Journal*, 12 juin 1931.

Les poteaux télégraphiques et leurs fils de fer auront perdu alors toute raison d'être. — *Science et Monde*, 21 mai.

On a dit que tout avait été pacifique le 14 avril. C'est beaucoup s'avancer; le fils du baron de Viver, ancien maire de Barcelone, fut décervelé sur cette place; il est resté plusieurs jours entre la vie et la mort. — *Je Suis Partout*, 2 mai.

DISSOLUTION DE LA CHAMBRE PORTUGAISE. — Budapest, 6 juin. — La Chambre des députés a été dissoute. La nouvelle Chambre se réunira le 18 juillet. — *Le Soir*, 6 juin.

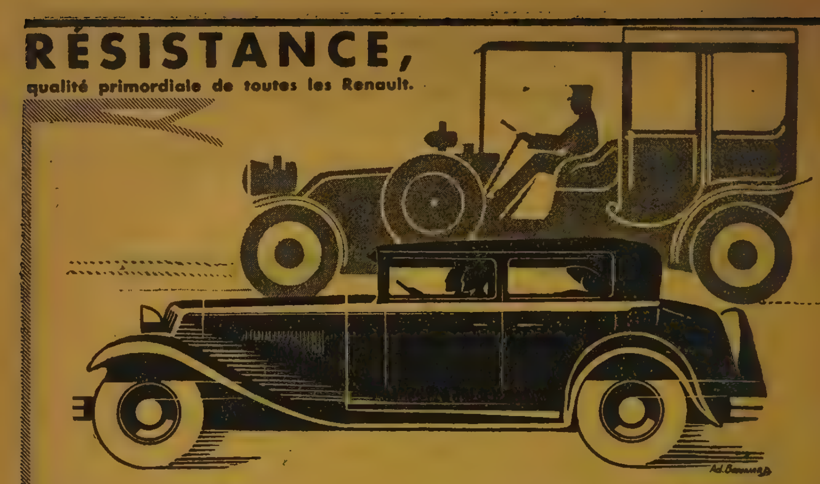
C'est à croire qu'il n'existe que deux animaux au monde : le mouton et le bœuf; deux plantes légumineuses : le haricot rouge et la pomme de terre. — *Le Populaire*, 6 juin.

UNE MARQUISE ATTAQUÉE DANS LA RUE PAR UN MALFAITEUR. Gênes, 26 mai. — Au moment où elle sortait d'une banque, la marquise Durazzo Ardono a été attaquée par un malfaiteur qui lui arraché son sac contenant des bijoux et de l'argent pour une valeur d'environ 30.000 litres. — *L'Œuvre*, 27 mai 1931.

Ce qui se passe en Espagne nous montre que la légalité constitutionnelle est, tout comme l'honneur du père Boileau, une île escarpée et sans bords; on n'y peut plus rentrer quand on en est dehors. — *Pourquoi-Pas?* 7 mars.

Le gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.


RÉSISTANCE,
qualité primordiale de toutes les Renault.

PARIS — NEUCHATEL — BERNE

par la voie la plus courte

De Paris à Neuchâtel et Berne, la voie la plus courte est celle de Pontarlier, qui est desservie par un express de jour de toutes classes.

Départ de	Paris P.-L.-M.	9 h. 10
	Dijon	13 h. 28
	Pontarlier	16 h. 40
Arrivée à	Neuchâtel	17 h. 40
	Berne	18 h. 30

Wagon-restaurant entre Paris et Frasne.

Nouvelle relation de jour de toutes classes

GENÈVE — PARIS

via MACON.

Depuis le 15 mai, une nouvelle relation de jour de toutes classes existe entre Genève et Paris via Ambérieu-Macon.

Elle permet d'arriver à Paris vers la fin de l'après-midi.

Départ de	Genève Cornavin	6 h. 15
	Bellegarde	7 h. 29
	Ambérieu	9 h. 16
	Bourg	10 h. 16
	Mâcon	11 h. 10
Arrivée à	Dijon	12 h. 54
	Paris	17 h. 20

De PARIS au LÉMAN et à MILAN

PAR LE SIMPLON

Pendant la période de l'heure d'été, l'express de jour de toutes classes n° 513 Paris P.-L.-M. - Milan est retardé de 1 h. 10 au départ de Paris, et de 55 minutes à l'arrivée à Milan.

Ce train dessert à une heure commode les stations estivales du Léman et du Valais :

Départ de	Paris P.-L.-M.	9 h. 10
	Dijon	13 h. 28
Arrivée à	Lausanne	17 h. 31
	Vevey	18 h. 00
	Montreux	18 h. 09
	Saint-Maurice	18 h. 42
	Martigny	18 h. 58
	Brigue	20 h. 16
	Stresa	22 h. 05
	Milan	23 h. 40

Wagon-restaurant sur tout le parcours

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

Vente Palais, 9 juillet 1931, 2 heures, 3 lots.

1° **PROPRIETE A MALAKOFF** (Seine), boul. de Vanves, 29. Contce 188 m. environ. **Mise à prix : 50.000 frs.** 2° **PROPté** même commune, même rue n° 31. Contenance 186 m. environ. **Mise à prix : 20.000 frs.** 3° **TERRAIN A CLAMART** (Seine), lieu dit "Les Feuillants". Contence 1.810 m. environ. **Mise à prix : 10.000 frs.** S'adresser à Me PLAIGNAUD, av., 14, r. des Pyramides, Paris.

Vente Palais, 8 juillet 1931, 14 heures.

1° **IMM. A NEUILLY-sur-SEINE,** 42-44, rue Borghèse et 16 *bis*, boulevard Inkermann, comprt bât. 4 étages, jard. en façade, dépend. Cont. 400 m. environ. **Mise à prix : 300.000 francs.** 2° **VILLA AU TOUQUET PARIS-PLAGE,** rue de Londres. Cont. 140 m. environ. **Libre de location. Mise à prix : 20.000 francs.** S'adresser à LENOIR et SUREAU, avoués, Amédée DAUCHEZ, notaire à Paris.

Vente Palais Paris, 11 Juillet 1931, 2 heures :

IMM. A BOULOGNE-BILLANCOURT (Seine), rue de Bellevue, n° 36, exploité en partie en **RESTAURANT ET HOTEL MEUBLÉ.** Contenance 1.095 mètres 25 environ. Revenu brut partie : 12.000 francs, autre partie : 10.000 francs, avec promesse de vente (voir enchère). **Mise à prix : 200.000 francs.** S'adresser à : Me PLAIGNAUD, avoué, rue des Pyramides n° 14; Me DE FORGES et CHARDEAU, avoués et à Me VITRY, notaire, à Boulogne-Billancourt (Seine).

SARTHE CHATEAU-DU-LOIR près gare. JOLIE **PROPRIÉTÉ,** bel état, eau, gaz, électricité, chauffage central, dépendances, jardin, pré : 7.000 mètres. **Libre.** S'adresser : LOISEL, notaire, Château-du-Loir.

BULLETIN FINANCIER

Sur tous les marchés financiers du monde, la baisse a sévi durant cette dernière quinzaine. Elle n'a pas été uniforme et n'a pas eu les mêmes raisons à New-York, à Berlin et à Paris.

A New-York, elle est née de la constatation décourageante d'une aggravation de la crise industrielle. Les aciéries américaines par exemple ne travaillent plus actuellement qu'à 38 % de leur capacité normale de production, alors que le chiffre de 45 % était enregistré voilà quelques semaines. En outre, l'annonce de dividendes trimestriels inférieurs à ceux distribués pour le premier trimestre de l'année a révélé une réduction nouvelle des bénéfices des compagnies.

A Berlin, la baisse est née de ventes massives de titres allemands pour compte étranger et particulièrement pour compte américain. Il est certain en effet que la campagne menée outre-Rhin contre le plan Young, les manifestations des Casques d'Acier et le bruit mené autour de la défaillance du Crédit Mobilier autrichien ont inquiété les capitalistes des Etats-Unis qui faisaient jusqu'ici volontiers confiance à l'industrie germanique.

Par contre-coup, Paris s'est montré très faible, non que des réalisations considérables de titres y aient été observées, mais parce qu'il apparaît clairement à tous que la crise sera longue et que les actionnaires seront réduits à la portion congrue durant un certain temps. L'indice des valeurs françaises à revenu variable est finalement tombé depuis décembre 1928 à un niveau inconnu, et il est ainsi notablement inférieur à celui enregistré le 17 janvier écoulé.

Si une certaine activité régnait à la Bourse, si les perspectives d'une amelioration de la situation économique étaient claires, il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter autrement de la dépression actuelle du marché. Mais il n'en est pas ainsi. Les acheteurs n'osent s'aventurer dans la crainte d'une nouvelle baisse, et leur abstention est reflétée par un bon marché sans précédent du taux des reports ; il n'a été coté en effet qu'à 1/16 % en liquidation du 15 juin. De surcroît, les baissiers professionnels sentent parfaitement l'avantage de leur position. Ils pèsent aisément sur les cours. Et leurs manœuvres sont mises en évidence par l'inscription de « reports au pair » et de « déports ».

Au milieu de ces faits peu encourageants, une seule note optimiste est donnée par nos rentes qui, à la veille de conversions, maintiennent des dispositions à la hausse. D'ailleurs, en général, toutes valeurs à revenu fixe sont bien traitées. En revanche, nos grandes banques, qui ne peuvent cependant redouter des réductions appréciables de dividendes, sont tombées à des cours nettement attrayants ; on perd de plus en plus de vue le caractère lucratif des placements de grands emprunts étrangers qu'elles effectuent pour ne voir que les conséquences de la baisse du loyer de l'argent.

Les affaires de navigation ne brillent toujours pas, bien qu'une amélioration des frets ait été constatée. C'est que le trafic transatlantique a considérablement décru. Et il est question d'une réorganisation de la Compagnie Générale Transatlantique.

Les affaires de matières premières restent sous le coup de la baisse des prix. Pourtant on note plus d'animation dans le groupe des affaires d'étain, car il est vraisemblable que les cours de ce métal vont se relever à la suite des nouvelles restrictions que se sont imposées les producteurs.

Le groupe de l'Electricité est le plus ferme parmi les compartiments industriels, mais celui de la Métallurgie est le moins résistant.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être tres lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.